

L'UN DES VÔTRES...

BIBLIOGRAPHIE OBLATE

- ORTOLAN (R. P. Th. O. M. I.). — « *Cent ans d'apostolat dans les deux hémisphères. Les Oblats de Marie Immaculée durant le premier siècle de leur existence.* » L'ouvrage comptera 6 volumes. Les trois premiers ont paru. Grand in-8, édité à Paris. Librairie des Annales, 75, rue de l'Assomption. Paris (XVI). Ouvrage couronné par l'Académie Française. Prix Montyon 1922.
- MORICE (R. P. A.-G., O. M. I.). — « *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien.* » Quatre volumes.
- DUCHAUSSE (R. P., O. M. I.). — « *Aux glaces polaires* », 50ème mille. Prix Montyon, 1922, de l'Académie Française.
- DUCHAUSSE (R. P. E., O. M. I.). — « *Apôtres inconnus* ».
- HERMANT (R. P. Léon, O. M. I.) — « *La perle des Indes: Ile de Ceylan.* »
- HERMANT (R. P. Léon, O. M. I.) — « *Au Sud-Africain.* »
- MORICE (R. P. A.-G., O. M. I.) — « *Chez les sauvages de la Colombie Britannique.* »
- Etc.

R. P. J.-M. Rodrigue VILLENEUVE
Oblat de Marie Immaculée

AUX JEUNES DE MON PAYS

L'un des vôtres...

Le Scolastique Paul-Émile Lavallée

des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

1899 - 1922



L. J. C. ET M. I.

SCOLASTICAT SAINT-JOSEPH

OTTAWA

1927

Imprimi potest

Montréal, le 8 septembre 1927

G.-E. VILLENEUVE, O. M. I.

Provincial

Nil obstat

Sylvio CORBELL,

Pter Censor

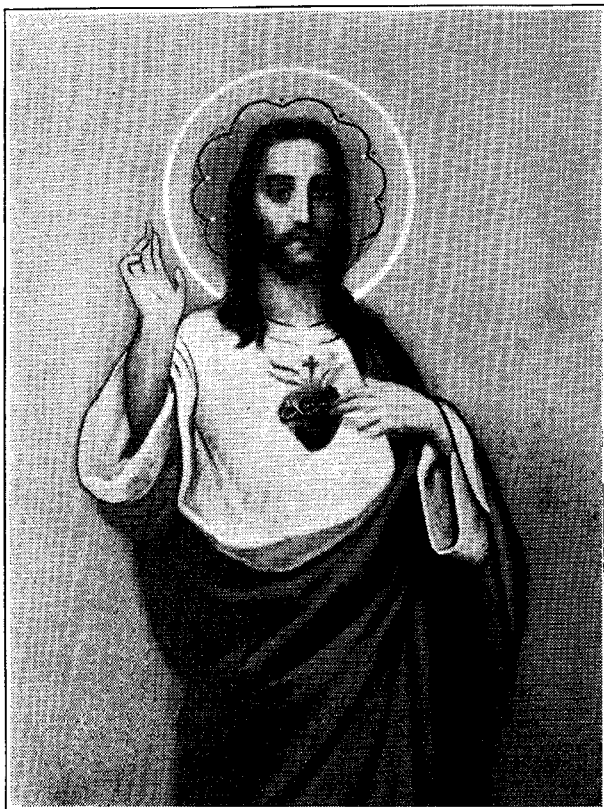
Imprimatur

Joseph CHARBONNEAU,

Vicarius Capitularis

die 14a Septembris 1927.

7548



Coeur très miséricordieux de Jésus
faites de votre cher Paul un apôtre et un saint!
V. de la lettre 0.16.7.



AVANT-PROPOS

Le collégien Paul-Emile Lavallée tressaillit, quand il lut, à la première page d'un livre reçu de son guide spirituel, ces deux lignes inscrites en dédicace: « Coeur très miséricordieux de Jésus, faites de votre cher Paul un apôtre et un saint. » Il y saisit l'écho de la voix qui lui disait au coeur: duc in altum.

C'était là une prière et une invitation, c'était aussi une prophétie. Les pages qui suivent établiront, pensons-nous, que la prophétie s'est réalisée.

Le livre avait pour titre L'Incomparable Ami, ouvrage jailli de la plume d'un ancien chapelain de Montmartre, le Père Louvel, Oblat de Marie Immaculée. Au frontispice, une gravure aux couleurs vives représente le Sauveur découvrant la flamme et le sang, l'amour et le sacrifice de son Coeur ado-

nable. Le prêtre qui pénétrait l'âme profonde de Paul-Emile et traçait les lignes précitées, était aussi un Oblat, grand apôtre du Sacré-Coeur, dont les oeuvres et la prédication sont connues au Canada, le Père Victor Lelièvre. Paul-Emile fut la conquête du Coeur de Jésus, conquis à la vertu, au dévouement, à l'héroïsme des saints.

L'Incomparable Ami devint pour son destinataire un ouvrage de chevet. Il le lut, le relut, le commenta; il le vécut. Et ce brillant jeune homme auquel le monde avait souri, qui caressait dans sa belle imagination de vingt ans les ambitions humaines les plus nobles et les mieux fondées, comprit. Non, il ne saurait point résister à l'Incomparable Ami qui l'avait terrassé sur son chemin de Damas, qui l'appelait à la haute mer. Il serait vraiment un nouveau Paul. Il travailla à devenir un apôtre et un saint.

Il l'était devenu; son apostolat était déjà en floraison, la sainteté circulait dans sa vie comme une sève abondante, lorsque inopinément, le 15 août 1922, la mort vint le cueillir, à la veille de sa profession perpétuelle dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Heureux gage, comme d'illustres serviteurs de l'Immaculée, les saint Etienne de Hongrie et les saint Jean Berchmans, il rejoignait le cortège de Notre Dame au soir de l'Assomption. Il avait vingt-trois ans.

Dans la vocation et la fin subite du jeune religieux, on découvre des traits admirables. En relisant tant de pages intimes où il s'est révélé, nous avons décidé de les offrir à la jeunesse de notre pays, toute vibrante encore, grâce à Dieu, de foi et de patriotisme. Ces pages exciteront, jugeons-nous, d'autres âmes généreuses dans leur ascension vers l'idéal; elles stimuleront de nouvelles ferveurs sur les pentes escarpées de la vertu. C'est ainsi que nous ferons mûrir un apostolat tranché dans sa tige, mais que nous avons vu grandir et se charger de toute sa semence, comme l'épi hâtif qui monte sous un chaud soleil.

* * *

Il n'est point question de canoniser d'emblée le jeune religieux dont la figure sera esquissée dans ces pages. Il eut ses imperfections, elles ne seront point voilées. Mais il tenait des saints. Il en avait l'étoffe. Taillé à même une très riche nature, la grâce achevait de l'embellir. Porteur d'idéal, passionné des sommets, il fait saillie sur le commun par son aimable vertu, le charme de son commerce, sa haine de la médiocrité. Ses défauts eux-mêmes auront trahi l'effort qu'il dépensa pour gravir les hauteurs. Et cet effort le place très légitimement au rang des modèles de notre jeunesse, celle des collèges, des séminaires et des maisons religieuses surtout.

Les saints ont la nature humaine, mais dans cette nature la grâce s'est développée avec plénitude. Ils vivent dans la chair, sous le souffle de l'amour divin. Voilà tout et voilà seulement ce qui fait la sainteté. Telle est la pensée même qu'exprimait, non sans esprit, le frère Paul-Émile Lavallée, aux dernières pages d'une chronique de vacances, cinq jours avant sa mort: « Chose curieuse, on s'enlève difficilement de la cervelle cette idée que la sainteté est quelque chose de méticuleux, de sévère, d'empesé; alors qu'elle consiste plus à cacher son petit moi pour penser à Dieu et aux autres, qu'à se mettre la tête de travers sur les épaules, à ne pas éternuer à la chapelle ou à faire des génuflexions en raideur. Le P. Faber met bien en relief tout le mal de ces renfrognements solennels qui donnent le change aux badauds. Non, la sainteté est la vie de la grâce en fleurs. C'est la plénitude débordante... »

On le constatera, à mesure que la grâce s'empara de son âme, Paul-Émile eut cette plénitude qui déborde de l'amour de Dieu. Pour autant ne s'éteignirent pas les dons de son beau talent et la puissance de son caractère. Ils fournirent plutôt de meilleurs fruits.

Mais, à la vérité, Paul-Émile fut de la race des âmes qui ambitionnent la sainteté avant tout, qui s'emploient à en gravir les sentiers coûte que coûte.

La sainteté pour lui ne fut autre chose que la conquête de soi dans le devoir de chaque instant, conquête profonde et intégrale. Il y réussit dans une mesure et au prix d'efforts qu'on ne soupçonna pas toujours. Il y allait déjà à pas de géant. Jusqu'où sa vertu n'eût-elle pas atteint, si le Ciel n'avait tout de suite couronné ses vigoureux élans et ses insatiables désirs!

L'homme est toujours faillible. Peut-être que la vie eût été fatale au jeune apôtre, tandis que sa mort promet d'être féconde... Ne scrutons point les desseins d'En-Haut, qui sont toujours adorables.

*L'autan cruel abat le jeune épi dans l'ombre;
Or les âpres moissons ne cessent de verdîr!
La glèbe forte vit, et la tige qui sombre
N'altère point l'espoir des grands jours d'avenir...¹*

J.-M.-Rodrigue VILLENEUVE, O.M.I.

Ottawa, le 15 août 1927.

¹ Première strophe d'un sonnet élégiaque de Paul-Emile lui-même, rhétoricien, à l'occasion de la mort de son cousin Azellus Lavallée, son condisciple au Petit Séminaire.



*« O mon Jésus, vous voulez des martyrs?
Regardez au fond de mon cœur et dites-moi si
je ne suis pas prêt à boire tout votre calice . . . »*



CHAPITRE PREMIER

LE BERCEAU NATAL

Les Lavallée. — Sous ses beaux ombrages, Berthier est une gracieuse petite ville que baignent les eaux du Saint-Laurent, en face de l'Ile-aux-Castors et de l'Ile-Dupas. La campagne étend ses fermes prospères vers la *Grande-Côte*, la *Petite-Rivière* et le *Rang du Saint-Esprit*.

Au rang du Saint-Esprit, sur le joli coteau de la rivière Bayonne dominant les prairies jusqu'à la ville, se dresse la maison paternelle de Paul-Emile Lavallée. Elle a été rebâtie plus à la moderne, le soleil y entre largement. De la véranda, on voit très loin, là-bas, vers l'église et le grand fleuve, où, le long de son ruban liquide qui serpente, la Bayonne mène le regard.

Près de la nouvelle demeure est restée l'ancienne

« *petite maison* », laquelle aujourd'hui sert de dépendance. Paul s'y installait aux vacances pour faire ses écritures et pratiquer la retraite silencieusement.

A l'arrière, on a vue vers le Nord ; c'est là qu'à l'automne on aperçoit

« une ceinture immense de forêt ourlée d'or brun. D'entre les futaies, on voit aussi surgir les pointes effilées et grêles de clochers qui s'élancent, cachant leurs toits blancs sous la feuillée, et d'où s'égrènent les notes de l'angélus sur les champs fleuris. Plus près, entre des bosquets tout verts, c'est la mosaïque éclatante des prés, émaillés de mil, de trèfle et de luzerne, ou d'avoine et d'orge qui mûrissent à l'été. »

Ainsi la plume du collégien ravi décrivait-elle un soir ce beau domaine.¹

Depuis longtemps les Lavallée, aïeux de Paul-Emile, sont cultivateurs dans la région, l'ancêtre, Jean Lavallée, s'établissant à Sorel dès 1674.

¹ On se rendra compte que notre travail est littéralement tissé des écrits du frère Lavallée. Les citations expresses, surtout quand elles sont longues, sont indiquées par des guillemets. Mais outre celles-là, on en pourra trouver un grand nombre reproduites en substance et presque à la lettre, comme le laisse entendre le contexte. Nous avons parfois abrégé l'original ou complété par d'autres passages, nous appliquant à ne jamais trahir une pensée et un style d'ailleurs personnels. Hors le cas de l'emploi d'un terme plutôt pittoresque, les mots en saillie du texte imprimé sont soulignés dans les manuscrits même de notre jeune auteur, qui éprouvait le souci de mettre en relief les traits vifs de sa pensée.

Par toute son ascendance, Paul-Émile remonte donc en ligne directe aux sources communes les plus authentiques du type canadien-français de la province de Québec. De blason, il n'a d'autre que la charrue. Point de noblesse que celle de la rôture, que celle de tout ce peuple dont il est sorti, héros anonyme et sans orgueil, héritier des trésors de dévouement et de gloire des premières années de la colonie. Paul-Émile en respire les traditions domestiques et sociales, comme tant d'autres fils de nos vieilles paroisses, mais, à la différence de plusieurs, il en vit profondément. A mesure que son cerveau de collégien s'éclaire, il en pénètre toute la beauté et toute la force. C'est là qu'il puise son riche et généreux patriotisme, l'amour de sa petite patrie et de toute la patrie française d'Amérique.

Jamais il ne rougit, en effet, de ses origines. Epris, au contraire, de la royauté domestique de l'*habitant*, de sa dignité, on le verra un jour organiser au collège une véhémence protestation contre tel hygiéniste qui a peint sous des couleurs chargées l'intérieur rural. A la fin de ses études et quand sera faite *la rentrée du dernier voyage*, avant de quitter pour toujours le foyer familial, une poignante mélancolie l'étreint; il fait si bon

« travailler aux foins, et avec une égale ardeur creuser la glèbe féconde; les mains calleuses s'endurcissent au labeur, les coeurs épanchent dans la prière leur gratitude émue. »

En ses premiers essais bucoliques, il s'enorgueillit d'avoir « *fauché à la lieuse et fait des quintaux* »

« *Maintenant, ô paysan, mon frère, — s'exclame-t-il en apothéose à la fin de sa Veillée d'hiver que nous mentionnons ailleurs, — dors, toi aussi, dors*

Le bon sommeil profond, naïf, pesant, énorme...
Des hommes au cœur fort et des petits enfants.»
(Botrel)

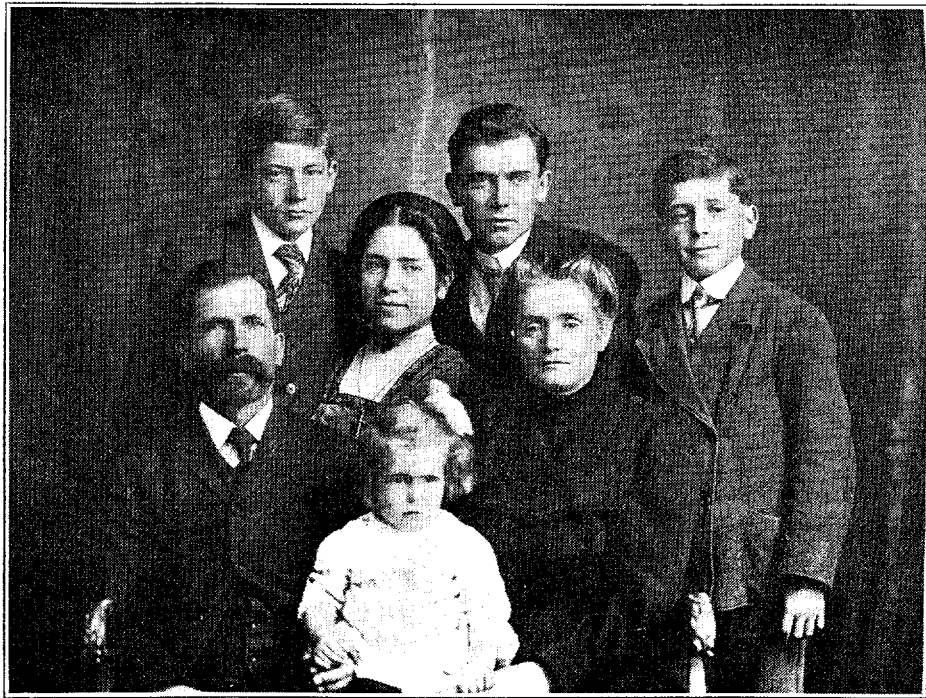
Dors sans crainte et plein d'espoir en Dieu! Rêve à tous ceux qui sous l'abri de tes amours ne pensent et ne vivent que pour toi.

Souris à l'avenir, agrandisseur de mon pays! Chante à la terre, la Grande Amie, le poème de ton labeur conquérant, et dis-en les charmes au cœur de tes fils robustes, bénédictions de Dieu et joie de ta verte vieillesse! Garde, oh! garde bien pieusement, sur tes lèvres et parmi toutes tes tendresses, le culte de ta langue savoureuse, parfumée, « sans fard ni heurt », et dont les mots, disait Zidler, ne sont « guère que du sens »!

Dors sans crainte, ô paysan, mon frère, car maintenant, c'est la veillée de Dieu qui commence, et lorsqu'au matin clair sonnera l'heure de la prière et du travail, écoute la voix vigilante du poète, la chanson évocatrice de tes grands morts, puis: « Aime Dieu et va ton chemin! »

* * *

Première enfance. — Paul-Emile naquit le 18 juin 1899 de Joseph-Alfred Lavallée et de Cordélia Lavallée, arrière-cousins. On le porta au saint baptême le même jour. Venu le cinquième d'une



LA FAMILLE LAVALÉE — à droite. PAUL-ÉMILE.

famille de huit enfants dont trois moururent en bas âge, voici la touchante élogie chrétienne que lui inspira, dès le collège, le souvenir de ces petits morts :

« Il me semble que ces anges du ciel sont des trésoriers divins qui répandent dans nos mains suppliantes les richesses accumulées par leur innocence et leurs prières. Chères petites sœurs que l'aile de la mort a touchées avant que vous ne souilliez vos robes aux fanges de la terre; et toi, cher petit frère à qui il n'a manqué ici-bas que le divin baiser du Christ, veillez sur nous! Oh! oui, veillez toujours. Pour votre mère de la terre, courbée sous le poids de sa douleur solitaire et de ses infirmités, implorez votre Mère du ciel. Elle a peiné pour vous, votre mère terrestre, elle a pleuré, elle a souffert... Je le veux, anges bénis de Dieu, soyez gardiens du foyer qui vous vit naître... Veillez sur ces anges nouveaux qui naîtront dans votre berceau, afin que leur pureté baptismale rayonne à jamais sur leur front. »

Particulièrement doué des dons de l'intelligence et du cœur, Paul-Émile grandit dans l'innocence et le travail au sein de sa famille simplement mais profondément chrétienne, où les vertus fleurissaient à l'envi comme les saines traditions. Il fut formé à prier sur les genoux de sa mère. De bonne heure, on le conduisit au banquet sacré; les dimanches et les premiers vendredis du mois, toute la maisonnée se rendait à l'église paroissiale, et l'on y arrêtait aussi chaque fois qu'on passait en ville.

C'est à l'école du rang d'abord, où il est appelé *petit prodige*, et bientôt au collège des Frères de la paroisse, qu'il apprit à lire, à compter et à penser. La personnalité de sa nature pointait déjà. Le petit séminaire la fera s'ouvrir tout à fait, alors que mûriront en lui les vertus et les dons cultivés au foyer domestique.



CHAPITRE DEUXIÈME

LES HUMANITÉS

Le petit docteur. — En 1911, Paul-Emile fut envoyé, pour y commencer ses éléments latins, au Petit Séminaire de Joliette, à six lieues environ de chez lui. Il y retrouvait des maîtres excellents; il en avait connu quelques-uns: le Séminaire, comme l'école de Berthierville, est sous la direction des Clercs Saint-Viateur.

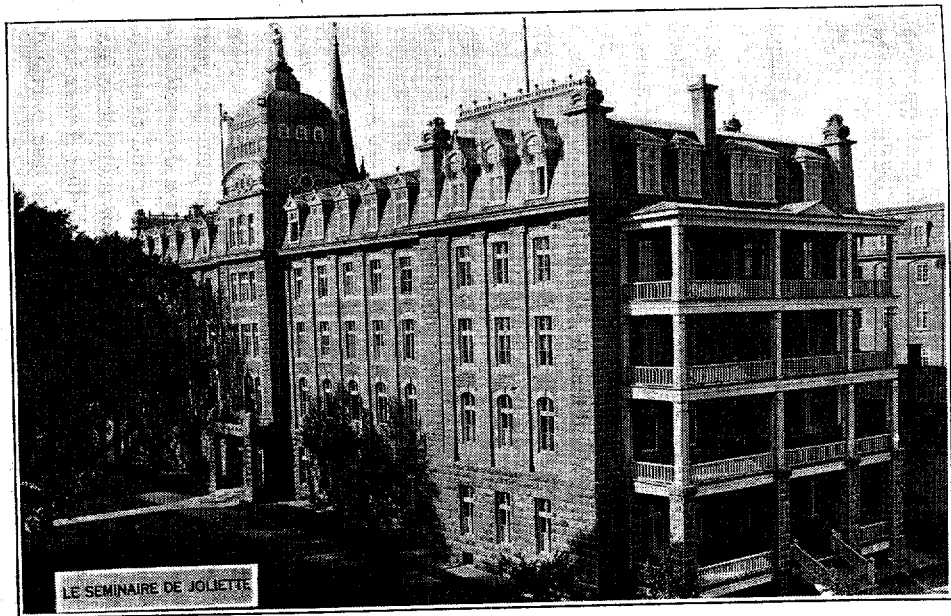
Fondé en 1846, par l'Honorable Barthélemy Joliette, dans la municipalité appelée alors *L'Industrie*, ce collège, comme la ville naissante, prit le nom de son fondateur, et devint ensuite le Petit Séminaire de Joliette, avec la fondation du diocèse de ce nom en 1904. ¹

¹ Au Canada, les petits séminaires donnent l'enseignement classique non seulement aux aspirants du sacerdoce, mais aussi à tous les collégiens qui se destinent aux carrières professionnelles.

Les professeurs du Séminaire de Joliette nous ont dit l'impression que fit le *nouveau*, lorsqu'à douze ans il entra au collège. « Bel enfant blond, aux traits tendres, aux cheveux ondulés, avec des yeux dans lesquels on voyait tout à clair, et une reconnaissance affectueuse qui lui jaillissait naturellement du cœur. » — « Son esprit était si vif et son âme si limpide, continue un autre témoin, que je me sentais gêné de faire la classe devant lui, surtout le catéchisme, où il répondait déjà comme un *petit docteur*. »

« Je le vois, écrit un autre maître, plein de vie, d'ardeur et d'amabilité. Combien il était brillant et intéressant à voir, le petit chef, à la tête de ses condisciples, dans les fameux concours entre *Eléments latins A* et *Eléments latins B*. »

Voici un trait qui donnera l'idée de son talent précoce et de son aplomb. Un jour, le professeur d'histoire est enrôlé. A l'ouverture de la classe, il invite le premier de ses élèves à le remplacer. Paul-Emile fait donc la prière, puis poursuit pendant une heure, sous les yeux du maître, la revue du manuel Gagnol, soit deux cents pages environ. On est à la fin de mai ; l'époque veut une vue d'ensemble des manuels, par rapides tableaux. Ce fut d'un spontané charmant. Net, décidé, éloquent, le tempérament oratoire de l'écolier marquait ses deux caractéristiques : la clarté et la chaleur de l'affirmation.



LE SEMINAIRE DE JOLIETTE

Au mois de septembre précédent, avant que fût donnée la première leçon, le blondin, s'approchant de la tribune du professeur, avait pu lui dire tout bas, d'un air vainqueur : « Vous savez, je la sais toute, mon histoire romaine ! »

Sur le conseil du même précepteur, Paul-Emile, à treize ans à peine, lit les classiques au dortoir, dans les cinq ou six minutes qui précèdent chaque soir le couvre-feu. Pendant les dix mois de l'année, il parcourt, rapporte son Mentor, trois volumes du *Théâtre choisi*, et *Le Génie du christianisme*. Fait extraordinaire pour un écolier, il ne s'épargne ni les préfaces ni aucune note. Le lendemain, au premier bonjour du professeur, celui-ci n'a qu'à se bien tenir et à ruser d'information pour répondre aux questions impatientes du jeune lecteur.

* * *

Le journal du collégien. — Une documentation rare nous permet de saisir sur le vif notre peu banal collégien. Entré au Séminaire au commencement de septembre 1911, dès l'ouverture de sa deuxième année il se mit à rédiger, à peu près jour par jour, ce qu'il intitulera pompeusement son *Journal quotidien de six ans de vie collégiale* : grand cahier in-folio de quatre cents pages, assez mêlé et inégal, mais d'un singulier intérêt. Il le dédie : *A mes bons parents*. On nous permettra de citer une partie de la préface que signe la plume du débutant :

« *Quel intarissable souvenir, après sept années de vie collégiale, de revoir les pensées de son adolescence; après sept années de vie prisonnière mais facile, de retrouver la candeur et la beauté de son jeune âge en des écrits restés à notre portée, pour nous faire savourer les phases diverses de cette vie captive. Surtout, quand, éclairé sur les sommets depuis longtemps rêvés, on voit dans l'idéal du devoir accompli, les conséquences de tant de petites épreuves vaillamment soutenues, et qu'il nous reste le droit de dire avec le poète: Ad augusta per angusta.* »

Idéalisme et devoir, bouffées de vie généreuse et teintée d'illusion, esprit personnel et réfléchi. C'est d'un enfant, mais qui dépasse d'une coudée son entourage.

Le journal se poursuit, enfantin, mobile et pétillant. Le jugement et l'observation s'accusent avec un relief remarquable sous la gaucherie et l'inexpérience du style qui s'affine bientôt. Le précoce auteur notera les menus faits de la vie écolière, nous mettra au courant de l'organisation du collège, racontera les incidents de ses études, enregistrera ses exercices littéraires, se mêlera d'apprécier, librement et parfois avec fort bon sens, conférences et sermons entendus au Séminaire; il narrera complaisamment les *affaires* survenues entre élèves. Plus tard, il nous expliquera qu'« *il a dû retrancher quelques pages trop inspirées par l'impression du moment.* »

Le cahier nous renseigne sur les préoccupations et les progrès intellectuels du rédacteur. Ici, il ali-

gne les titres des compositions littéraires qui le hantent. Là, il transcrit des poèmes. Il insère aussi parfois des chansons. Pour cultiver la composition littéraire, il s'appliquera, dès sa deuxième année, à conserver ce qu'il appelle ses « *souvenirs des lectures de la semaine* ». Sa plume volage retient des citations d'Écriture Sainte, des maximes, des formules classiques, souvent écorchées, ordinairement savoureuses. Sa mémoire sait les graver dans un texte, parfois fort à propos. Il en choisit quelque une comme mot d'ordre et la trace en relief à la fin du mois.

Dans les extraits qu'il recueille de ses modestes productions littéraires, on rencontre déjà de jolies choses. Il enrichit son vocabulaire, sa composition se fait plus solennelle. Le style du petit orateur-né ne peut se défendre de quelque grandiloquence. On y voit resplendir avec un rayonnement particulièrement vif le mot *idéal*, qui gardera toujours à ses yeux un sens élevé et fécond. *Vir ero inter homines*, proclame-t-il avec vigueur en l'une de ses devises.

Voici comme il dépeint avril, l'avril du pays :

« *Avril aux rayons soyeux d'un soleil nouveau. Les érables, nos beaux érables canadiens, forts et grands de toute l'énergie d'une terre nouvelle, laissent distiller une à une de leurs profondes entailles les gouttes d'un miel très doux, sève embaumée de nos forêts. La nature renaît, et les chantages ailés, messagers glorieux d'une allégresse toujours nouvelle, jettent dans leurs trilles harmonieux la joie enivrante de la vie qui accourt. . . »*

Le gentil recueil de compositions écolières intitulé *Les premiers coups d'ailes*, édité par les Viateurs de Joliette en 1918, contient trois pièces de Paul-Émile Lavallée : *Une veillée d'hiver*, *Le rouet*, et *Petite... mais grande*; cette dernière raconte le geste fier d'une petite canadienne-française d'Ontario.

* * *

Essais poétiques.—Le talent de l'élève humaniste se manifeste en poétique. Nous citerons, sans en rien changer à deux mots près, le « *premier fragment de son inspiration* », écrit-il, et « *qu'il veut pouvoir relire, quels qu'en soient les suites ou les défauts.* » L'auteur a quinze ans.

LES OISEAUX

*Au loin, dans les buissons fleuris
Où frissonne la fleur vermeille,
Quand à la rose tu souris,
A l'heure où l'univers s'éveille,*

*Quand sur le bord de ton nid bleu
Que dore la mousse embaumée,
Tu chantes tes amours à Dieu
Et bois la goutte parfumée,*

*Sais-tu, petit oiseau charmant
Qui pleures à la tiède brise,
A qui ton refrain caressant
Cause toujours grande surprise?*

*A moi, qu'au milieu des blés d'or
Retrouve l'aube matinale,
Rêveur, admirant le décor
Où rit la glèbe virginale;*

*A moi, qui chéris les oiseaux
Brodant au fond des nids leurs trilles
Sur le refrain discret des eaux
Où vont se mirer leurs familles.*

*Qu'à l'avenir, gai rossignol,
Dans la musique des érables
Ta voix unisse aux fils d'Eol
Ses arpèges inimitables.*

*Et sous le parasol des pins
A l'heure où s'éveille l'aurore,
Nous chanterons, toi, tes sapins,
Moi, mes prés verts que j'aime encore.*

A peine quelques mois plus tard une autre pièce, intitulée *Les voix du soir*, réunira à la fois plus de charme et d'envergure. La sensibilité, un peu imaginative, y est pourtant exquise. En voici des extraits :

*Entendez-vous là-bas, sur les champs endormis
Où l'or bruni des blés frissonne sous la brise,
Cette immense rumeur, ce bruit vague, imprécis,
Que le souffle des nuits agite, anime ou brise?
Promeneur solitaire à l'ombre des grands bois,
Quand le gai rossignol gazouille en la ramure,
Ecoutez-vous parfois ce tendre et doux murmure
Qui vous parle aujourd'hui des amours d'autrefois?*

*C'est le refrain nouveau qui pleure
 Ce sont les voix du soir
 Doux cantique d'espoir
 Que le soleil à peine effleure
 Modulant sa chanson...
 Lorsque le jour s'envole
 En sa course frivole,
 C'est le refrain du soir.*

.....

*Lorsque les champs glacés où s'attachent les neiges
 N'étaient plus à l'oeil le rire des blés mûrs,
 Lorsqu'au fond des taillis les sonores arpèges
 Ne montent plus au ciel en leurs accents si purs ;
 Lorsque dans la mesure une ardente prière
 Implorant du secours pour éloigner le froid
 Réunit à genoux chaque petit qui croit
 Comme des oiselets ouvrant bec à leur mère,
 Oh! comme ils sont cruels
 Ces refrains ironiques
 Des hivers domestiques
 Qui givrent les pauvres mortels.*

Mais quand aux jours d'avril...

Toutes les saisons ont ainsi leurs strophes et leur refrain. Celle-ci résume et conclut :

*O tendres voix du soir, refrains du crépuscule,
 Qui jetez vos accents sur les cendres du jour,
 O voix qui murmurez aux calices de tulle
 Le rythme gracieux de votre pur amour ;
 Refrains qui soupirez au sein de la ramure,
 O voix qui frémissiez parmi les frondaisons,
 Chants du ciel, chants divins, caresse des gazons
 Qui gardent enroulés votre aimable murmure..*

Sous quelques cieux que nous soyons
 O voix aériennes
 Des nuits canadiennes
 Faites éclater vos chansons,
 Et qu'avec grande joie
 Lorsque le jour s'enfuit
 Tout notre coeur se noie
 Dans vos voix de la nuit...

Une autre fois, il imite, par une pièce intitulée
L'Averse, le genre fantaisiste de Victor Hugo dans
 les *Djins*.

<i>Jour</i>	<i>Nul bruit</i>	<i>Le dais obscur</i>
<i>Lourd</i>	<i>Ne suit</i>	<i>Du taillis mûr</i>
<i>Lune</i>	<i>La plaine</i>	<i>Est immobile</i>
<i>Brune</i>	<i>Qui mène</i>	<i>Dans la nuit vile;</i>
<i>Soir</i>	<i>Aux bois</i>	<i>Sous le rideau</i>
<i>Noir</i>	<i>Tout cois</i>	<i>D'un noir manteau</i>
		<i>La blanche étoile</i>
		<i>Triste se voile</i>

A l'horizon terni
 Soudain l'éclair a lui
 La nue est déchirée
 Et la pluie est livrée...

L'averse douce aux pieds menus
 Effleure les bourgeons ténus,
 Trottinant là, sautant les haies
 Tambourinant sur les futaies...

La voilà arrivée, et le feuillage fin
 Et les chemins herbeux et les murs du jardin

*Et la porte sonore et le roc vif des routes
 Les dalles de la cour, l'obscurité des voutes,
 Tout, ranimé par elle, épanche dans la nuit
 Le gazouillis rieur, le tumulte qui bruit:
 Gazouillement, tapage, amoureuse musique
 Qui donne une âme neuve à ce décor rustique.*

*Elle s'en va, ne laissant aux halliers
 Que gouttelette à leurs bourgeons liés;
 Un soupir de vent au toit la ramène
 Zigzaguant là, puis retournant sans peine...*

<i>La nuit</i>	<i>Vent,</i>
<i>S'enfuit...</i>	<i>Lent, etc.</i>

On devine qu'il aimera Louis Mercier, et qu'il goûtera beaucoup les poèmes de notre Blanche Lamontagne, dans *La maison*, et *Par nos champs et par nos rives*, etc.

Versificateur et rhétoricien, il porte en germe un talent de belle venue.

C'est à un travail ardu autant qu'à ses ressources naturelles que Paul-Émile doit ses succès. Son cahier-journal à lui seul l'établirait. Une vingtaine de carnets, où il a accumulé des extraits des auteurs classiques et de nos littérateurs canadiens, le démontrent assez. Le témoignage de ses maîtres, de ses condisciples, de sa famille, le confirme. « Il passait ses vacances à apprendre à l'avance toute la matière du prochain semestre. » — « Il était notre tête en tout. » — « Il n'avait point son pareil parmi

nous tous pour le travail », rapportent tour à tour ses compagnons.

* * *

Talent oratoire.—Toutes les matières provoquent sa curiosité d'esprit et exercent son activité. Pourtant, la littérature et l'éloquence passent au front. Nous venons de voir quelque chose de ses efforts littéraires. Montrons maintenant les premières annonces de son talent oratoire.

Petit gars bien campé au physique, courtaud, musclé, longtemps seul à porter culotte parmi ses confrères, l'oeil vif, avec un air décidé, la lèvre un peu moqueuse déjà, sur une bonne figure candide, et quelque chose de très tendre dans le regard, tel nous le montre une photographie prise en syntaxe. Il a dès lors en miniature le tempérament d'un orateur.

Discuteur, vif à sentir l'attaque, prompt à la réplique, le mot pittoresque facilement en bouche, maniant avec aisance l'ironie, ne dédaignant ni le siège ni la charge à fond de train, seuls, son bon coeur et sa manifeste droiture lui font pardonner, par son entourage, sa supériorité de parole. Dès sa première année, il écrit ces lignes : « *J'essaie de discuter contre l'opinion commune.* » Un peu inconscient, il ajoute : « *Comme on me l'a dit, je suis ami du paradoxe.* » Il n'est pas disposé, selon l'ex-

pression de Chateaubriand qu'il cite, « à offrir la vérité de profil à son égal. » La critique littéraire l'attire; un jour dans une longue page, il la compare au scalpel du chirurgien qui blesse mais pour soulager, quand il est bien manié.

Sa franchise est notoire. Son esprit s'exprime souvent avec un grain de philosophie, frappée de personnalité, et sous des formules que sa sensibilité colore vivement. Sans doute, son imagination reste écolière et trop peu mesurée; son style est ampoulé, le pathos enfle d'ordinaire sa voix. Mais, mises au service de l'idée et enflammées d'apostolat, que ne feront point d'aussi précieuses ressources!

Son talent de discussion se déploie, d'une façon plus solennelle qu'en récréation, à l'Académie Saint-Etienne, dont il fut le secrétaire et le président, et à l'*Alfred the great Academy* qu'il contribua à ressusciter. « A certaines heures, nous relatent ses confrères, sa riche élocution, sa pénétrante émotion, jointes à une diction raffinée, lui permirent de remporter aux tribunes académiques des succès dont le souvenir s'est maintenu et qui seront difficilement égalés. » Toujours il montra vif intérêt à ce cénacle collégial par ses compositions et ses discours, par ses débats surtout. Il y défendit très chaudement, et pour cause, la liberté de critique contre des esprits plus pacifiques et que heurtait l'éclat des mots. Il faut l'entendre reprendre un à un leurs trois arguments, qu'à dessein de les pour-

fendre il a résumés. On lui appliquerait légitimement ce qu'il prononce avec humour d'un tout jeune confrère :

...Aux âmes décidées

La valeur n'attend pas le nombre... des coudées!

L'abbé X, directeur de l'Académie littéraire, écrira plus tard à l'*académicien* d'autrefois que « son image brille parmi celles des plus beaux *immortels*. »

On aimera connaître le rang occupé dans ses classes par Paul-Emile aux examens généraux. Sa deuxième année, comme résultat total, est moins bonne que la première : il est tantôt cinquième, tantôt troisième. Par un labeur plus constant, il se ressaisit en versification, et revient au premier rang avec la note ordinairement *maxima*. D'où vient ce fléchissement passager ? A une santé délicate qu'affecte le travail de l'étude, sans doute ; mais aussi, croyons-nous, à des causes d'ordre moral, communes à bien des âmes écolières, et que nous allons exposer sans réticence dans le chapitre suivant.



CHAPITRE TROISIÈME

LES SOUFFLES DE L'ADOLESCENCE

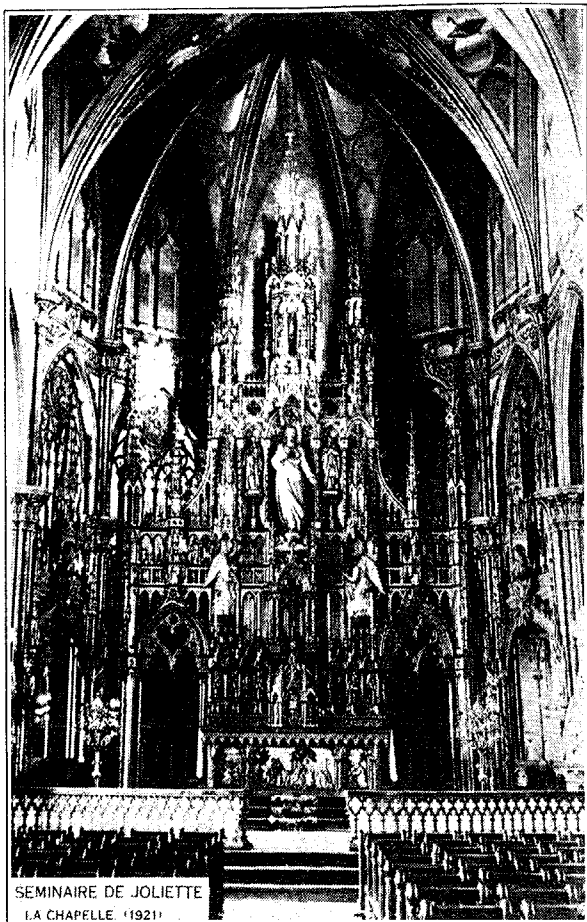
Ecolier aimable, laborieux, singulièrement intelligent, dont l'esprit se forme et se meuble avec une rapidité exceptionnelle, tel nous est apparu jusqu'ici Paul-Émile Lavallée. Il est temps de nous mettre à le suivre dans son ascension morale. Ici, l'analyse est plus difficile, encore que plus profitable à la jeunesse de nos collèges, pour qui nous écrivons. Les collégiens connaissent d'expérience, sans les pouvoir toujours apprécier, les vagues diverses, parfois troublées et profondes, qui s'agitent dans une âme de jeune homme. Ils trouveront avantage et lumière à lire ce qui s'est passé dans une vie de leur âge, toute pareille à la leur extérieurement, mais dont le souffle de la grâce devait s'emparer pour la porter à la plus haute vertu.

* * *

Piété du jeune élève. — Tout n'est point perfection dans le caractère de Paul-Emile quand il entre au Petit Séminaire. Sa piété néanmoins ne fait pas de doute.

Il est bon enfant, le coeur intact, fidèle aux habitudes de la vie chrétienne.

« A la chapelle du Séminaire de Joliette, raconte l'un de ses directeurs, il se plaça de lui-même à mes côtés pendant deux années, alors qu'il n'avait que douze ou treize ans. Chaque jour, il lisait un passage de ma petite *Imitation de Jésus-Christ* en latin, et les *Visites au Saint Sacrement* de saint Alphonse. Il aimait à m'en redire tout ce qu'il y trouvait d'intérêt et d'aliment pour sa dévotion. Paul-Emile était beau à voir quand il priait, profondément recueilli et pourtant presque souriant, comme s'il eût voulu nous faire jouir de sa joie. La foi, la piété rayonnait dans sa figure. Souvent, en ses premières années d'études, je le surprénais à causer avec Dieu plutôt qu'à prier en lisant les formules des saints auteurs. Je lui avais dit que Dieu nous donne parfois le secret de lui parler une langue ardente et qui n'appartient qu'à notre propre coeur. Je me souviens de ce grand regard plein de flammes qu'il eut pendant une classe, alors que je conseillais aux élèves la prière du coeur, parlée en quelque sorte et non récitée par les lèvres. Il



SEMINAIRE DE JOLIETTE
LA CHAPELLE (1921)

faut parfois aller causer avec Dieu, leur disais-je, comme avec un père auquel on demande conseil, comme avec une mère surtout dont on cherche les caresses. Paul-Emile écoutait ravi, et je trouvais qu'il ressemblait même physiquement, par un singulier privilège, à l'un des enfants qui se jouent autour du divin Maître dans les peintures d'Hoffman, et que j'ai encore sous les yeux en écrivant ces lignes. »

« En classe, poursuit le même témoin, il priait aussi par de longs regards sur le Christ très humble placé au mur, souvent oublié des collégiens. Un coup d'oeil du maître suffisait à rappeler le cher élève à des sentiments de gratitude pour le ciel et de... bienveillance pour le prochain. Ce même regard arrêta au besoin son sourire, né trop significatif, quand on faisait la liste des petits confrères tenus à distance dans les concours ou les examens hebdomadaires; il servait aussi à comprimer parfois un mot tout prêt à crépiter ou à exploser sur les cerveaux... les moins cuirassés. »

« Il s'était habitué de bonne heure à offrir à Dieu les principaux exercices du règlement, multipliant ainsi les dons de soi-même à Celui qui nous a tout donné. Une telle pensée était bien nécessaire pour modérer son tempérament de... franc-tireur. »

* * *

Ses défauts. — Ainsi parmi tant d'autres que le vice ronge de si bonne heure et que la légèreté dis-

sipe à tous les vents, il fait exception et peut être proposé en exemple. En toute loyauté, il n'en faut pas moins lui reconnaître certains défauts et des passions naissantes qui auront besoin d'être bridées. Lui-même n'en fait pas mystère, comme l'attestent les confidences quotidiennes de son journal. Et quoi d'étonnant en ces échappées de tempérament? Une nature riche comme la sienne a ses excès. C'est la sève débordante qui du tronc fait jaillir la broussaille, à moins que le taillis ne soit émondé, retenu, dressé.

Impressionnable et d'imagination vive, énergique et personnel, sensible et affectueux, on ne s'étonnera pas qu'il soit en même temps impétueux, autoritaire, assez indépendant. Et sont-ce là des notes si avilissantes? Elles marquent un caractère. Assouplies et disciplinées, ces tendances feront une nature ferme et puissante.

En sa deuxième année de collège commencent à poindre certaines inclinations dont il aura à remonter à prix d'effort la pente prononcée. Il est quelquefois emporté par une vive colère qu'il ne réprime point assez tôt: « *J'ai eu une envie de giffler X...* » Pour leurs procédés d'enseignement et de discipline, tels professeurs sont l'objet de commentaires désobligeants. L'indépendance se trahit par un flegme simulé dans l'attente de ses notes d'exa-

men. L'étourderie de cet âge le pousse avec d'autres à quelque dissipation :

« En classe, je suis sans me vanter un vrai petit d... Le Père H. a beau m'avertir maintes et maintes fois, je reste toujours le même... O folie, je te comprendrai mieux plus tard. Plus tard, il sera trop tard! » « Je suis dissipé en classe, paresseux à l'étude, tirailléur en récréation » se peint-il fidèlement en syntaxe..

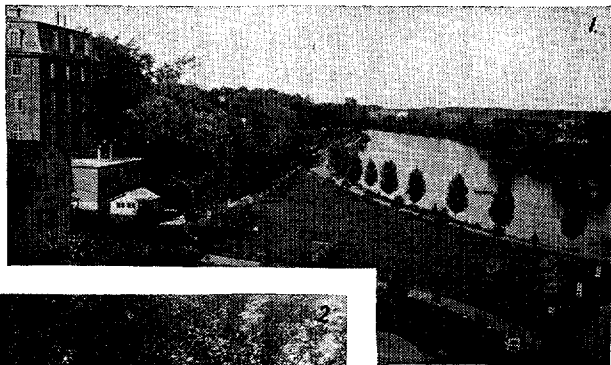
Une autre fois, il a fumé deux cigarettes, à la sourdine : *« Je crie tant que je peux pour ne pas faire voir que je suis malade. »* Ailleurs, il juge qu'il faut cultiver l'audace, mène le charivari, se fait espiègle : *« Si je bloquais mon examen, le Père X n'aurait pas le doux plaisir de me faire descendre (de classe), vu que je connais un peu la direction de mon domicile! »* A la vérité son bilan moral a des lacunes.

Néanmoins, tout cela n'est que l'effervescence passagère d'un vin généreux.

* * *

Discipline et réflexion. — Cette exubérance de nature va trouver un dérivatif et comme une soupape de sûreté dans son ardeur au jeu. A cette époque il est actif joueur, à la balle au mur ou à la balle au champ ; l'hiver il fait de la raquette aux jours de *poudrerie*. Il aime les exercices de gymnastique et deviendra lieutenant de la deuxième compagnie du bataillon du collègue.

*Séminaire
de Joliette*



La cour

1. Rivière L'Assomption

2. Au Sacré-Cœur.

« *Le capitaine S... approuve-t-il, recommande la culture physique dans l'intention non de faire de nous de la chair à canon (allusion manifeste, à cette période de tentatives impérialistes au Canada) ni des héros du biceps, capables de se lever au bout du bras (...!), mais pour fortifier le moral par l'entraînement exact, rapide et précis de la volonté soumise aux commandements, vérifiant ainsi l'adage : Mens sana in corpore sano.* »

Au demeurant, il ne veut point que le jeu soit une fin mais un moyen. Il écrit, à propos d'un triomphe sportif de ses confrères dans une grande partie de ligue : « *Une classe modèle, c'est une classe supérieure par le travail, par le bon esprit, par la bonne conduite, par l'observation exacte de la règle.* » Une photographie du temps le représente en costume de collégien, dans un groupe de champions à la balle au mur. Elle ne rabaisse ni sa personnalité ni sa distinction.

De la volonté, du caractère, sa résolution est prise de s'en donner. A cette fin, il commence par réfléchir. C'est à treize ans qu'il inscrit déjà cette note dans son journal : « *Ce soir, je me promène avec I: dans la salle, et lui parle de la folie qu'il y a dans toutes les actions de la jeunesse.* » L'un de ses compagnons d'alors, et qui le précédera dans la vie religieuse, témoigne du sérieux que Paul-Emile met de plus en plus dans sa vie morale : « Je me rappelle souvent ces heures de notre jeunesse écolière, ô cher Paul-Emile, où nous rêvions d'idéal, mettant

en commun nos projets d'avenir. Le regard toujours fixé vers les cimes, tu ne cherchais qu'à t'élever jusqu'à Dieu, entraînant déjà à ta suite. N'ai-je point subi cette emprise? »

C'est par l'esprit de discipline que rapidement il se réforme. Il faut l'entendre protester contre les murmurateurs! A maintes reprises, son indignation éclate lorsqu'on parle des *entraves* de la vie collégiale. Un élève mérite sa pitié qui ose dire que l'étude ou la classe est *plate*. Pour lui, le respect de l'autorité n'est pas un vain mot; Paul-Emilè s'y assujettit par réflexion et non par crainte servile. L'on aimerait à citer ce qu'il a écrit sur les raisons de ne rien lire qui n'ait été censuré par l'autorité.

* * *

Le choix de ses lectures. — Et pourtant, la lecture, ce fut un de ses faibles. Ou plutôt l'un de ses forts. Grâce à son esprit et à d'excellents guides, il fréquenta les maîtres. Si parfois un thème latin ou une version grecque est un peu en souffrance, accusez cette page classique qui retient, comme malgré lui, son esprit et son temps. De bonne heure, il apprend à lire. En rhétorique, les académiciens écoutent une conférence peu banale qu'il fait sur les lectures, leur choix et la manière de s'y adonner. « La tête n'est point, emprunte-t-il à Mgr Baunard, un panier à rebut, elle n'a pas à devenir une biblio-

thèque en désordre desservie par un sot bibliothécaire. » — « *Rien ne sert de trop lire, il faut penser à point* », parodie finement notre inlassable lecteur. Même lorsque ses lectures vont au roman, ce sont les auteurs les plus sérieux, et dans leurs pages choisies, qui sollicitent son attention. Nos meilleures productions de littérature canadienne prennent aussi son cœur.

Des lectures saines forment son caractère, orientent et fortifient sa volonté en nourrissant son idéal, en le faisant briller d'un éclat plus vif. Elles lui apprennent à vivre « *la vie intense et supérieure de l'idée* ».

Elles le forment à l'énergie, car pour ne se permettre que d'excellentes lectures, il faut résister à l'entraînement, aux sollicitations si vives de la curiosité. Il s'applique à y résister. Ce n'est point qu'il soit scrupuleux. Mais déjà il apprécie la valeur et la beauté d'être maître de sa vie.

« *J'ai sur mon bureau,* » écrira-t-il à un confrère, certain jour de vacances, « *La Vitalité chrétienne d'Ollé-Laprune, et Le Vieillard de Mgr Baurard. Lorsque j'aurai fini, j'ai le choix ici-même entre de Maistre, Chateaubriand, Brunetière, Albert de Mun, Veuillot, Jules Lemaître et d'autres. Ma petite bibliothèque pourrait me nourrir de moëlle religieuse une année durant. Malheureusement, je serai obligé de me livrer au supplice de Tantale; avoir à côté de soi ses chers livres, consolation des jours d'inaction et de solitude, et ne pouvoir les ouvrir (à cause de sa santé délabrée)! Je ne sais pas si j'en viendrai à bout. . . »*

Si nous avons dû marquer tout à l'heure des oublis dans sa docilité et dans sa diligence à l'étude, quelque légèreté dans sa conduite, Paul-Emile s'est vite ressaisi. Il le note ingénûment, se reprochant d'être écrivain et griffonneur de riens. Ses cours d'abord. Ses succès font tant de plaisir à ses parents; l'esprit de travail et une bonne conduite sont si reposants pour la conscience. Il les doit à Dieu. Il les demande et s'y applique longuement. « Dieu », écrit-il à propos d'une première note obtenue, « Dieu me l'a donnée après avoir exercé ma patience pendant deux ans et demi, dans les desseins impénétrables de sa divine miséricorde. »

* * *

Habitudes chrétiennes. — On devine là la belle envergure toute simple de sa piété. Si par piété l'on entend l'attitude compassée, les allures mystiques de certains tempéraments sans vie, assurément il n'en a guère. Disons même que bon collégien, excellent jeune chrétien, peut-être n'a-t-il pas su, certaines années, soumettre son âme aux influences fécondes d'une direction intime, toute personnelle, régulière et ferme, qui eût fait germer plus tôt et se lever en pleine luxuriance tant de vertus surnaturelles semées en son âme par la grâce du baptême et de ses communions.

Mais c'est un enfant qui connaît la prière et qui la pratique; qui fréquente les sacrements et s'y dispose bien. «Même aux heures les plus dissipées, rappelle un témoin des plus autorisés, le simple souvenir de la prière jetait dans ses yeux une gravité soudaine où toute l'âme se ramassait comme pour dire: voilà qui importe, le reste n'est que bagatelle ».

Il aime les fêtes liturgiques, marque la part qu'il y prend comme chantre ou servant de choeur, et écrit à leur occasion des réflexions pieuses et de courtes mais vives prières, surtout à mesure qu'il monte dans ses cours, que son âme s'élargit et regarde plus loin dans les horizons de la vie.

Il aime la Sainte Vierge, l'appelle sa Mère, l'invoque de temps en temps dans son journal. Il lui confie sa pureté, lui rend grâces de l'avoir protégé de dangers courus parfois en vacances, et la proclame *Lis très pur*; il lui demande sa céleste sagesse: *Sedes sapientiae*. Certain mois de mai (1916), il se consacre à Marie et prend formellement pour devise « *celle du chrétien éclairé qui entend se rendre à la loi du sacrifice par la soumission à l'amour: Ad Jesum per Mariam.* »

De même aime-t-il prier devant le Saint Sacrement, « *pour ses amis et ses ennemis* ». Ses ennemis: le mot est fort. A-t-on des ennemis à cet âge? L'on s'en fait tout de même. C'est à ceux-là qu'il faut savoir pardonner. Il faut voir comme Paul-

Emile a le pardon facile, lui pourtant si fier, et même un peu suffisant. « Quand il avait relevé trop vivement quelque incident pénible pour d'autres, si on lui faisait observer, nous dit-on, que la prière pour les malheureux guérit mieux qu'une innocente plaisanterie, il s'en allait à la chapelle, tout plein de la peine qu'il avait pu causer. »

Des ennemis! doivent l'être ceux dont le commerce est coupable, ou simplement dangereux. Ah! c'est bien ici que notre Paul-Emile retrouve toute la vigueur de son indignation. Lui qui a tant de coeur, s'il n'était protégé par une dignité de vie exemplaire, par une réserve instinctive, par une précieuse indépendance, dans quels abîmes, mon Dieu, ne serait-il pas entraîné?

Grâces au ciel, il sait avoir des indignations véhémentes contre les solliciteurs infâmes. Ceux-là sont ses ennemis, il ne craint point de les fustiger de sa parole et de leur jeter ses malédictions. Mais c'est pour eux que devant l'ostensoir il dit au divin Sauveur : « *Pardonnez-leur, ô Jésus!* »

* * *

Droiture de caractère. — Un trait domine en cette âme de collégien : la *franchise*, la droiture. C'est un sujet d'étonnement et d'édification parmi les condisciples de notre écolier que son art de confesser et de réparer les moindres fautes. « Il lui arrivait, reconnaît-on, de brûler trop vite ses premières

cartouches ; mais quand on avait fourni à son beau et fier jugement des arguments qui ne sentaient pas l'artifice, il perdait toute aigreur, et avec un plaisir qui déridait ses traits, spontanément il s'y soumettait de tout son esprit clair et de tout son coeur devenu humble, parce que foncièrement droit. » « J'ai vécu cinq ans avec lui », rapporte encore l'un de ses amis, aujourd'hui religieux Viateur. « Je puis dire que je n'ai pas rencontré de confrères qui avaient dans un âge aussi jeune un jugement aussi sûr et surtout aussi droit. Le devoir était chose sacrée pour lui, et il était bien au-dessus des opinions courantes et de ceux qui ne se soucient pas de donner l'exemple. Il était d'un caractère joyeux et aimable à tout le monde. »

Un caractère aimable et droit, Dieu sait si le don en est précieux. Il n'y a point de caractère si peu favorisé qui n'arrive à la vertu avec de la droiture. C'est parce qu'il est droit que Paul-Émile accepte volontiers tel charitable avertissement du Père N. C'est parce qu'il est droit que les professeurs diligents, consciencieux, ont toute son admiration ; et qu'en revanche, tel sous-maître somnolent et sans vigueur acquiert plus difficilement son estime, dût cette débonnaireté s'exercer parfois à son profit. Du reste, il entretient des sentiments d'attachement et d'édification pour tous ses professeurs. Il a pour eux des délicatesses remarquées, que lui inspirent son jugement et son bon coeur.

Son bon coeur. — Son coeur. Dans la vie d'un jeune homme, les affections sont une force suprême, le coeur est l'organe le plus précieux. Foin de ces doctrines qui aboutiraient à l'atrophier ou à ne le traiter qu'avec suspicion. C'est ainsi que l'on fait des égoïstes sous couleur de former des forts; ou encore des brutaux chez qui le ressac des passions, reculées et non maîtrisées, provoquera d'irréparables faiblesses.

Paul-Emile eut beaucoup de coeur. N'eussent été son intelligence et sa droiture, sa piété et son énergie, on eût pu trouver qu'il en avait trop. Coeur sans tête fait son propre malheur, tête sans coeur fait malheur d'autrui, dit le proverbe. L'idéal est d'avoir assez de tête pour conduire un grand coeur. Paul-Emile fut très près de cet idéal. S'il n'y atteignit point du premier coup, s'il eut parfois et longtemps à souffrir de son coeur, trop sensible, trop prenant, trop idéaliste, il eut dès le début assez de tête pour lui éviter les écarts fatals, et assez de coeur pour se donner sans mesure à tous ceux qu'il crut dignes de lui. Malgré les illusions d'une ardente jeunesse, il ne fut le tyran de personne; surtout, il ne fut jamais ange mauvais. Il abomina les amitiés fondées sur la « *sensualité maudite* » et se moqua finement de ces alliances passagères entre *oiseaux de collège*. Aux jaloux qui voulurent parfois le ranger dans cette catégorie, il répondit d'un

L'UN DES VÔTRES...

mot sec et sans réplique : ils en ont *menti*. On a, du reste, maintes preuves de sa véracité sur ce point. « Paul-Emile avait une apparence plutôt fière, mais il avait un cœur d'or : il restera longtemps *le type du véritable ami de collègue*, obligeant sans faiblesse, respectueux de lui-même et des autres, franc et loyal toujours. » Ainsi s'exprime une courte notice biographique publiée récemment dans un journal de Joliette.¹

Vivement épris de ses amis, ce fut pour leur faire du bien qu'il les aima. Et ce fut aussi pour lui le foyer du plus surnaturel apostolat. « *Pourquoi sommes-nous amis*, écrit-il, *si ce n'est pour parfaire nos vies et nous soutenir dans la voie du bien?* » Et encore, en première de philosophie : « *Mes confrères m'ont fait l'insigne honneur des fonctions présidentielles du comité de la classe; puisse cette charge me permettre d'exercer sur l'esprit collectif d'heureuses et salutaires influences.* »

Pour tous ses confrères du Petit Séminaire, il contracta une affection inaltérable. Quelques-uns de ses condisciples, plus en harmonie par leur tempérament et leurs habitudes avec ses inclinations, furent l'objet d'une plus étroite amitié. La discrétion nous retient ici d'exhumer des pages tendres et généreuses comme les élans de Jonathas. Aucun

¹ *L'Etoile du Nord*, 31 mars 1927. Cette notice est reproduite dans la brochure intitulée *Les Anciens du Séminaire* (de Joliette), pp. 203-206.

ne fut jamais exclu de son dévouement, et jusqu'à sa mort, de son souvenir. On verra comment, une fois en religion, il les suivit tous par la prière et par le coeur. Il nota sur leur commune photographie quelques traits relatifs à chacun, indiquant d'une croix ceux qui le précédaient dans la tombe, et s'appliquant à commémorer fréquemment devant Dieu leur regrettée mémoire.

* * *

Croquis pris sur le vif. — Ce n'est pas qu'il n'ait eu, au collège, des divergences de vues et des contestations parfois vives avec quelques-uns d'entre eux.

Comme il l'écrivait à cette époque, chez lui « quand c'est la tête et non plus le coeur qui reçoit, le choc est alors rude ; riposte pour riposte, sarcasme, raillerie, tout lui sert ; il ne se reconnaît plus. Son esprit est à l'affût ; un mot faible, une majeure obscure, un sourire significatif, une hésitation, rien ne passe inaperçu. Le dé clic de sa machine s'effectue à l'instant ; le voilà sur la brèche, en plein assaut. Toute sa force est braquée sur son homme, et il lui videra dans un moment tout un arsenal sur le dos. »

La trace de ces dissidences, nous la trouvons dans de petits écrits rédigés surtout en philosophie, et qui témoignent d'un esprit d'observation développé. Ce sont des *caractères* dessinés apparemment sur le modèle de ceux de la Bruyère. Sans être

achevés, ils marquent un esprit attentif et fournissent parfois des traits fort piquants. Ce genre tenta souvent ses loisirs, semble-t-il, et sa plume fine et bien aiguisée y céda volontiers. Il confesse que *« tout lui est un indice de jugement à porter, ce qui explique pourquoi son discernement est trop partial, bien qu'assez sûr »*.

Il intitule une série de ces crayons ou dessins : *Etudes de moeurs collégiales*, avec en sous-titre : *Croquis pris sur le vif*. Citons quelque peu.

D'abord Polydore, qui est un personnage :

« Il le devine, il le sait, il en est tout pénétré ; mais il a le talent de ne pas l'afficher, il le fait seulement transpirer... » Et vous avez un portrait en pied du vaniteux de collège, inconstant, superficiel, toujours glorieux de ses mille-riens, ridicule par incompetence et prétention, détestable par sa légèreté dans les questions et les choses les plus graves. Au milieu de ces portraits, vous saisissez au passage un trait sur Ariste, copain de Polydore, et un autre sur Philis, son protégé. Vous saurez aussi ce qu'en pensent les perruches, dont Cléomène, quand, en ville, il va se ballader. Enfin vous rencontrerez Rusticus, et comment il est traité par Polydore, si celui-là veut prendre devant celui-ci la part de l'autorité. *« Polydore répond par trois ou quatre grivoiseries, traite Rusticus de moine, lui assène quelques arguments épais, et conclut par un gros éclat de rire. C'est çà qui s'appelle Polydore... Polydore communie tous les matins ; il n'a pas de scrupules de conscience ! Polydore (à l'entendre) n'a qu'un but ; être prêtre pour l'éternité. Depuis sept ans qu'il y pense ! Pauvre Polydore... »*

L'année suivante, Polydore aura une nouvelle édition. Polydore, hélas ! s'est aventuré plus loin, il a baissé. Il fré-

quente Trissotin, le théoricien fleuri des amourettes de petite rue, le brillant apologiste des coquettes dégradations... « Il a désormais pour devise: Pourvu qu'on s'amuse! Coronemus nos rosis. »¹ Il faut que jeunesse se passe. Et demain? Demain, Dieu sait si Polydore s'éveillera de ce rêve coupable où sa volonté agit et commande hélas! en somnambule!... »

Puis voici *Tibère*, l'ineffable *Tibère*, l'original, communément dit: le *type*. En voici deux traits:

« *Tibère* mange. Il sait par coeur l'adage cicéronien: Oportet edere ut vivas!² et *Tibère* mange. *Tibère* mange au réfectoire. *Tibère* mange au dortoir. *Tibère* mange dans la cour. *Tibère* mange à l'étude. *Tibère* mange à la chapelle... Où *Tibère* ne mange-t-il pas? Alors, il digère. Telles sont ses laborieuses occupations. »

Connaissez-vous *Albéric*, spontané et naïvement infatué de lui-même, sensible aux honneurs:

« Il se hausse sur les ergots avec un relief tranchant dans tous les postes où l'a élevé quelque protection. Un rien d'éloge le chatouille jusqu'au trémolo, il se monte jusqu'à perdre la tête et le sens des réalités. A la musique, il crie, il s'égosille, — manière de primer, même en hurlant. Le professeur de chant a beau prier le choeur de chanter dulcissimo, *Albéric* fait trembler le plafond et se gonfle les veines du cou à s'étrangler. Chanter bas? Mais on ne l'entendrait plus! »

Et ainsi des autres. Ainsi de *Pitou*:

¹ Sap., II, 18.

² Il faut manger pour vivre.

« Six ans, il a les culottes de son grand'père; tout de suite on oublie Pitou et l'on ne songe plus qu'aux culottes. Donc Pitou est vénérable. »

Ainsi de Giton, de Bibi qui « récite Corneille comme une fillette son compliment du premier janvier », de Fantoche : « au concours de diction, il garroche ses gestes comme s'il voulait fendre le plafond et croasse dans les trois x ». Ainsi encore d'Horace « dont les six pieds embarrassent l'espace », etc. Ainsi des suiveurs, des têtes-croches, des paresseux. Ainsi du rhétoricien, du philosophe, de l'étudiant universitaire :

« Moustache en brosse, béret sur l'oreille, canne au poignet et l'Escholier mi-sorti de sa poche!... Il est stupéfiant de mesurer la prodigieuse vanité qui peut trouver place dans certaines cervelles à petit volume ! »

* * *

Le portrait de Stellus. — Enfin voici Stellus et Stellus nous intéresse beaucoup. Car Stellus n'est autre que Paul-Emile cherchant à saisir les traits de sa propre nature, et à les composer pour se faire une physionomie exacte de lui-même. Analyste minutieux, Paul-Emile multipliera, en religion, les exposés de son intérieur ; nous les exploiterons. Présentement, reconnaissons que Stellus se calomnie. Néanmoins, il a bien observé les deux éléments qui entrent en lutte dans la conquête de soi : ce que

saint Paul appelle le *vieil homme* et l'*homme nouveau*; ce que Xavier de Maistre a distingué entre lui et l'*autre*; ce que Léon Daudet, en son langage barbare nomme la lutte des *hérédismes* et de l'*héroïsme*, ou plus simplement le *moi* et le *soi*; ce qu'un Père de Ravignan désignait « moi et le fou qu'il faut à tout moment rejeter par la fenêtre » ; ce que Paul-Emile enfin décrit comme suit : « Il y a deux hommes en Stellus, le raisonneur et l'impressionnable : l'*homme qui se démène* et celui qui le *replace* ».

Voilà le mélange qui explique en Stellus (et en bien d'autres) tant de contradictions. Il reconnaît que la sensibilité n'est jamais, même dans ses périodes de domination, une maîtresse absolue chez lui. Elle n'est qu'une visiteuse d'agrément. « Car c'est la raison qui l'admet. Mais quand elle est entrée, la raison s'endort, et la sensibilité cherche à s'installer définitivement. D'autre part, la raison de Stellus est implacable; lorsqu'elle sort de ses gonds, elle pousse les conséquences des principes jusqu'aux extrêmes limites du détail. »

Stellus s'accuse ensuite d'orgueil, lequel se trahit surtout par sa manière de discuter sans arrêt, et d'assurer sur tous l'empire de son verbe. Néanmoins, il lui faut se rendre justice et remarquer qu'il a le souci de la vérité. Il ne discute que par conviction. « Il a aussi l'orgueil de ses petites oeuvres (littéraires), que sa raison lui fera déchirer toutes pour tant quelque matin. Enfin, il est vaniteux de sa personne; malgré l'ardeur de ses principes, il a depuis peu la passion d'être bien mis. Passion un peu idéaliste, beaucoup moins à

l'effet de provoquer les oeillades des particuliers que de laisser un bon coup d'oeil à la foule au sein de laquelle il évolue.»

« Timide avant que la glace ne soit brisée, il est ensuite audacieux jusqu'à l'indépendance. Toutefois, cette indépendance, il parvient à la mettre toute sous ses pieds, à la faire esclave. Il est alors prêt à recevoir tous les chocs en pleine poitrine, il ne bronchera pas. Il ne se plaindra pas. La plaie, s'il en est, se fera au coeur. Elle saignera abondamment et longtemps. Rien n'en paraîtra qu'un voile de tristesse imperceptible, ce chagrin qui contracte légèrement les rides du front et amincit en quelque sorte la physionomie. On peut dans ces temps le frapper sans crainte. Son coeur, qui répond si vite aux avances, demeure sans réplique aux vivacités et aux méchants propos, si ce n'est par des larmes intérieures.»

Voilà Stellus. Ajoutons quelques traits sur son ambition, son énergie de caractère, et nous aurons Paul-Emile au naturel, vers la fin de ses études classiques, à la veille des grandes décisions qui commencent à faire l'objet de ses soucis et qui orienteront définitivement sa vie.

« Ambitieux à l'extrême, avoue-t-il: Stellus déteste la médiocrité volontaire. Il ne se place nulle part de lui-même, mais là où on l'a mis, il brigue le premier rang... et non point une supériorité quelconque, mais une supériorité qui éclipse; et il ronge en silence son frein jusqu'à ce qu'il soit parvenu. Cette disposition est telle qu'elle lui ferait volontiers préférer la dernière place à la deuxième; le second rang lui est un supplice.»

Il brigue le premier rang ; nous allons voir au chapitre qui va suivre comment cette exigence, ennoblie par la grâce, va le mener à l'apostolat et à la perfection. C'est ainsi qu'il faut faire des passions humaines. « Si l'exaltation juvénile peut pousser à d'éphémères bévues, la volonté peut canaliser ces énergies dans le sens de la vérité, *per vias rectas* », pense-t-il.

* * *

Notre jeune la Bruyère, qui n'a point écrit pour le public ses caractères, en a trouvé tout de suite un profit personnel. Ce n'est pas en vain qu'on observe ainsi les travers des autres et les siens propres, pour les comparer à la saine morale et aux règles de la raison. A ce jeu, l'on gagne de préciser graduellement son idéal de vie et d'apercevoir des moyens nouveaux d'y arriver. A moins que le scepticisme ou la misanthropie ne vienne gâter tant d'essais et d'expérimentations, il n'en peut sortir qu'une statue morale parfaitement moulée, achevée dans chacune de ses courbures, aux traits précis, à l'expression vivante et belle. Lorsque le moraliste est un chrétien et que ses vues s'éclairent aux rayons de la foi, c'est là qu'il doit aboutir. Or tel est Paul-Emile. La foi et ses lumières vont tout-à-coup élargir comme le monde l'horizon de ses ambitieux désirs, et blesser son coeur d'un amour qu'il a

encore trop peu connu ou trop peu compris. Mais auparavant, dure sera la lutte. Il est temps de la raconter.



CHAPITRE QUATRIÈME

LES GRANDS VENTS DE LA JEUNESSE

Ambitions humaines. — Une photographie de Paul-Emile, étudiant en philosophie, ne manque pas d'intérêt. Assis un peu de côté, élégamment vêtu, la tête légèrement penchée et ornée d'une chevelure épaisse qui se relève en panache ondulant au sommet du front, il s'appuie la figure sur le pouce, l'index et le majeur de la main gauche, la droite étendue négligemment sur les genoux croisés. On y reconnaît vite la pose classique, popularisée par la presse, d'un politicien notoire, alors chef du gouvernement québécois.

Au revers, le frère Lavallée a écrit au cours de son noviciat, ces mots révélateurs : « *Dans le temps qu'il rêvait de devenir . . . premier ministre!* »



Dans le temps
qu'il rêvait
de devenir...

.....
premier ministre!
? ? ! ! !

" *Elegi abjectus
esse in domo Dei
mei, magis quam
habitare in tabernaculis
peccatorum!*"

Qu'y a-t-il dans cette insinuation? Boutade ou rêve de jeunesse? Essayons de le découvrir. Après un trait, à la suite des lignes que nous venons de citer, il a ajouté ces mots du psalmiste : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.*¹ J'ai choisi d'être le dernier dans la maison de mon

Dieu, plutôt que d'habiter jamais dans la demeure des mondains. Voilà qui marque quel bond la grâce va lui faire franchir, au cours de ses dernières années d'études au Petit Séminaire de Joliette.

Les chapitres qu'on vient de lire se sont largement inspirés du premier volume de son journal de collègue; il nous conduit jusqu'au milieu de sa

¹ Ps. LXXXIII, 11.

seconde année de philosophie. Désormais nous puiserons principalement aux deuxième et troisième cahiers de ses *mémoires*, qui portent cette dédicace : « *A maman, à mes chers souvenirs morts... et ressuscités* ». Il y exprime, dans un langage plus tendre et plus abondant, les sentiments d'une fine psychologie, nuancée toutefois d'un léger pessimisme dû à des rêves de jeunesse qui se heurtent à la vie, aux froissements d'un cœur trop idéaliste et souvent meurtri par l'inconstance des amitiés humaines :

« On a tort d'attendre beaucoup des petits plaisirs d'ici-bas dont l'amitié est le plus grand, conclura-t-il. Y chercher une occasion d'être utile, voilà qui est louable ; y chercher une occasion de jouir un peu, voilà qui est dangereux. On s'irrite sans jamais s'assouvir. »

Lorsqu'il aura écrit ces lignes, il sera très près d'avoir renoncé à l'esprit du monde ; il sera rendu par le cœur dans l'asile sacré où l'appelle un amour plus grand, où il trouvera l'assouvissement tant cherché.

Mais pour atteindre à ce port de salut, il lui faudra donner à sa vie, à travers des vagues houleuses, *un coup de barre décisif*. Après les souffles de l'adolescence, c'est l'histoire des *grands vents de la jeunesse* qui agitent à vingt ans, un peu plus tôt, un peu plus tard, toute âme d'élite.

« C'est l'heure angoissante où l'homme, soulevé par une force intime, mystérieuse, sent s'éveiller en lui la cohorte

des instincts obscurs qui font tressaillir son être dans un fol emportement. — Vingt ans! la sève bouillonne secrètement en même temps que la volonté sent le besoin plus que jamais nécessaire de s'arc-bouter à quelque chose d'immuable, pour vaincre les assauts des appétits dominateurs. On a vingt ans! La vie nous semble un rayonnement de beauté... »

* * *

Les appels du monde. — Paul-Emile a-t-il donc songé au monde? En a-t-il subi les charmes?

Incontestablement le monde chercha à le conquérir. D'esprit brillant et de cœur généreux, avec des dons extérieurs propres à le porter comme sur des vagues enchantées vers ce que le siècle appelle le succès et l'avancement, comment à son amabilité les salons ne se seraient-ils pas ouverts, et les cœurs à l'espoir de capter même passagèrement ses attentions? Il ne fut pas insensible à ces appels du monde. Toutefois, sa conception irréductible du devoir et l'indomptable énergie de son caractère, des études sans répit et son ambition du succès mérité, le protégèrent de l'amour vain. Son regard pénétrant et clair lui fit lire à jour dans les intrigues qui l'entourèrent et dont le spectacle lui donna des nausées. « *L'amour est semblable à la fièvre* », en a-t-il pensé; « *il commence par des frissons et finit par le mal de cœur* ».

Sans être pris par l'amour, il en fut ému. Quelques vers galants nous en avertissent. A une amie

d'enfance, sa parente du reste, il exprimait ainsi l'espoir d'une amitié durable :

*Sur les flocons soyeux, en une marche douce
Nous irons promener, comme en mai sur la mousse,
Nos esprits assoiffés des éternels bonheurs...*

*Et si l'hiver refuse à la chanson des choses
Les enivrants parfums des muguet et des roses
Nous referons, émus, le Printemps dans nos coeurs.*

Plus d'un saint connut ces émotions du tendre. Lorsqu'en 1908 le jeune Possenti, devenu Gabriel des Sept Douleurs, montait sur les autels, béatifié par Pie X, ne pouvait-on pas apercevoir, parmi les heureux témoins de ces fêtes et de cette apothéose, la fiancée d'autrefois ?

Paul-Emile n'eut point de fiancée. Il fréquenta peu la société. C'est à dix-neuf ans qu'il s'en alla se cloîtrer. Son coeur ne fut point fermé aux sentiments de la jeunesse, mais il n'y eut là que poésie et romantisme. Il sentit bientôt comme toutes les affections mondaines sont périssables.

*Rien ne dure ici-bas, hélas ! tout doit finir ;
Après avoir aimé, le Ciel veut que l'on pleure.
Amour, tendresse et joie, il faut que cela meure.
Comme eux aussi, je pars pour ne plus revenir...*

*Mon coeur pourtant a soif de tendresse et d'amour
De vie et d'amitié, de soleil, de grand jour !...
Les rayons disparus reviendront-ils encor ?
Tout se fane, tout meurt, tout, excepté la mort !...*

Il disait ailleurs, cette fois prosaïquement : « *Tout cela, c'est du roman, évoqué par un coup de baguette magique et que je me hâte de faire rentrer dans l'oubli.* »

Une chose le délivra des « *beautés charmantes et éphémères* » : ses vives amitiés de collègue. Elles nourrirent son cœur d'idéal et d'apostolat, comme un cœur en a besoin à vingt ans.

Il souhaita, il est vrai, pénétrer dans la haute société pour « *se dégrossir* ». Il envia un moment la liberté de quelques-uns, à qui la fortune ou un idéal moins austère paraissaient ne point imposer une égale retenue. Un jour, il s'exalte quand un ami lui parle des heures passées à la plage, dans la compagnie d'une de nos femmes de lettres. D'autre part, le genre prétentieux ou dévergondé des *pimbèches* parvenues le dégoûtera profondément :

« *Par suite de mes convictions, je préfère dans une assemblée de choix être accompagné d'une cousinette E..., jeune et sans grande habitude du monde, avec la grâce naturelle de son maintien, plutôt que de la fille de l'avocat Z..., ou telle autre de même acabit. C'est ça qui est ça !* »

Il se ressaisit bientôt à la supériorité de ses aspirations, ne voulant point se donner tout entier « *à ces plaisirs d'une heure* » : « *Si je vais dans le monde, ma vocation est celle d'Ozanam... Je dois à ce modèle de le suivre au moins de loin, même dans la fréquentation.* »

* * *

Sa culture de l'éloquence. — Ce ne furent point les amours qui pouvaient l'incliner à demeurer dans le siècle. Mais bien plutôt l'ambition. « *Mon idéal, écrivait-il, ne saurait être le niveau dans l'insignifiance.* »

« S'il détestait la médiocrité ! » s'exclame un de ses anciens maîtres : « au collège, ce fut son cauchemar. Orgueil d'un cœur noble, pensai-je, qu'il serait facile de purifier. »

Il avait soif d'être quelqu'un ; il sentait l'être déjà, le pouvoir surtout devenir. « *Sans vanité, je ne dois point me dissimuler l'étendue de mon influence. Qui veut ignorer à dessein jusqu'où il rayonne est sot, car il fera ensuite le mal, inconscient de sa portée immense.* » Effectivement, dans le petit monde où évoluaient ses dix-huit ans, Paul-Emile se sentait, oserons-nous dire, un maître de l'heure. Divers dons contribuaient à lui en assurer le prestige : son talent oratoire, son esprit combattif, son ardent patriotisme.

Son jeune talent oratoire s'est développé ; il est devenu, le mot n'est pas trop fort, manifeste et puissant. C'est chez lui faculté naturelle que les études continuent d'alimenter et de former. Un physique sanguin-nerveux le dispose à la parole publique. Apparence très favorable, voix de plus en plus mâle avec quelque chose de caverneux qui donne de l'autorité sans rien enlever à la diction

restée claire, figure colorée aux traits affinés par le travail intellectuel intense et l'effort nerveux, facies de plus en plus sculptural, stature qui prend de la largeur sur un tronc ferme et musclé, avec de l'aisance dans le geste, de la volubilité dans la parole, du timbre dans les intonations et les accents, voilà bien des points à l'avantage du jeune homme.

Plus que son extérieur et son éloquence, la trempe de son esprit le destine à l'éloquence.

En premier lieu, il aime l'art oratoire. En 1916, les épreuves du baccalauréat de rhétorique des collèges québécois comportaient un discours pour la défense de l'éloquence. Notre rhétoricien fit ce discours *con amore* ; il obtint l'une des plus hautes notes accordées aux quelques centaines de concurrents. En conséquence, au Petit Séminaire, le prix Lamarche lui fut décerné, qui lui permit de s'acheter « *des livres dont il regrettait l'absence sur les rayons de sa petite bibliothèque.* »

Le passage des grands orateurs à Joliette le transporte littéralement. Son journal en garde des traces nombreuses d'émotion et d'analyse.

Voici comme il décrit l'apparition, sur le théâtre du Séminaire, de l'abbé Thellier de Poncheville, en février 1917 :

« *Ce soir, venue de l'abbé Thellier de Poncheville. Nous verrons un fils de comte, décoré de la Grande Guerre, un héros de Douaumont et de Verdun, enfin un orateur à la*

renommée unanimement consacrée, que la France admire, et dont le Canada, réuni à Québec en des assises inoubliables, eut autrefois le plaisir d'entendre les chaudes et prenantes allocutions.»

« Tout à coup la Marseillaise éclate, les portes s'ouvrent et l'abbé Thellier de Poncheville apparaît. Il est grand!... Six pieds de taille; il impose. Mais surtout quelle dignité, sans raideur et sans ostentation... Figure pâle, sérieuse, un peu flegmatique, mais marquée de je ne sais quelle distinction simple et maîtresse d'elle-même. Deux médailles brillent à sa poitrine, gagnées dans la fournaise de Douaumont, à semer de l'héroïsme. Il s'en vient, la tête légèrement inclinée vers la terre, impassible aux salves d'applaudissements. Il en a vu bien d'autres. Il s'est cuirassé l'âme contre d'autres salves bien plus déchirantes, et bien autrement terribles. Son esprit semble loin... bien loin. On croirait qu'il voltige au-dessus des tranchées sanglantes de la Champagne où, pour toute sa vie, il a vu l'immolation de la race au profit de l'honneur et de la civilisation! Même silencieux, il fascine. Son attitude nous est une page d'éloquence. Nous le suivons, par la pensée, vers cette vallée d'Alsace, où la France se saigne à blanc! »

« Je suis transporté. Quinze siècles de gloire me passent dans l'esprit. Je me rappelle dans un éclair Rolland, Charlemagne, Bayart, Duguesclin, Henri IV, Bonaparte, les Croisades, toutes les épopées où la France conduisait le monde haletant; je vois en une vision la théorie immense et glorieuse des mutilés sanglants, des sacrifiés du devoir, des enfants de la patrie, s'acheminant vers les Flandres, au martellement sinistre de la mort, vers l'apothéose ultime de l'héroïsme. »

L'analyse du discours vient ensuite, développée. Mgr Lenfant, l'abbé Curotte, l'abbé Perrier et

d'autres auront dans ses notes de pareilles attentions. Nous avons cité plus au long la page ci-dessus parce qu'elle peint l'idéalisme et l'enthousiasme de Paul-Emile en philosophie.

L'Aiglon, décalque de Rostand, a été joué sur la scène du Séminaire. La pièce a été bien rendue, au gré du collégien. Il en a pleuré « *en revivant l'épopée française de la vieille garde triomphante, mais qui s'éteint dans les gémissements éperdus du blessé, râlant, affaibli, jetant un dernier et lointain appel à l'Empereur.* »

Cette éloquence qu'il aime passionnément, il la pratique. Son journal respire les discours. Il en inscrit, il en prépare, il a « *l'habitude de croiser le fer avec d'imaginaires antagonistes.* »

Et, chez lui, la parole est chaude, élevée, vive, mordante. A la fin de ses études collégiales, une conférence sur le *Libéralisme*, une autre traitant de *Couillard*, de la famille de *Louis Hébert*, celle-ci dans une séance à laquelle assistent des étrangers, ont laissé des souvenirs. Cependant, là peut-être où il excelle, c'est dans son discours à ses camarades de l'A. C. J. C. au Cercle Saint-Michel, quand il traite *des convictions*.

« *Mes amis, il n'y a pas de convictions, il n'y a plus de convaincus. Jetez un coup d'oeil sur l'arène politique, sur ceux-là qui débattent aujourd'hui le problème angoissant des destinées de la nation. Qu'y voyez-vous? Hommes de*

sac, marionnettes aveugles qu'on fait danser au tintement des gros sous...

« Or, ne l'oublions point, le collège est la préface de la vie. Que sommes-nous aujourd'hui? Cherchons bien chacun dans notre conscience la solution de ce petit problème... Eh! bien, mes amis, que vous le vouliez ou non, vous rayonnez par votre exemple. » Il cite Goyau: « Au lieu d'être des accidents isolés et d'expirer sans effet, nos actes s'intercalent dans le courant de la vie commune; tout homme parmi ses semblables est un spectacle; et généralement un spectacle est un exemple. »

Il dénonce ensuite diverses faiblesses qui trahissent le manque de conviction morale ou patriotique; il s'en prend aux indisciplinés, aux irréguliers, à ceux qui croient pouvoir tout lire, aux impatientes de la liberté outre-collégiale, etc. « Ne rétrécissons pas la liberté à la petitesse de nos aspirations vers le plaisir... Nous en avons entendu depuis six ans de ces assoiffés de liberté, qui préparent en leur dernière année de cours le programme de leurs amusements universitaires, et pataugent à l'avance dans leurs libertés illusoires. Petits émancipés, gonflés de leur importance, carabins-garrosches, avides de parade, et dont on sent le tempérament pseudo-universitaire un an à l'avance...! »

Il ne ménage nullement les amoureux prématurés, et leur jette cette phrase de Chateaubriand: « L'amour est le fruit de l'âge mûr. A vingt ans, on ne le connaît pas, on l'imagine. » — « Et quel âge avez-vous, mes amis? Au nôtre, il faut, selon le Vicomte de Vogué: « ceindre ses reins, fermer son cœur, et attendre patiemment sur le bord du chemin celle qui est passée le soir et qui reviendra le matin au lieu où nous l'aurons méritée. » Il débale ensuite le respect humain, « hypnotisé par le sarcasme des blasés ou la morgue des savants en us qui déconcertent les croyances du jeune homme, et d'un vilain sourire ou d'une parole enflée l'em-

pêchent, pour emprunter la jolie expression du Marquis Costa de Beauregard que rappelle l'orateur, d'être aussi bon que son coeur.»

* * *

L'avocat en herbe. — On croit rêver en réfléchissant que celui qui parle ainsi est le plus jeune de son entourage, qu'il atteint à peine ses dix-huit ans et qu'il est encore sur les bancs du collège. Et l'on se figure quel brillant avocat il serait au barreau, et quel tribun dans l'arène parlementaire.

S'il y pense un brin lui-même, ses condisciples y songent pour lui. Dans sa parenté, il y a des avocats, il y a un député...

Plus d'une fois, ne s'est-il pas mesuré dans des discussions de salons avec de brillants adversaires, le silence se faisant autour de lui, et le contradicteur de Paul-Emile contraint, pour avoir raison, d'en appeler à son expérience et au respect dû à son âge. Certain dimanche de vacances, à l'issue de la grand'messe paroissiale, les berthelais ont suivi plus d'une heure le chassé-croisé de paroles entre le jeune Lavallée et tel autre ferme discuteur. A la fin, branlant la tête, les habitants ont dit: « Il est fort, ce jeune, ça va en faire un fameux avocat! »

« Dimanche, 29 avril: — Ce soir, triomphe oratoire. Mon procès avec L. D. est pratiquement gagné. Il n'a qu'un juré en sa faveur. Deux jurés ont simplement refusé de se prononcer, parce que la preuve était pour eux incomplète,

n'ayant pu être présents à tous les débats. Peut-être ces deux abstentionnistes ont-ils subi l'influence de la Cour, car le juge a passé, durant mon plaidoyer, un billet un peu compromettant à l'un d'eux. Mon ami D. du reste a manqué souvent à l'ordre des procédures, bien qu'il dise connaître la manière d'agir des avocats dans les causes criminelles. Je suis content de mon succès. »

N'y a-t-il point dans ce style un écho du prétoire dont les luttes offriraient comme une griserie à notre avocat en herbe. « *L'Université m'ouvrira peut-être un jour ses portes* » avoue-t-il à ses confrères.

* * *

Ses préoccupations politiques. — La politique de même a de quoi l'attirer. Non certes par l'ambition d'y faire une fortune ou d'entrer dans la *confrérie moutonnaire*, mais pour réagir contre celle-ci. Son patriotisme le conduirait dans cette arène.

La politique, elle a été l'objet de ses débats au collège dès son arrivée. Au foyer, il en a discuté âprement, avec les berthelais, toujours chauds partisans. Combien plus s'en passionne-t-il maintenant que, grâce à ses lectures et à ses fréquentations, il en saisit quelque chose d'un peu plus précis. Et ce sont des heures graves que l'on vit depuis la guerre mondiale; c'est la crise parlementaire au Canada, depuis que la lâcheté générale des représentants du peuple a jeté le Dominion dans une aventure lamentable. On l'a vu: il s'enthousiasme

à la pensée des victoires françaises. La légende napoléonienne hante son imagination. Palpitant, il suit sur la carte la marche des armées alliées. Mais les théories impérialistes ne lui vont pas.

« Hélas! les Cartier, les Papineau, les Lafontaine ne sont plus, les Chapleau, les Mercier ont vécu. Restent les Bourassa, les Laurier, mais le dégoût insurmontable de notre politique vénale, de notre tripotage d'élections, les tient dans l'impuissance. . . »

Les Bourassa, les Laurier: rapprochement qui n'a pas lieu d'étonner; il marque le nationalisme qui grise la jeunesse de ce temps-là, soucieuse de ne point trahir l'idole des vieux. Un jour de vacances, en 1916, le rhétoricien écrira une longue lettre au *Devoir* contre les nationalistes « excessifs ». Ce qui n'empêchera point ses confrères de lui jeter souvent à la face, « qu'il sera bien nationaliste toute sa vie! »

Lorsque, sous l'évidente impression de ses lectures du *Devoir* et de l'*Action française*, il raisonne sur la cherté de la vie, les charges du budget militaire sans cesse croissantes, l'incurie des gouvernants inféodés à l'Empire, il en vient à penser que le « *statu quo est impossible, et que l'on est sur le chemin de quelque profonde évolution politique.* »

« *A quoi nous sert, dit-il, un gouvernement central en faveur duquel chaque province se dépouille, s'il est incapable de nous rendre en équivalence justice et protection. . . Nos frères des provinces-soeurs nous sont liés par les liens du*

sang. Nous voyons nos foyers canadiens-français rayonner partout, les nôtres s'implantent comme des rejetons au pied du tronc robuste. C'est pour cela que nous nous jetons dans la mêlée avec l'énergie des grands espoirs, et l'espoir que soulèvent les grands mouvements d'énergie! Demain, nous serons sur la brèche. Et demain est presque venu... Le sens de nos hommes d'Etat canadiens-français élaborera-t-il pour les renaissances d'après-guerre quelque constitution libératrice et indépendante, garantissant l'autonomie respective des groupes ethniques disséminés de la Gaspésie au Pacifique?... A la suite de l'ébranlement financier causé par des prodigalités stupides du Trésor public, l'assiette économique du pays est déplacée. De nouvelles impositions sont à créer. Une nouvelle phase de débats politiques semble s'augurer pour nous. Et la Confédération n'est plus pour les minorités provinciales qu'une chartre sans vigueur.»

Il songe particulièrement à la question ontarienne. Epris de la cause de l'Alsace, *La dernière leçon française* a depuis longtemps empoigné son cœur. Il rêve de faire un jour à ce sujet quelque émouvant exposé. «*L'Ontario, c'est notre Alsace! Il faut la défendre et la protéger à tout prix.*»

Délégué du Cercle du Séminaire au congrès de l'A. C. J. C., à Joliette, il inscrit au soir de la clôture, le 1er juillet 1917, cette note :

«*La harangue de Saint-Germain, l'associé de Genest dans la commission scolaire d'Ottawa, nous a mis sous les yeux toute la question ontarienne. Admirable de simplicité et de décision! La foule ne se contient plus, lorsque l'orateur, s'abandonnant au feu sacré de l'enthousiasme, lance ses appels à la jeunesse québécoise, avec son espoir inaltérable que justice sera enfin rendue!*»

A lire ce que le jeune patriote écrit, on saisit le frémissement qui court pendant ces années douloureuses, dans notre jeunesse et dans nos collègues : les élèves des Viateurs ont droit à des mentions honorables pour leurs sympathies et leurs *croisades*. Paul-Emile a bondi en son coeur sous le coup de tous les sectaires qui ont couvé le *Règlement XVII*. Encore un peu, il les giflerait, lui qui a le sang vif, et qui sent le besoin, dans ses notes, de protester avec véhémence contre la félonie d'un Caillaux d'outre-mer !

Il aime en effet « les tempéraments forts et les coeurs combatifs ; les énergies vigoureuses qui s'arc-boutent vaillamment aux obstacles du chemin », et ne veut point hanter les découragés. « Ils n'étaient pas des découragés, nos glorieux ancêtres, vainqueurs de Carillon, lorsqu'après le dénouement sinistre des Plaines d'Abraham, ils se ralliaient sous l'étendard de Lévis au Royal Roussillon, infligeant aux Anglais supérieurs en nombre la sanglante défaite de 1760. Ils n'étaient point des découragés... » Et le raccourci d'histoire continue pour 1763, 1791, 1812, 1837, et toutes nos grandes dates canadiennes.

Discutons, si l'on veut, ces vues hâtives et parfois assombries mais sincères, d'un penseur qui n'a pas vingt ans. Reconnaissons que son cerveau sonne franc et solide. On aime entendre les accents d'une aussi fière et voyante jeunesse. On applaudit à son dessein d'aller sonner la charge au front de la ba-

taille, de saisir le drapeau et de le porter triomphant au haut du Capitole.

... Mais soudain la grâce a fait luire un plus sublime idéal; c'est un autre combat qui invite, c'est un autre drapeau qu'il va falloir brandir. Comment ce revirement s'est-il fait?

* * *

Le souci de sa vocation. — Enfant, Paul-Emile a pensé devenir prêtre. Collégien, l'idée s'est affaiblie ou est demeurée imprécise. Nulle part, dans ce reflet si fidèle de lui-même qu'est son journal, il n'exprime, avant sa retraite décisive, l'espoir ni même le désir explicite de cette vocation.

Comment donc Paul-Emile est-il revenu à la pensée du sacerdoce? Insensiblement, le divin Moteur des âmes l'a ramené par les vues de la foi.

« J'ai médité bien jeune, et quelquefois bien amèrement... J'ai médité sur la beauté infinie des oeuvres de Dieu, et, sans le savoir, tel que formulé par lui-même, je me répétais intérieurement le verset du Psalmiste: Coeli enarrant gloriam Dei et opera ejus annuntiat firmamentum...¹ Et je méditerai encore, parce que la réflexion est ce qui manque le plus à l'homme pour se sauver, après la volonté. » — « Réfléchissons, devrît être le mot d'ordre de tous les jeunes gens. Ils sont les ouvriers de demain, l'aurore est à ses premiers feux, et ils ne savent ce que c'est que réfléchir. » — « Nous avons

¹ Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament proclame ses oeuvres. (Ps. XVIII, 2).

déjà vingt ans et nous sortons à peine des bras maternels. La vie, en face, nous paraît une éternité; derrière, un instant! Et qu'avons-nous fait pour Dieu? Le bilan de cette année m'est-il favorable? Rachète-t-il un peu le passé? Oh! quelle incertitude!» — «Allons toujours de l'avant. Le passé ne compte plus, l'avenir seul est le temps des expiations profondes... Puissé-je, en rayonnant sur ceux que Dieu m'a prescrit d'aimer, me procurer en retour un peu de cet amour divin qui manque à ma faiblesse tant de fois coupable.»

Avec la réflexion, la prière.

« Que l'Enfant-Jésus de la Crèche », écrit-il certain 24 décembre, — il est en rhétorique — « m'apporte la grâce de diriger le choix de ma vocation. »

« On m'a fait l'honneur de me décerner des épaulettes, on m'a élu officier de la Garde d'Honneur. Et j'en remercie Dieu, et je m'humilie de mon indignité. Je demande au Seigneur, que je me charge de faire respecter plus spécialement au cours de ce semestre, la grâce de me tenir à la hauteur de ma position, car noblesse oblige... Ma foi est faible, et toute chancelante; mais je n'en tiens pas moins pour certain que l'aristocratie de Dieu vaut celle des rois, et que les gardes impériales qui veillent à la protection des souverains de la terre, ne sont pas, dans la pensée divine, au-dessus des Gardes d'Honneur du Cœur de son Divin Fils, qui l'adorent et lui rendent un culte de réparation. »

Voilà une âme bientôt mûre pour la plus sublime aristocratie de Dieu, la milice sacerdotale.

Au collège, il communique chaque matin, c'est le résultat d'une résolution de retraite. En vacances,

éloigné de l'église, il ne peut le faire aussi souvent ; mais persuadé « *que la vie spirituelle ne se sustente que par la prière et la réception fréquente des sacrements, il se trace par voie de conséquence une série de résolutions pratiques adoptées à l'unanimité par moi,* » marque-t-il finement pour en signaler l'importance.

Voyez-le dans sa chambre, pendant les mois de vacances :

« Accoudé à une table de travail, semblable à quelque vieux cénobite. Car ma chambre a vraiment l'aspect d'une cellule. Au-dessus de ma tête, un crucifix, ou plutôt une croix gothique, des souvenirs de première communion, une image symbolique où se trouve inscrite ma plus importante résolution de retraite. »

* * *

La bonne souffrance. — Dieu qui travaille Paul-Emile et l'élève à la mesure de ses grands desseins, va maintenant lui creuser le cœur à fond. « Une âme qui ne rend pas le son du sacrifice est une âme perdue pour le Ciel » transcrit-il de Lacordaire. Le sacrifice, il va venir.

Il fait même irruption, en ces mois de juin et juillet 1917, qui préludent à une grâce de choix. C'est d'abord, à la suite de séparations dures à son cœur, une mélancolie profonde et qui lui tire en secret, durant des heures, des larmes cuisantes.

« J'ai pleuré abondamment avant d'écrire ces lignes... » nous dit le journal.

C'est aussi la pensée de la mort.

« Partout, sur toutes les tombes, l'herbe folle pousse, cache les emplacements, et presque les stèles. Elle confond dans un vaste oubli la communauté des morts, dans la solitude effrayante du cimetière désert... »

Tristesses qui lui arrachent les plus forts accents de sa lyre :

*Oh! que je suis bien seul, l'ennui se traîne en moi...
.....*

*Les vieux ormes dressés en stèles funéraires
Regardent s'affaler sur les horizons bas
Des souvenirs passés les vols fuyards et las
Sur qui l'Angélus triste égrène ses prières..*

*De mon âme morose aux bornes infinies
Je n'entends retentir que les cris déchirants
De noirs troupeaux qui vont, décimés et souffrants,
Cabrant sous la douleur leurs épaules meurtries!...*

*Comme un grand oiseau blanc égaré dans la brume
Ma pensée indécise ignore où se poser...
Elle cherche partout sans pouvoir le trouver
Un sommet protecteur que l'espérance allume...*

*L'automne brusquement va briser ma jeunesse;
Je vois, calme, un par un, sombrer tous mes espoirs
Comme ces arbres morts, profilant, les longs soirs,
Sur un horizon froid leurs troncs nus en détresse.*
.....

*Oh! que je suis bien seul, l'ennui se traîne en moi...
.....*

Le doute même cherche à le frôler de son aile lugubre; il le repousse et se redresse :

« Au lieu de se courber sur la feuille fanée pour pénétrer les mystères de l'inconscience, et capter la loi formidable du destin qui enchaîne l'être à la fatalité, il faut aller à la lumière, à la splendeur de son pur rayonnement, marcher nimbé de son auréole, plein de force et de foi... Pourquoi pleurer si l'on est chrétien, lorsqu'on a le Christ devant soi! »

Cependant la maladie le lasse, et peut-être l'aggrave-t-il par des imprudences :

« Mon médecin m'a défendu toute contention physique, tout travail d'esprit. Je puis me féliciter d'avoir bien écouté ses conseils! J'ai travaillé des bras et des jambes comme six. J'ai écrit à peu près 40 lettres. J'ai lu, en prenant des notes, à peu près 5000 pages de Baurard, d'Ollé-Laprune, de Brunetière, de Lacordaire, etc. Enfin, je me suis fendu de 80 pages de journal... Et pour cela, j'ai veillé jusqu'à la douzième heure à peu près tous les soirs, me levant entre cinq et six. Voilà mon bilan! Comme je suis fou. Si je conserve, en pauvre maniaque, ma triste habitude d'embrasser plus que je ne puis êtreindre, je suis certain de porter le coup fatal à ma courte vie qui s'en va peu à peu, comme l'eau d'un vase fêlé... »

En même temps, un frère déjà gravement malade, et que son mal entraînera bientôt jusqu'aux portes du tombeau, arrache des larmes à la mère, et brise doublement le coeur tendre de l'autre fils.

Enfin le spectre de la conscription est là qui sème l'épouvante. Ce n'est certes point que l'hé-

roïsme militaire ne suscite ses élans généreux. Il a dédié à *Augustin Cochin, mort au champ d'honneur et à la jeune France au front*, un sonnet vibrant dont voici le tercet final :

*Et voilà que du sang que la brise caresse
Chaque goutte se mue en aigle vengeresse
Ebauchant vers Strasbourg l'essor libérateur!*

Il n'empêche que l'heure est sombre au Canada, quand on a dix-huit ans, et qu'on s'en va à la guerre pour des causes incertaines et des triomphes où la vraie patrie n'a guère son compte.

*Trop tôt... demain peut-être, aux soirs où rien ne bruit,
Face au Germain sinistre et faisant sentinelle,
Nous tendrons mais en vain, ô lèvre maternelle,
Vers toi nos bras sanglants, frissonnants dans la nuit.*

*Demain peut-être... en l'un de ces combats de haine
Où la mitraille broie ainsi que des fétus
Les régiments altiers, les escadrons têtus,
Faudra-t-il, en pleurant, se coucher sur l'arène...?*

*Blessés... mourants... perdus dans la légion des morts
Epaves de la nuit sous la rafale rouge
Que serons-nous de plus qu'un cadavre qui bouge
Egaré dans la masse anonyme des corps?*

*Au milieu du fracas des charges meurtrières
Galopant sur nos fronts de martyrs inconscients,
Nous ne mêlerons plus notre voix à vos chants,
Nous n'écouterons plus vos suaves prières...*

.....

.....

Et pour comble, l'incertitude sur le choix à faire parmi les sentiers de la vie. « M. l'abbé Y me glisse que, moi, je vais dans le monde : a-t-il raison ? a-t-il tort ? S'il fallait me fier à ces témoignages extérieurs, je serais vraiment en peine pour opérer ma décision. Autant me placent dans le monde, autant dans la soutane ; un certain nombre me casent dans le droit, le reste dans la prêtrise ! Où irai-je ? . . . »



CHAPITRE CINQUIÈME

LE COUP DE BARRE DÉCISIF

C'est l'heure de la grâce. Des élans d'apôtre remuent Paul-Emile. Organisateur du pique-nique annuel des philosophes de première année, il y a mis tout son dévouement, toute sa gaieté, toute son éloquence, car la journée s'est terminée, à la gauloise, par des discours, et, pour couronnement, par quelques bons conseils, qu'autorisent son prestige et sa popularité : préparation diligente des examens, communion le lendemain matin, « pour l'exemple d'abord, et bien établir qu'une fête ne doit pas être une pierre d'achoppement moral »... C'est à l'Eucharistie qu'il pousse ses intimes. Pour eux, il offre ses communions et ses heures de garde. Enfin, il vient d'écrire à un curé pour la fondation d'une conférence de la Saint-

Vincent de Paul, et d'un cercle de l'A. C. J. C. Ce jeune n'a-t-il pas vraiment de l'étoffe apostolique et sacerdotale ?

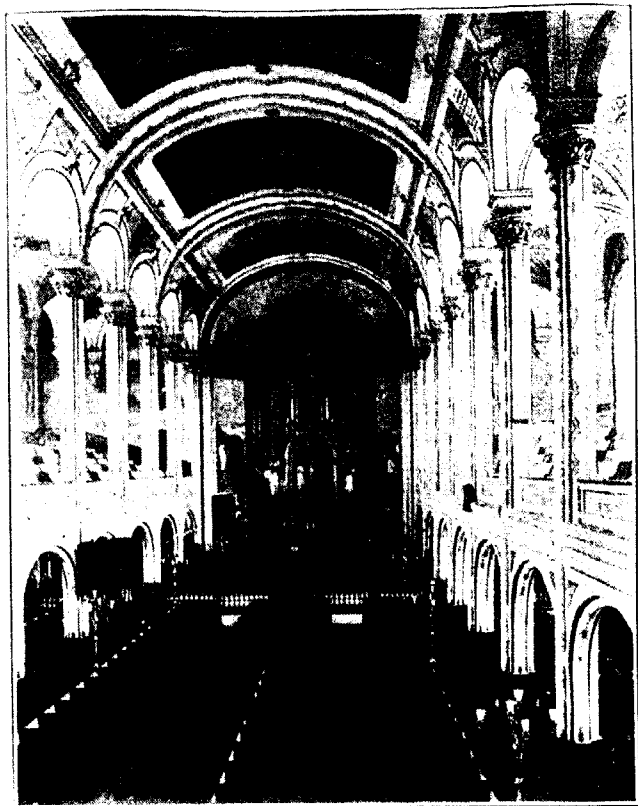
Au printemps, un sermon du Père Supérieur du Séminaire, sur la vocation, l'a fait réfléchir. L'année d'auparavant, quand le Père Lelièvre, O. M. I., est venu à Joliette prêcher la retraite de rentrée, son discours d'ouverture, sur *la miséricorde*, l'a singulièrement ému ; il en a retenu une longue analyse, qu'il relit ; et ce qui le frappe, c'est le soin que le Sauveur prend d'accueillir, d'appeler, de rechercher les âmes. . .

Et maintenant, il se sent de plus en plus épris de Jésus-Christ. Ce grand amour s'épanche en des accents véhéments. « *Si le Christ ne nous attendait dans son Tabernacle pour nous jeter l'invitation solennelle de son amour !* »

Le Christ l'attend, le presse, l'appelle au fond du coeur.

* * *

A Saint-Sauveur de Québec. — Et sous le coup d'une inspiration urgente, aux premiers jours de juillet 1917, Paul-Emile écrit au P. Lelièvre pour lui demander des renseignements sur la vocation. Celui-ci veut les lui donner en forme concrète. A sa manière irrésistible, il invite cordialement le collégien à venir voir de l'apostolat en oeuvre, et le bien



L'ÉGLISE SAINT-SAUVEUR.

accompli dans les âmes par la parole de l'Évangile et l'amour du Coeur de Jésus.

Paul a répondu. Le 5 juillet 1917, le voici rendu à Saint-Sauveur de Québec. Au matin de ce premier vendredi du mois, il fait sa confession générale, et reçoit les conseils de son ardent directeur. Il note qu'il en est sorti calmé et éclairé. Nous avons retrouvé la page qu'il a rédigée sur l'heure. Après les actes d'humilité et d'action de grâces les plus émouvants, on y lit ces lignes :

« Maintenant, ô mon Dieu, dans mon indignité de pécheur comment vous rendrai-je le plus dignement l'hommage de mon amour et de mes expiations? Pourrai-je réaliser les rêves de mon enfance? pourrai-je vous rendre l'hommage infiniment saint du culte de l'apostolat sacerdotal? Car, ô mon Dieu, unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. »¹

Et il réitère son programme de piété pour les vacances :

« Je communierai tous les dimanches, en dépit de l'éloignement et des autres difficultés... J'entends, ô mon Dieu, sonner au-dessus de la bonne paroisse de Saint-Sauveur, les cloches de vos sanctuaires, appelant les fidèles au sacrifice des autels, à l'oblation de la paix. O Dieu, qui avez dit :

¹ Je ne vous ai demandé qu'une chose, ô Seigneur, c'est d'habiter dans votre maison tous les jours de ma vie. (Ps. XXII, 6).

Pacem meam relinquo vobis; ² faites que je répande, moi aussi, comme vos ministres zélés de Saint-Sauveur, la paix divine, dans nos populations qui en ont tant besoin... Faites qu'en tout j'aie un unique objectif; mon salut et votre gloire. Soli Deo omnis honor et gloria. Laus Deo semper! » ³

Dans les quartiers qu'il parcourt, Saint-Sauveur, Jacques-Cartier et Saint-Roch, Paul-Emile a remarqué ces innombrables statues du Sacré-Coeur qui, à l'instigation de l'apôtre oblat, dominant depuis douze ans les salons et les comptoirs. Il s'est imbibé de piété dans cette atmosphère religieuse, telle qu'il n'en a jamais admirée de semblable. Dieu règne! Et cela est dû au zèle de bons prêtres.

« Oh! qu'est-ce que la pédanterie urbaine et l'esprit du siècle de certaine petite société que je connais, à côté de cette foi robuste, sans fléchissement ni recul, où le respect humain est le dernier des obstacles!... »

Le soir enfin, il assiste à l'Heure de Garde des ouvriers, au nombre de plus de deux mille, venus au sortir des usines, selon leur usage mensuel. Il est saisi, renversé.

« Spectacle inoubliable, s'écrie-t-il. J'ai été transporté... Ces 2,500 travailleurs venir en vêtements ouvriers, mais portant dans leur coeur la livrée de Dieu, chanter la gloire du Sacré-Coeur! Je ne sais quelle impression m'en est restée à

² Je vous laisse ma paix. (S. Jean, XIV, 27).

³ A Dieu seul tout honneur et gloire. Louange à Dieu toujours.

tout jamais.» — « L'inoubliable spectacle de Saint-Sauveur », écrira-t-il encore plus tard, « après m'avoir été une révélation de la puissance de l'apostolat, m'a ouvert de plus clairs horizons pour ma vocation prochaine. »

* * *

Retraite de décision. — Le P. Lelièvre dirige Paul-Emile, terrassé en quelque sorte par le tableau de l'apostolat à Saint-Sauveur, vers un discret Ananias. Il l'envoie passer trois jours (du 18 au 21 août suivant), au noviciat des Oblats, à Ville La Salle, près Lachine.

De cette retraite de décision le cahier-journal de Paul-Emile ne porte que la mention suggestive : « *J'arrive de Lachine, où je suis allé faire une retraite fermée afin de décider ma vocation. Cette grande affaire de ma vie est maintenant close. Je me sens des ailes! — J'ai 92 pages de notes de retraite ...* »

Après les avoir lues, un Père, directeur spirituel expérimenté, jugeait en ces termes les notes du retraitant : « Elles révèlent une surprenante connaissance de la vie, une clairvoyance remarquable. On y trouve des passages dignes d'être proposés en sujet de méditation à des prêtres. A part quelques particularités, elles peuvent grandement servir aux jeunes gens qui font leur retraite de décision. Sans connaître l'auteur, on voit bien qu'il a une âme d'apôtre, une âme vraiment sacerdotale. »

Malheureusement, seules les trois dernières pages des notes de Paul-Emile ont été conservées. Elles constituent sa feuille d'élection.

A ce moment, la question n'est plus de savoir s'il doit entrer dans le sacerdoce, ni s'il se fera religieux ; c'est chose réglée. Sans attrait pour l'enseignement, il ne suivra point ses maîtres, malgré toute la gratitude qu'il leur garde. Un instant il a pensé faire partie de quelque grand Ordre : son motif est jugé trop peu surnaturel. Il entrera dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

Mais commencera-t-il tout de suite son noviciat, ou retournera-t-il au Séminaire terminer sa philosophie ? Le pour et le contre bien pesé, de l'avis de ses conseillers, il va surseoir à sa prise d'habit, surtout à cause de sa santé affaiblie. Il se console de ce délai, pénible à sa ferveur, par des motifs de zèle : dans sa famille, il pourra encourager son frère mourant ; au Séminaire, il donnera à ses confrères des conseils sages et fermes, avec le bon exemple de sa conduite, et il enlèvera peut-être ainsi quelque jeune âme innocente à la griffe des loups ravisseurs ; enfin il essaiera de gagner à la Congrégation des Oblats et d'amener avec lui de nouveaux adhérents.

Les derniers mots de sa retraite sont formulés ainsi, en caractères saillants :

JE RETOURNERAI CHEZ MOI

ET

JE COMMENCERAI DÈS MAINTENANT

MA

PRÉPARATION ACTIVE

À LA

VIE DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

L. J. C. et M. I.

* * *

Dernière année au Séminaire. — Au mois de septembre 1917, Paul-Emile revint donc à Joliette, pour sa dernière année de philosophie. Il se remit à sa vie de collégien avec des vues plus nettes, avec une énergie plus vive. Il en savoura de nouveaux fruits, mais il en ressentit plus vivement les épines.

Sa santé d'abord continue d'être chancelante. Puis son caractère, toujours prompt à l'attaque contre ce qu'il estime être le mal et trop volontiers servi par une parole cinglante, lui attire assez souvent, semble-t-il, les ripostes de l'inertie ou du froid silence. Et précisément, son âme toute chaude et toute prenante, souffre indiciblement de la froideur et de l'indifférence. Il lui faut une tendresse toujours débordante chez ses amis. Or, l'amitié humai-

ne, toute sincère qu'elle soit, est bien facilement frivole. Paul-Emile en gémit en de profondes tristesses intimes.

*Parfois en l'ardeur qui nous grise
Nous ébauchons de fols espoirs
Mais notre rêve d'or se brise
Comme la nue au fond des soirs.*

Avec ses dix-huit ans, les troublants mystères de la vie et les désenchantements du coeur se découvrent encore plus, à son oeil trop inquisiteur. Peut-être s'y mêle-t-il le sentimentalisme propre à cet âge, et un peu aussi de la sensiblerie romantique des poètes qui suggère volontiers le rêve à la lune et le soupir au bord des ruisseaux. Aussi longtemps que les disciplines de la raison n'auront pas endigué ces forces du coeur, la souffrance n'en sera pas moins vraie et profonde chez le jeune homme que tourmente l'idéal.

Son immense besoin d'affection terrestre, Paul-Emile confesse que personne jusque-là ne l'a satisfait comme il l'aurait désiré. Et c'est pourtant le même jeune homme qui vient tout près de se laisser attirer « *par des effleurements d'ailes et des voix qui ont le murmure de la source à côté de la vague qui gronde en son âme* ». Va-t-il nouer des liens apparemment ingénus, mais qui pourraient l'enchaîner. La jalousie intervient, et engendre l'amertume, la colère, la désillusion.

*Qu'importe la douceur des jours heureux qui passent
Si les jours écoulés qui dans l'ombre s'effacent*

Ne nous ont satisfaits,

*S'il faut à chaque instant, dans la route fleurie
Soulever sous nos pas une moisson flétrie*

De douloureux regrets!

*Et pourtant c'est le sort du bonheur de la terre
De ne verser en nous qu'une joie éphémère*

D'un jour ou d'un moment,

*Et de mêler encor la goutte d'amertume
Aux plaisirs passagers que parfois il allume*

Sous le désir brûlant.

Ce ne sont là, à la vérité, que les sentiments d'une heure et des tiraillements de surface. Des idées sérieuses et fermes l'arrachent à ses chagrins un peu morbides; de graves conversations sur les thèmes éternels de la mort, du devoir, du vrai sens de la vie, le remettent solide sur ses pieds. « *Tant que j'accomplirai mon devoir, il me semble que les épreuves passeront bien. S'il faut s'arc-bouter à la foi, je n'y veux pas manquer.* »

Sa raison le *replace*, il se cramponne au devoir. Il sera demain religieux et prêtre, il s'en souvient. « *Il faut avoir les pensées de ses actes futurs* », écrit-il. Au surplus, des nuits passées au chevet de son frère, un séjour à l'hôpital pour une opération, les phases de la Grande Guerre qui paraît ne plus devoir finir, les événements politiques du pays, en un

mot des vues nouvelles sur le monde et la terre, le détachent du siècle de plus en plus.

Il s'applique donc à l'étude, par un travail fébrile et intempérant. Il se donne aussi au rayonnement des bonnes idées, à l'exemple d'une vie loyale et courageuse, à la préparation d'un apostolat conquérant.

* * *

La tonsure. — Entre temps, le gouvernement canadien, pris dans l'engrenage de la guerre mondiale, accentue les mesures de la conscription obligatoire. L'heure est grave, en vérité; les fronts les plus fermes en notre pays en deviennent soucieux. Nos Evêques, à la pensée de leur meilleure jeunesse fauchée demain à la bataille, s'inquiètent pour l'avenir du recrutement sacerdotal. Plusieurs résolvent de hâter pour les aspirants du sacerdoce, autant que le permettra le droit canonique et civil, l'heure de la cléricature, les soustrayant ainsi à un appel qui peut compromettre leur vocation et leur avenir.

A la suite d'une mesure de ce genre, le 16 avril 1918, les finissants du Séminaire de Joliette qui se destinent à la prêtrise sont revêtus de la soutane et tonsurés à l'évêché par Mgr Forbes, l'évêque diocésain. Paul-Émile est du nombre. Après la cérémonie, il improvise un petit discours en témoignage de gratitude, où, exprimant son dévouement à Sa Grandeur, il ajoute : « *La tonsure que vous nous*

conférez, Monseigneur, protégera nos personnes contre les exigences d'une loi déprimante, mais surtout elle prémunira nos âmes contre les dangers du siècle dont nous sommes désormais moralement séparés.»

Depuis lors, en effet, la séparation morale d'avec le monde s'accroît en son âme. Ses notes sont pleines de sentences qui marquent où vont ses désirs et ses espérances :

Quis ascendet in montem Domini ⁴

Cor mundum crea in me, Deus ⁵

Introibo ad altare Dei ⁶

Calicem salutaris accipiam ⁷

Dominus pars hereditatis meae ⁸

Unam petii a Domino ⁹

In te, Domine, speravi, etc. ¹⁰

* * *

Les événements ne l'ont point détourné du but fixé. Il s'est affermi de plus en plus dans sa vocation. « *Je suis donc désormais moine pour l'éter-*

⁴ Quel est celui qui gravira la montagne du Seigneur? (Ps. XXIII, 3).

⁵ Dieu, faites en moi un cœur pur. (Ps. L, 12).

⁶ J'approcherai de l'autel divin. (Ps. XLII, 4).

⁷ Je prendrai le calice du salut. (Ps. CXV, 13).

⁸ Le Seigneur est la part de mon héritage. (Ps. XV, 5).

⁹ Je n'ai demandé qu'une seule chose à Dieu. (Ps. XXVI, 4).

¹⁰ Seigneur, en vous seul, j'ai espéré, etc. (Ps. XXX, 2).

nité », écrit-il, en février, au Maître des Novices de Ville La Salle, avec lequel il se tient en relations suivies ; « *je suis content de l'être et j'ai hâte d'être rendu chez vous.* » — « *J'ai vaincu les assauts intérieurs* », dit-il encore, « *et les sophismes extérieurs. Je m'aperçois qu'on ne me voit pas tout à fait du même oeil, maintenant que ma décision est définitive.* »

C'est le même qu'il a consulté « *comme son futur directeur* » pour l'acceptation de la tonsure. Volontiers, Paul-Emile, au lieu de prendre l'habit ecclésiastique, eût attendu les événements avec confiance, quitte à courir au Noviciat dès la première alerte. Pour sauvegarder l'intégrité des études de l'aspirant Oblat, l'avis du P. Maître a été différent. Le jeune clerc se rend compte, par la suite, que sa soutane « *le fortifiera et le garantira, au cours des vacances, d'une infinité de périls qui auraient émoussé un peu sa volonté* ».

Les désirs de son entrée en religion en deviennent plus vifs :

« *J'ai reçu une lettre du Frère M. (autrefois de Joliette, maintenant novice oblat). Elle respire le religieux à pleins bords. Vraiment, je ne le reconnais plus. Il vous a des accents d'apôtre qui, de lettre en lettre, me surprennent de plus en plus, et témoignent de l'action de la grâce sur son âme. C'est là, je n'en doute pas, le secret d'une année de noviciat. Les âmes s'y purifient et s'y embrasent. J'ai soif d'y être rendu.* »

Ses parents sont avertis de ses intentions qu'il leur dévoile discrètement d'abord, puis en toute netteté; leurs âmes profondément chrétiennes accueillent volontiers cette nouvelle. Lui-même n'en fait plus secret pour personne. Voici comme il exprime à un correspondant l'ardeur de ses désirs :

« Il me reste à penser à mon noviciat. J'y pense avec joie, de toute mon âme. En attendant, je me bâtis dans ma chambre un petit règlement de vie quotidienne : prière, méditation, Evangile, Imitation, chapelet, voilà pour la prière. Il y a aussi pour l'étude... »

A un autre novice, il écrit de même :

« Votre lettre m'est arrivée comme un rayon de soleil ; même rapidité, même éclat, et surtout même chaleur reconfortante. D'ici où je n'entends que papotages d'élections, scandales électoraux, complications de guerre et jacasseries de toutes sortes, l'écho inattendu de votre voix m'a rappelé à la seule réalité, celle où vous planez là-bas, dans l'habitude de l'essor et du coup d'aile. Je n'en ai que plus soif d'aller vous rejoindre. »

A la mi-juin, éreinté par le travail, au milieu surtout des émotions que suscitent les événements publics, l'abbé Paul-Emile termine ses études de philosophie au Séminaire; il y décroche son baccalauréat ès arts avec grande distinction, *summa cum laude*. « *La petite santé en est bien aise!* » observe-t-il.

Sur la fin du mois, une gracieuseté du P. Leliè-

vre l'amène de nouveau à Québec, pour y confirmer sa vocation. Il pousse son voyage jusqu'à Chicoutimi et au Lac Saint-Jean, où l'apôtre du Sacré-Coeur est en tournée de missionnaire. Ailleurs, nous exhumons quelques-unes des impressions du jeune voyageur à travers cette région neuve de la Province, dont il contemple la nature et l'histoire, écrin de perles ignorées, rappelle-t-il, et où il retrempe à la fois son patriotisme et son esprit d'apostolat. Il se rend à la résidence des Oblats, à la Pointe Bleue, saisit l'occasion de causer longuement avec le Provincial qui s'y trouve de passage, admire cet homme « *humble, simple, mais très renseigné sur les problèmes actuels.* »

A son retour, les vacances s'écoulaient rapidement en des adieux à ceux qui lui sont chers, avant de venir à Ville La Salle, au début de septembre 1918, y entreprendre son année de probation religieuse.





CHAPITRE SIXIÈME

LE NOVICIAT, PORT DE SALUT

Arrivée au Noviciat. — Le 31 août 1918, l'abbé Paul-Emile Lavallée, tonsuré depuis le mois d'avril, frappait à la porte du Noviciat de Notre-Dame des Anges, chez les Oblats.

Comme il lui était coutumier, son premier mot fut, sous une formule spirituelle, l'expression d'un profond et grave sentiment. « Frère, dit-il à celui qui vint ouvrir, pourrais-je recevoir l'hospitalité parmi vous pour *quelques années?* » — « Mais oui, répartit non moins finement le portier d'occasion, et, bien plus, jusqu'à ce que vous alliez loger au ciel! »

Dans ce dialogue, l'un et l'autre interlocuteur commentaient à leur façon la belle sentence qu'on

lit dans les monastères: « *En entrant dans la cellule religieuse, on met déjà un pied dans le ciel.* » Au ciel, quelques années suffiraient à Paul-Emile pour y mettre les deux pieds.

Celui qui franchissait alors le seuil du noviciat, on se tromperait à se le figurer avec des airs d'une piété entendue, et un détachement déjà total des vanités humaines. Il venait néanmoins à la vie religieuse dans toute la droiture de son âme, résolu, avec une belle énergie, à la destruction de son « *vieil homme* ».

* * *

Il apportait en premier lieu une détermination ferme et éprouvée. « *Malgré la pluie battante et le vent qui rebroussait les feuilles, un vrai temps d'entrée, écrivait-il, il n'avait point l'âme triste, et la chanson lugubre du vent la lui rendait légère. Le sacrifice accompli, il n'y avait plus lieu de se laisser saisir par la magie fascinatrice des souvenirs.* »

Les souvenirs. Il parlera lui-même plus tard de « *ces souvenirs du monde que nous traînons tous, en entrant au noviciat, comme un animal échappé traîne le bout de la chaîne qu'il a brisée pour conquérir sa liberté.* »

Depuis l'année précédente, où il était venu sous ce même toit béni faire sa retraite de décision, le sentiment de la paix qui y habite et des grands es-

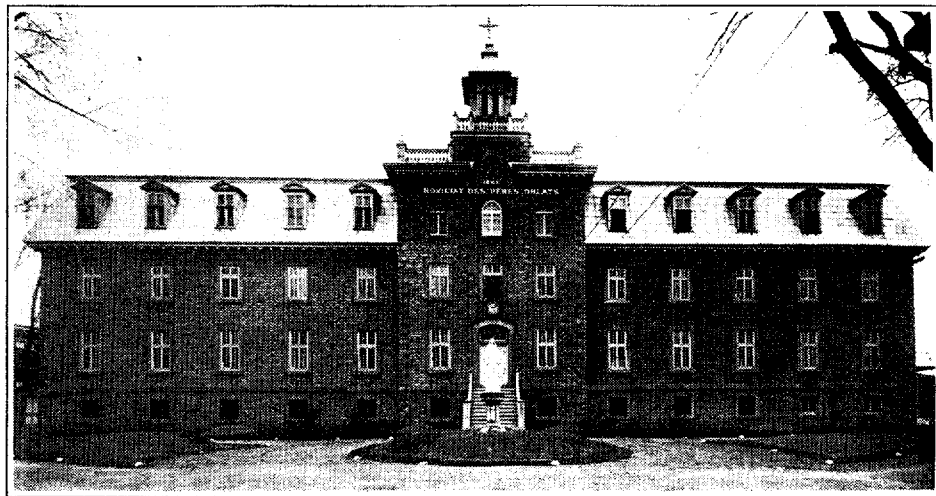
poirs qui y naissent ne l'avait point quitté. En s'y installant cette fois pour toujours, il se sentait chez lui dans « *l'une de ces cellules faites pour apprendre à devenir chaque jour un peu meilleur.* »

Depuis cette retraite de décision, bien d'autres impressions, il faut le dire, étaient venues s'ajouter au souvenir de ses quatre jours d'essai de la vie oblate ; et, pour n'être pas éteint, l'éclat en était tout de même atténué.

L'on a beau porter dans le haut de son âme les convictions les plus nettes et les désirs les plus généreux, il faut toujours compter avec les bas-fonds de l'être, irrésistiblement enyahis à la longue par l'hésitation et le doute, par la lâcheté et l'égoïsme. Un travail secret démolit insensiblement le passé des meilleurs. Dans l'année qui venait de finir, Paul-Emile avait eu à soutenir cet ébranlement. Il en était sorti plus fort, non sans combats, comme on l'a vu. Il est temps d'aborder l'histoire de ses progrès intérieurs dans l'asile du noviciat.

* * *

Zèle pour le recrutement. — Frère Lavallée, c'est un trait bien saillant de son caractère, ne pouvait avoir d'idée pour lui seul. Rayonnant, semeur, apôtre, il n'avait pu embrasser la vie oblate sans éprouver, nouveau Bernard, un incoercible besoin d'y entraîner avec lui vingt autres. C'est là, plus que



LE NOVICIAT NOTRE-DAME DES ANGES

tout, ce qui marque la joie de sa vocation, le trait dominant de sa vie de novice.

Depuis sa première retraite chez les Oblats, il est enflammé de ce zèle. Il a écrit au Père Maître chaque fois qu'il a trouvé chez l'un ou l'autre de ses confrères quelque indice de vocation possible. « *Je ne veux entraîner avec moi personne malgré lui, mais je ne manque pas de montrer à mes amis les avantages de ma vie future et de les amener ainsi dans les voies du Seigneur.* »

Qu'il y ait déjà des joliettains au noviciat de Ville La Salle, et que plusieurs secrètement se préparent à l'accompagner, le réjouit; il stimule et soutient les aspirants; et pour trouver un nouveau motif d'en attirer quelques-uns, le Supérieur du Noviciat sera prié de lui révéler les missions de la Congrégation en Afrique, et de l'assurer que les jeunes Oblats peuvent ambitionner d'y aller travailler. Il passe à ses néophytes la *Bannière de Marie Immaculée* ou d'autres publications oblates.

Une fois rendu lui-même en communauté, il poursuit ses amis jusque dans les couloirs de l'Université et sous les paisibles ombrages du Grand Séminaire de Montréal, pour leur répéter la parole d'Ignace de Loyola au jeune seigneur François Xavier de Navarre: *A quoi sert de gagner l'univers si l'on vient à perdre son âme?* Reproduisons, à titre d'exemples, des extraits d'une copieuse correspondance qu'il adresse dans ce dessein à l'un de ses

confrères d'autrefois, étudiant en théologie au Grand Séminaire, précieuse recrue qu'il finira par entraîner dans la vie religieuse.

LETTRES À UN SÉMINARISTE

*Noviciat Notre-Dame des Anges,
Ville La Salle,
le 3 octobre 1918.*

Mon cher R...

Si tu t'apercevais, en songeant plus que jamais aux redoutables dangers de la vie du prêtre qui reste au milieu du siècle, au contact nécessaire qu'il a constamment avec le monde, si tu t'apercevais qu'il vaut mieux entrer en communauté, songe à tes compagnons de Lachine! ¹

Ton compagnon et ami de Saint-Ambroise ² l'a fait avant toi, et si le bonheur peut s'obtenir ici-bas, il prétend le posséder. Il est heureux comme je le suis moi-même, et sans limite! — C'est la paix souveraine de la vie cachée, obéissante et intimement unie avec Dieu, qui descend en notre âme et la fait surabonder de joie, malgré les pauvres petites épreuves qui s'égarent parfois dans notre entourage. Oh! oui, mon cher, nous pouvons bien dire ici avec S. Paul: Superabundo gaudio in omni tribulatione mea. ³

¹ Le Noviciat des Oblats est situé sur le territoire de Ville La Salle, détaché de celui de Lachine, à neuf milles environ de Montréal.

² Le F. Grégoire, séminariste, entré et mort cette même année 1918, au noviciat des Oblats.

³ Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations (II Ep. aux Corinthiens, VII, 4.).

J'espère que tu ne t'offusqueras pas de ces paroles conditionnelles, pas plus que de cette invitation désintéressée. Je ne veux t'envoyer nulle part, ni ici, ni là ; seulement je tiens compte des conditions hâtives de ta décision précédente, de ton tempérament, de ton caractère, de la vie que tu mèneras plus tard dans ton presbytère de campagne, de celle que tu mènerais ici, sous la ferme et souple direction d'une règle fécondante, soit dans la prédication, soit dans l'enseignement, soit dans les missions, soit dans le ministère séculier-régulier.

Et puis, mon cher R. . . , quand même mon invitation serait plus accentuée, moins désintéressée qu'elle ne l'est, je ne m'en voudrais pas trop, puisque de saints auteurs conseillent fortement d'inviter tout le monde à l'état religieux. . .

Mais je ne veux pas insister plus. C'est une idée que je veux simplement, te connaissant assez, jeter en toi.

La vie de communauté, voilà en notre siècle, l'ancre de salut, le port sans naufrage, la rive sûre à l'abri de la mer qui déferle et qui gronde. . . »

De là, il esquisse en traits hâtifs les principaux caractères de la Congrégation des Oblats, sa fin, son ministère. Et il termine par ce dernier coup de sonde :

« Je te souhaite en tout cas de la persévérance dans ton état, du courage, et surtout une forte ascension vers la perfection ; je te souhaite la sainteté profonde que nécessiteront plus tard les périlleuses responsabilités de ton ministère séculier. »

Le coup de sonde a porté. Le destinataire de la lettre est tout fait pour répondre au choc. La correspondance continue l'année durant. A la même

fin, la prière s'élève tout ensemble au Grand Séminaire et au Noviciat. L'été suivant, Frère Lavallée juge le temps venu d'un suprême assaut. Le séminariste, que peut-être les liens de famille retiennent dans le siècle, vient de demander, par une lettre au Père Maître, quelques avis et une notice sur la Congrégation des Oblats. C'est alors que son ami du Noviciat lui envoie une longue épître, en date du 6 juin.

D'enthousiasme, il accepte de faire partie d'un petit groupe d'adorateurs formé au Grand Séminaire parmi les confrères venus de Joliette. « *C'est une idée d'apôtre, excellente, digne de toi!* » Le jeudi sera son jour d'adoration, et il promet sa communion hebdomadaire à cette intention. Il félicite son correspondant et développe ses idées sur l'apostolat, et ce qui en est le moyen par excellence, la prière ; puis il aborde ouvertement son sujet.

Excellence de la vie religieuse. —

« Je t'ai toujours cru appelé en religion... Et la Providence qui nous porte, selon Mgr Baunard, en a conduit à leur destinée bien d'autres que toi, par des chemins beaucoup plus longs et plus mystérieux. »

« Tu désires embrasser la vie religieuse. Que puis-je faire mieux que de te répéter la parole du Maître à Marthe : « Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée, car unum est necessarium. »⁴ Je me fais, cher ami, d'au-

⁴ « Une seule chose est nécessaire » (S. Luc, X, 42) ; à savoir : le salut.

tant moins scrupule de t'inviter aux grands avantages et aux incomparables joies de la vie religieuse, que tout le monde y est invité; qu'à tous sans distinction Jésus redit : « Amice, ascende superius, ⁵ » et que saint Thomas assure que la vocation religieuse, vint-elle du démon, devrait encore être suivie comme un conseil excellent donné par un ennemi comme à son insu. » (S. Alphonse de Liguori). . . Or, je suppose bien que tu ne me prendras pour Béalzébub!

« Veux-tu savoir ce qu'il faut penser de la vie religieuse qui est la voie des conseils? Reviens à ton Evangile. Ecoute le Maître qui t'y parle aussi véritablement que lorsqu'il repose en ton coeur, après la sainte communion. Ecoute, et médite: Prends et lis. Peut-être, comme tant d'autres, y trouveras-tu de ces traits de lumière qui éclairent toute une vie, de ces impulsions qui l'orientent vers sa vraie fin.

« Car tu sais que Jésus a dit: « Je suis la Lumière du monde; Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura les lumières de la vie. »

« Ecoute donc, comme il a des paroles frappantes pour les multitudes qui l'entourent, et pour tous ceux qui briguent l'honneur de devenir les apôtres et les missionnaires de son Evangile; « Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi! » — Et celui qui, pour venir à moi, ne sait pas rompre avec son père ou sa mère, ou ses frères ou ses soeurs ou même avec sa propre vie, ne peut être mon disciple. — Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté parce que le royaume des cieux est à eux. »

« Lis, cher ami, la parabole du jeune homme riche appelé à la perfection. Ce jeune homme riche, riche de talents, d'idéal et de bonne volonté, c'est toi. Or, vois comment le Maître l'appelle: « Si tu veux entrer dans la vie, observe

⁵ Mon ami, monte plus haut. (S. Luc, XIV, 10).

les commandements. » Mais entrer dans la vie ne suffit pas à certaines âmes. Cette affirmation paraît applicable à celles qui ont reçu du Ciel des talents plus qu'ordinaires. On réclamera davantage de celui auquel on a plus prêté, dit N. S. Il ne faut pas enfouir dans la terre le talent reçu ; or, S. Grégoire le fait remarquer, c'est enfouir le talent que de laisser le génie que l'on tient du ciel s'embarrasser dans les oeuvres de la terre. (S. Ignace).

« Entrer dans la vie ne suffit pas à certaines âmes. Jésus va le prouver : « Une seule chose te manque encore, dit-il au jeune prince. Si tu veux être parfait, va, ce que tu possèdes vends-le, et donne le tout aux pauvres. Viens après cela et suis moi ! »

« Le jeune homme riche, retenu par ses richesses, et peut-être par des parents et des amis qui le sollicitent, hésite, refuse, s'éloigne... « Oh ! s'écrie Jésus, qu'il est difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume des cieux. »

« Veux-tu avoir maintenant, énumérés par le Divin Maître Lui-même, les inestimables consolations et les grands avantages de la vie religieuse ? Lis cette page de l'Évangile : « Ne vous inquiétez point pour votre vie, ni pour votre corps. Ecartez toute inquiétude. Votre Père céleste sait vos besoins... Petit troupeau, ne craignez point. C'est un royaume qu'il a plu à votre Père de vous donner. »

« Lis encore : « En vérité, vous tous qui m'avez suivi, au jour de la régénération vous siégerez sur des trônes et jugerez les tribus d'Israel. — Nul ne quittera son père ou sa mère, ses frères ou ses soeurs, ses biens, ses parents, ses amis, à cause de moi et de l'Évangile, qu'il ne reçoive au centuple des frères, des soeurs, etc., dès ce monde, et dans l'autre la vie éternelle. »

« Lis et médite les paraboles du filet rempli de poisson, du grain de sénevé, de la perle précieuse, du trésor caché ;

toutes fidèles images de la vie parfaite, de la vie des conseils, de la vie religieuse.

« Et tout ceci, cher ami, ce n'est pas moi qui le dis : c'est Dieu !

« Pourquoi, du reste, m'allonger davantage, quand tout l'Évangile, quand tous les Maîtres de la vie spirituelle, quand toute la théologie, reconnaissent la supériorité de la voie des conseils et ne cessent d'appeler à la vie parfaite ? Il faudrait des volumes pour tout dire, et souligner tous les avantages qu'elle apporte : *Omnia bona venerunt mihi pariter cum illa !*⁶

« Et puis, il y a, en religion, le triple vœu qui, selon S. Thomas, tarit dans son principe la source de presque tous les péchés du monde et de la vie séculière. La pauvreté, pauvreté facile, crois-le, qui en éloignant les richesses, tue la cupidité, le luxe, l'amour des aises, la bonne chair, etc., etc. La chasteté, tu la connais. L'obéissance qui peut se définir l'infailibilité pratique, et qui renferme toute la perfection dans cette formule : *Mon supérieur peut se tromper ; moi, en obéissant, non.*

« Il y a l'appui de la charité fraternelle, le prestige qui revêt le religieux dès qu'il entre dans son Institut, dont il portera en quelque sorte sur sa personne l'auréole et la gloire ; il y a la paix intérieure, la joie parfaite que procure le renoncement. Il y a la faculté de devenir plus vite, avec de la bonne volonté, saint et savant. Il y a l'éloignement du monde, si corrompu, si pernicieux, etc., etc.

Ne crains donc pas, cher ami. A passer du séculier au

⁶ « Tous les biens me sont venus avec elle », (Sagesse, VII, 11), c'est-à-dire avec la sagesse surnaturelle qui fait embrasser la perfection.

religieux, quand on s'appuie sur Dieu, les risques ne sont pas appréciables.

Le Veni, sequere me t' s'est fait entendre à ton coeur. Va, suis le Maître, dans le chemin où il t'appelle.»

Le séminariste va-t-il résister à de si pressants appels? C'est le temps pour notre avocat de pousser le coin et d'arracher à la nature l'héroïque décision qu'au nom de Jésus-Christ il désire de son confrère.

Caractères de la Congrégation des Oblats. —

« Tu ne m'en voudras pas, mon cher ami, si, bien pénétré de ce qui précède, je me permets de te donner quelques renseignements, les plus brefs possibles, sur la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, dont, tu le comprends bien, la Notice que tu possèdes ne raconte pas l'histoire en détail.

Et d'abord, je te l'ai déjà dit, elle reproduit fidèlement la méthode apostolique. Evangélisation des petits et des pauvres, vie mixte, c'est-à-dire contemplation et action, donc la plus parfaite, prédication de l'Évangile, esprit de famille.

Notre premier but est la prédication de l'Évangile. Buts secondaires: ministère paroissial, missions, enseignement.

Notre Congrégation, comme tu le sais par son nom, est un Institut consacré à la Sainte Vierge. Vraiment, cher ami, ce n'est pas peu de chose. Et c'est sans doute après avoir longtemps médité sur ce titre, cadeau de Léon XII obtenu par notre vénéré Fondateur, que ce dernier écrivait: Oblat de Marie Immaculée, mais c'est un passe-port pour le ciel!

† Viens, et suis-moi. (S. Mathieu, XIX, 21).

Notre Congrégation a des oeuvres de tous genres et dans toutes les parties du monde. La diversité des talents et des aptitudes de ceux qui entrent chez nous, correspond donc admirablement bien à la diversité des ministères qui s'y exercent. C'est dire qu'en pratique l'Oblat remplit, au cours de sa vie religieuse, le ministère qui convient le plus à ses talents, à son attrait et à ses goûts légitimes.

A ces remarques ajoute celle-ci que la prédication est le but par excellence de l'Institut. Ainsi de toutes les Congrégations qui prêchent dans la Province de Québec, par exemple, les Oblats prédicateurs sont les plus nombreux. Ils sont de ce temps-ci quatorze qui ne cessent de parcourir la province (oblate) dite du Canada, depuis la Nouvelle-Ecosse à l'Ontario, et même plus loin, pour les retraites que tu connais, telles que nous en ont données à Joliette les Pères Côté et Lelièvre, Tourangeau et Magnan...

Pour les tempéraments actifs, inclinés à la prédication, l'inaction n'est pas à craindre, pas plus que le mépris des populations ou la mésestime du clergé. A preuve: certains de nos Pères prédicateurs sont demandés pour retraites paroissiales ou retraites de communautés, plus de trois ans à l'avance. Au sujet de la prédication, je ne te parle que de Québec. La même activité règne dans les autres Provinces. Et la même pénurie d'ouvriers apostoliques s'y fait sentir aussi.

Pour ce qui est des missions lointaines, auxquelles je ne te crois pas appelé, et où l'on ne t'enverrait à peu près sûrement pas, si tu n'en manifestes le désir, l'on n'a pour y aller qu'à s'offrir.

Si l'enseignement va à certains tempéraments, nous avons ce qu'il leur faut. L'Université d'Ottawa demande des unités de choix. A ceux qui veulent se spécialiser en questions

sociales, nous avons besoin de Pères qui s'occupent de ces questions, si importantes aujourd'hui. Actuellement, plusieurs sont exclusivement consacrés au ministère des classes ouvrières, aux syndicats catholiques, etc. Ici encore, affaire d'aptitudes et de goûts, sous la sagesse de l'obéissance.

Enfin, plusieurs des nôtres s'occupent des oeuvres de jeunesse, des cercles de l'A. C. J. C., des retraites fermées, et le reste. Et tu as lu sans doute les écrits de quelques-uns d'entre eux.

Il y a donc de tout, absolument tout; prédication, retraites, ministère paroissial, missions lointaines, oeuvres populaires, enseignement, oeuvres sociales, direction de la jeunesse, et le reste, mais au premier plan: prédication...

La prédication de nos Pères a fait tant de bien dans le passé, que Mgr Bourget déclarait qu'il devait aux Oblats la conservation de la foi dans son diocèse. Je voudrais avoir le temps d'ajouter à ce témoignage celui de l'épiscopat canadien, tel qu'il nous fut donné lors des fêtes du cinquante-naire de l'arrivée des Oblats au Canada. « Leur parole, disait un prélat, s'est fait entendre dans toute l'étendue du pays, et leur voix a pénétré jusqu'aux plus reculées de nos régions. »

Voici encore ce que publiait Le Monde en 1891, il y a déjà trente années: « Appelés partout, les Oblats sont allés de village en village et de ville en ville, semant la vérité évangélique et entraînant nos populations entières par leur parole ardente et vive. — Quelle église n'a pas entendu la voix de ces apôtres? dans quelle paroisse leur zèle n'a-t-il pas produit des fruits abondants de vertus chrétiennes? »

Crois-tu qu'on ne puisse pas, cher ami, en dire beaucoup plus, aujourd'hui que, grâce au zèle de nos Pères, une bonne partie des paroisses de la Province est consacrée solen-

nellement au Sacré-Coeur et en pleine effervescence religieuse. . .

La caractéristique de notre Congrégation est la charité fraternelle, l'esprit de famille. Tout se fait en famille, à deux et à trois ou plus. Tu ne saurais croire quel réconfort cela donne aux âmes délicates et sensibles.

Notre Notice te montrera aussi que nous sommes répandus dans les cinq parties du monde. On peut rappeler pour nous ce qu'a dit l'histoire de certain empire: le soleil ne se couche point sur la croix des Oblats.

Je n'ai pas le temps de t'exposer tout ce qu'a fait la Congrégation pour le Canada. Laisse-moi, au moins, te citer ce court mais significatif témoignage de l'Action Sociale du 9 avril 1908: « Cette Congrégation, la plus canadienne de toutes nos sociétés religieuses, a fait, en notre pays, un travail de géant. »

Oui, mon cher, notre Congrégation est canadienne. Je ne puis donc pas être plus patriote et plus canadien qu'en y persévérant jusqu'à la mort. Elle est canadienne d'abord par un très grand nombre de ses sujets. . . En outre, elle est canadienne par ses trois quarts de siècle de travaux héroïques en notre pays, par ses plus florissantes institutions, par son évangélisation admirable de l'Ouest, par son intelligence des problèmes religieux, sociaux et nationaux, qui se posent pour la race française en Amérique, et par son dévouement inaltérable aux plus nobles causes et aux plus graves intérêts de l'Eglise canadienne.

Pour tout exprimer à ce sujet, il faudrait refaire l'histoire de l'Ouest, où la civilisation est entrée et s'est maintenue grâce aux Oblats de Marie Immaculée.

Tous les diocèses de l'Ouest ont été formés par eux, et

fondées par leurs Evêques et leurs missionnaires plus de quatre-vingt pour cent des paroisses existantes.

Dans l'Ontario, leurs oeuvres, l'Université d'Ottawa, le Droit surtout, où quelques-uns bataillent énergiquement, sont les foyers de résistance les plus tenaces, dans la question vitale des droits du français et des écoles confessionnelles.

Dans le Manitoba, je n'ai qu'à évoquer la grande figure de Mgr Taché, et celle de Mgr Langevin, ce lutteur de race, pour te faire voir, à toi qui connais cette histoire, tout ce que la religion et la cause française doivent à ces deux religieux et aux autres Oblats.

Les mêmes faits se sont produits dans les autres provinces. Là encore, apparaît une figure vénérable, celle du pieux Mgr Grandin, mort en odeur de sainteté, après avoir vécu une existence admirable, que Louis Veuillot a décrite dans son article mémorable intitulé l'Evêque pouilleux, et qu'il compare à celle de S. Benoît-Joseph Labre.

Ce sont encore les Evêques de la Colombie et du Nord, NN. SS. Durieu, d'Herbomez, Dontenwill, Légal, Faraud, Clut, Grouard, Jousard, Breynat, Pascal, Bunoz, Charlebois, à qui, sans aucun doute, notre vénération peut appliquer les paroles que Pie IX adressait à son vénérable frère, Mgr Grandin: « Vous autres, vous avez tout le mérite du martyre sans en avoir la poésie et la gloire. »

Tu as sans doute entendu parler du P. Lacombe, de nos martyrs les Pères Marchand et Fafard, tués par les Cris, lors de l'insurrection Riel, des Pères Leroux et Rouvière, massacrés par les Esquimaux, il y a à peine quelques années.

« Dans son premier siècle, votre Institut a réalisé de multiples et grandes oeuvres pour l'utilité de l'Eglise, disait Benoît XV, la volonté divine lui a donné l'étendue du monde comme province à cultiver. »

Je m'arrête, cher ami. Je te rappelle seulement que le noviciat est reposant, non rigide. Mon désir de te renseigner un peu en détail m'a entraîné hors des limites. Ne t'en prends qu'à l'affection que je te porte.

Laisse-moi te répéter, en terminant, toute la joie que je goûte à vivre ici, la paix profonde de mon âme dans le calme de cette vie intérieure, suave et reposante, toute d'affection enveloppante et de charité fraternelle: O quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. 8

Je voudrais aussi te dire longuement combien j'aime ma Congrégation, à mesure que je la connais mieux. Mon cœur prend racine en elle, dans ce passé tout plein de gloire, d'héroïsme et de vertu, où mon patriotisme comme ma foi trouvent leurs plus substantiels aliments! Je l'aime comme un enfant aime sa mère, comme le fils de noblesse aime ses ancêtres, comme le patriote aime son pays.

Prie beaucoup, cher bon ami, que je ne forligne pas. Puissions-nous, sous la même houlette, ne travailler jamais que pour la gloire du Maître et la conquête des âmes: « Oportet Illum regnare. » 9

Sa joie en communauté.—Les lettres qui précèdent démontrent assez l'estime que portait le jeune novice à son Institut, son attachement à sa vocation, sa joie de vivre dans son nouveau milieu. « *A mon arrivée, je me suis senti chez moi ici, et il me semble, après une journée, que j'y suis depuis six mois* »

8 Qu'il fait bon et qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble (Psaume CXXXII).

9 Il faut qu'Il règne. (I Corinthiens, XV, 25).

écrit-il, dès le début, aux siens. Quelques mois ensuite, il s'exprimera de la sorte à l'un de ses amis : « *Oui, plus j'avance, plus je prends les habitudes de la famille. Je me surprends parfois sur les lèvres des expressions de vieil Oblat, et, fort témérairement, j'ai des attitudes à croire que je suis dans la communauté depuis dix ans. Je ne m'afflige pas outre mesure de ces témérités.* »

Pendant tout son noviciat, on pourra lire en sa correspondance de pareils accents. A certains jours de fête où son talent oratoire est mis à contribution, il trouve à le redire les tons les plus éloquents. Aussi bien, pourra-t-il affirmer plus tard : « *J'ai vécu au Noviciat les heures les plus réconfortantes et les plus douces de ma vie* ».

* * *

Formation religieuse. — Mais l'on ne vient pas principalement en communauté pour y être heureux. L'on entre en religion pour acquérir d'abord la vertu, l'authentique secret du bonheur. Et cela ne se fait pas tout seul. Il en coûte d'innombrables petits crucifiements que ne soupçonnent point les âmes les mieux trempées.

Le Frère Lavallée a noté gaiement ce qu'il appelle ses premières épreuves du noviciat.

« Ce fut, la première nuit, couché dans une cellule du quatrième, une chauve-souris et un rhume de cerveau, entrés tous deux par la fenêtre! »

« Trois déménagements valent un incendie, selon le proverbe, raconte-t-il encore. Eh! bien, depuis quatre nuits j'ai déménagé cinq fois. En deuxième lieu, je suis allé dans une cellule du nord. La troisième épreuve de mon noviciat, le croiriez-vous, m'y attendait entre mes... draps. A peine couché, me voilà assailli. Satan? Non, ou du moins pas tout à fait. Car si c'eût été lui tout seul, de l'eau bénite ou mon crucifix m'eussent tiré d'affaire. Mieux que cela... des punaises, pour les appeler de leur nom, et de robustes, surtout pas des novices! L'idée me vient de fuir. On ne résiste à ces tentations qu'en fuyant. Mais une inspiration du Ciel me fait alors passer devant l'esprit la figure du saint Evêque pouilleux, si profondément admiré de Louis Veuillot. Alons, Paul-Emile, me dis-je stoïque, fais ton petit Mgr Grandin! Tu sauras ainsi, peut-être, la centième partie de ce qu'il a goûté lui-même. Et j'ai passé ensuite la nuit en lutte perpétuelle, comme je n'aurais sûrement pas la force d'en passer deux. Mais qu'importe, tout cela c'est peu de chose. Je sais qu'il y aura mieux pour l'avenir, et que les défaillances intérieures sont plus rudes à supporter. »

En effet.¹⁰

¹⁰ Le lecteur observera que le genre d'épreuves dont vient de parler notre novice, n'est ni dans le programme ni dans les habitudes du Noviciat. Nous les avons citées pour la belle leçon qu'en dégage le F. Lavallée.



Lorsque les novices plus anciens aperçurent pour la première fois l'abbé Lavallée dans la chapelle, à la stalle des postulants, le 31 août 1918, ils ne purent s'empêcher de remarquer son *pompadour* bien soigné, son faux-col et ses manchettes d'une blancheur de neige ; ses voisins humèrent bientôt la bonne odeur qui se dégageait de sa personne. Le P. Maître lui fit vite perdre le toupet ; il dut se départir de ses manchettes et de son faux-col ; ses parfums s'évaporèrent. Volontiers, il en sourit. Il eut à laisser tomber plus encore, car ce ne sont là, en définitive, que de vains défauts de l'extérieur ; il lui fallut attaquer la nature dans ses suprêmes

retranchements, et voilà qui est plus dur. Frère Lavallée s'y mit énergiquement.

* * *

Ses revues du jour. — Dans nos Noviciats la coutume existe de noter par écrit chaque matin une

revue de la méditation, et, le soir, les sentiments qui ont animé l'âme dans le cours de la journée. Vaines écrivasseries, diront les blasés ou les superficiels. Bel exercice d'analyse de soi-même, répond la psychologie, à laquelle souscriraient sans doute les Paul Bourget et les Ribot. Evidemment ces reflets d'une âme, il y a lieu de les juger; il faut tenir compte des lois de la réfraction et du mirage littéraire. Néanmoins, quand le novice qui s'y applique avec sincérité est d'un esprit aussi rompu à exprimer sa propre vie que notre Paul-Emile, on trouve là, si l'on peut dire, un précieux document *psychomètre*, et très propre à révéler un intérieur.

Done, Frère Lavallée, fort consciencieusement, fait chaque matin sa revue de méditation, et chaque soir sa revue du jour. Et les pages qu'il écrit sont loin de ne suinter que l'ennui. Ecoutez par exemple, ces simples notes :

« Sur la tristesse. Méditation plus consolante que son aînée d'hier. Plus légère toutefois, plus de pompons. J'y ai vu en tout cas que la tristesse est une bien mauvaise chose, un ver rongeur, quoi. Donc, rire. Rire à temps et pas à contretemps. Voilà le remède du bobo-mélancolie. Il ne me prend pas souvent, mais quand il me prend, il me gratte fort parfois, et toujours pour des riens... »

« J'ai aujourd'hui trop fait valoir mon moi, ce moi insupportable auquel il semble qu'il faille toujours m'accrocher comme à une bouée de sauvetage... Ainsi j'ai poussé l'absence d'humilité jusqu'à interrompre bien des fois les autres en conversation pour attirer l'attention sur mes hauts

faits, mon histoire, mon argument, mes réminiscences, mon procédé à moi! Aussi ai-je échappé devant le P. Maître une parole plutôt impertinente : ces bourdes-là, c'est çà qui dégonfle! »

Voici encore: « Le frère Lavallée s'est montré un peu sec à Deo Gratias, ce soir. Il plaisante, mais il est quelquefois mordant. Il aime à réformer. Est-il donc constitué en autorité? Le F. Lavallée se taira à l'avenir. L'esprit de famille ne se pratique point en plombant ses voisins, même pour rire. Bonne Mère, aidez-lui. Bon Ange, soyez-là. »

« Bonne journée pour l'humilité, moins la partie de croquet de ce midi, où je n'ai pas gardé mon sang-froid. Voilà un champ de bataille, pour les jours à venir. Ce jeu demande de la patience, beaucoup de calme, du flegme, de l'amabilité. Or, ça me manque absolument. Donc, me taper dans le dos. Donnes-y, mon Jean-Louis. Pour le Sacré-Coeur! Bonne Mère, aidez-moi. »

Une autre fois, à la suite d'une tentation d'orgueil, il écrit: « Le souvenir de mes sottises passées est une douche salutaire. Pauvre Charlot, va mâcher ton petit bonheur tout seul, et laisse-moi tranquille. »

Ce qu'on peut observer dans la longue série de ces analyses journalières et qu'on croirait monotones, c'est un idéal toujours ferme de sainteté, un souci déterminé d'y atteindre, et des efforts sans cesse renouvelés à cet fin.

* * *

Il apprend à se connaître. — Dès la fin de sa retraite de postulant, il s'est tracé un programme

de vie qui marque la vue claire du travail à entreprendre et des points particuliers par lesquels il conviendra de l'aborder.

Il a médité, comme on le fait toujours en ces retraites, sur la fin de l'homme, le péché mortel, la mort, le jugement, la confession, la contrition, la Passion du Sauveur, l'enfant prodigue, l'Eucharistie, etc. S'il n'y a point trouvé les consolations sensibles auxquelles il s'attendait, sa résolution de s'attacher éperdument à son nouvel état de vie s'en est fortifiée solidement. Le trait capital de sa conduite sera l'observation stricte des Saintes Règles. Il se consacrera solennellement, et sans tarder, à la sainte Vierge, aux saints Anges, et plus particulièrement à saint Michel et à son Ange gardien.

Ses exercices d'ascèse et de travail sur lui-même porteront sur la vertu opposée à son défaut dominant, l'humilité, base de la vie religieuse. Il en fera le sujet de son examen particulier. De fait, on peut observer qu'avec la vie intérieure, la douceur et la présence de Dieu ou quelque sujet occasionnel, c'est l'humilité qui constitue l'objet de sa méditation la plus fréquente. Il fera expressément un acte d'humilité par jour et baisera la terre dans sa cellule avant de se mettre au lit. Pour la récréation, il se trace ce programme : éviter la discussion, à laquelle il est porté par tempérament ; être gai, sans être trop bruyant, et sérieux aux moments où il le faut. Ne pas craindre non plus de glisser quel-

ques bonnes paroles, sans avoir l'air de moraliser ; enfin, pas d'esprit ! ça flatte trop l'amour-propre.

En résumé, *vivre* chacune de ses actions, moyen le plus sûr, d'acquérir un solide esprit de foi ; considérer en tous ses frères Oblats autant d'hosties où Jésus se cache depuis le matin ; voir Dieu dans ses supérieurs ; dans les moments de lutte ou de défaillance, un regard à Marie, un *Souvenez-vous* du fond du coeur ; prêcher d'exemple toujours ; lire et relire *L'âme de tout apostolat*, et en dernier lieu *méditer l'Évangile*.

Voilà un programme à la vérité fort sage. Mais prendre une résolution et la tenir sont deux, même en religion. Frère Lavallée s'en apercevra plus d'une fois. Il devra enregistrer plus d'une défaite.

Son imagination parfois l'emporte, même au cours de la prière. Il recourt à son directeur qui lui enseigne tout particulièrement la vraie méthode de l'oraison, et ainsi parvient-il à faire, dit-il, d'excellentes méditations. Si la nature, la routine, un peu de dissipation, le resaisissent : « *Pardonnez-moi, mon Dieu, par l'oraison héroïquement sublime de Jésus au jardin de Gethsémani,* » s'écrie-t-il avec ferveur.

L'une des pierres d'achoppement des novices, le croirait-on, est leur joie même. Les pères spirituels l'ont marqué. Saint Ignace aussi en a parlé, sans y voir un indice de non vocation, au contraire. Toutefois, cette joie, encore neuve, sensible, super-

ficielle et inexpérimentée, dégénère facilement en gaîté, en expansion trop vive, en badinages et dissipation. Fruit de l'innocence du coeur sans le contre-poids de la sagesse. F. Lavallée n'y échappe pas entièrement. Mais il se ravise :

« Sans prendre le masque dur, il faut pourtant avoir un visage tout de dignité, juge-t-il. Sous prétexte de faire rire, je me dissipe trop en conversation commune. Il me faudrait plus de retenue. » — « Je suis en général beaucoup trop loquace et trop bruyant », marque encore le journal du novice en divers avoux. — « Je cherche trop à primer et à faire de l'effet. » — « Je tiens toujours le haut bout de la conversation. Je m'acharne à m'en emparer. » — Et encore : « Moins d'ambition au jeu. Je me tiens près de mes pièces le plus possible, alors que je devrais être toujours prêt à tout concéder. » — « Et puis, en fait de contestation, j'ai encore beaucoup à me reprocher. C'est quasi plus fort que moi. Il me semble toujours que je suis avec mes debaters de Joliette, en train de leur descendre une apostrophe sur quelque flamboyant sujet. Mais non ! je m'égare d'enfoncer de la sorte des portes ouvertes, et de discuter avec une couple de frères placides, qui veulent, en fin de compte, dire en d'autres termes la même chose que moi. . . »

D'un autre côté, le zèle du bien et de la vérité le dévore ; les fadaïses et les demi-mesures l'horripilent. Il se trace alors cette règle :

« En toute contradiction, me demander si elle va contre Dieu ou contre moi. Si elle va contre Dieu, la relever avec une onction toute chrétienne. Si elle va contre moi, me taire et remercier ex intimo corde. »

Toutefois, pareille distinction est de conception plus facile que d'application toujours opportune. Aussi les humiliations pleuvent-elles sur notre jeune jouteur. Sa franchise les avoue sans réticence : « *Pourquoi faut-il que tous ces manquements amoindrissent mon grand bonheur.* »

Notre novice en a donc rabattu de ses espoirs de perfection au premier coup d'aile. A l'un de ses intimes, il fait cette confession attristée :

« *Que vous dirai-je encore? Sinon qu'après six mois de noviciat, je me sens aussi imparfait qu'au début, que je suis rempli de bons désirs, mais que je n'avance point, et que loin de faire de l'apostolat auprès de mes frères, je ne leur donne pas l'impeccable exemple que je rêvais de leur donner.* »

* * *

Progrès intérieur. — Etre rempli de bons désirs, se rendre compte de ses fautes, gémir sur son peu d'avancement, redoutant la maxime de Saint Bernard, *non progredi regredi est*,¹² c'est cependant au dire des auteurs spirituels un signe de progrès. Le frère Lavallée le reconnaîtra sur la fin de sa probation dans une lettre au même ami :

« *La résultante de tout mon effort moral, pendant cette année, revient à ceci: Je me connais mieux, avec tout mon*

¹² Ne pas avancer, c'est reculer.

bagage de petites misères et d'insuffisances. C'est peu, mais en somme, c'est peut-être beaucoup. Nōsee teipsum,¹³ telle est la base de la sagesse.»

Les exercices de la vie religieuse, la méditation, les examens spirituels, les revues de soi-même, la direction, les accusations et autres moyens plus haut mentionnés, mènent graduellement mais infailliblement à la connaissance de soi. Elles dépouillent aussi le vieil homme pièce à pièce. Notre novice en a vu du premier coup l'efficacité :

« Je viens de ma première coulpe » (exercice public d'accusation personnelle et d'avertissement réciproque des manquements de fragilité contre la Règle) : « je ne croyais pas que ce pût être aussi pratique ; je ne conçois pas de meilleur moyen de se former à l'humilité et à la charité fraternelle ! » — « On me reproche de trop gesticuler, de discuter àprement, de parler trop fort d'apostolat. Et, en effet, l'exemple et la douceur feront mieux que toute mon éloquence. »

Désormais, se connaissant mieux, il multiplie ses efforts, se choisit un admoniteur particulier, enregistre après chaque récréation, pendant certain temps, les sujets de conversation qu'il a tenus, s'impose une dizaine de chapelet à la chapelle chaque fois qu'il s'est laissé emporter par son tempérament. Surtout, il étudie plus profondément les causes de ces fragilités. Bref, il leur oppose les remèdes les plus radicaux.

¹³ Connais-toi toi-même.

Ce sont l'esprit de sacrifice et l'esprit de piété. Nous dirons plus tard comment ces deux sentiments se développèrent en lui. Pour le présent, marquons simplement quelques industries que lui suggèrent ses réflexions :

« Il faut que j'arrive à me mortifier à chaque repas. Donc, demain, je me plante ! — La mortification à table est l'alphabet de la vie spirituelle, et la mortification des yeux est la garde du coeur. J'y verrai. — J'ai aujourd'hui multiplié mes petits sacrifices, ce sont les mortifications de chaque jour qui brisent la nature. »

Une autre fois, sur trente billets il a inscrit trente mortifications : chaque jour, il en tirera une à l'aventure et se soumettra au point indiqué. C'est ce qu'il appelle, toujours avec pittoresque, *« sa boîte à mortifications. »*

En même temps, pour soutenir tous ces efforts, il nourrit son âme. Ses communions sont vraiment *du Pain* pour sa vie. Il s'impose, outre celles de Règle, de petites visites au Très Saint Sacrement pendant les récréations, et fait son chemin de croix quotidien. Il se nourrit de l'Évangile. Il anime son coeur d'amour pour le Coeur de Jésus. Il développe pour Marie une dévotion ardente. Il s'enflamme d'apostolat. Surtout, il avive sa foi :

« Me replonger chaque jour dans le bain fortifiant de la vie intérieure, pratiquer l'oraison perpétuelle, tout le reste en découlera : qu'importe le règne du Sacré-Coeur chez le voisin, s'il ne règne d'abord en moi ! »

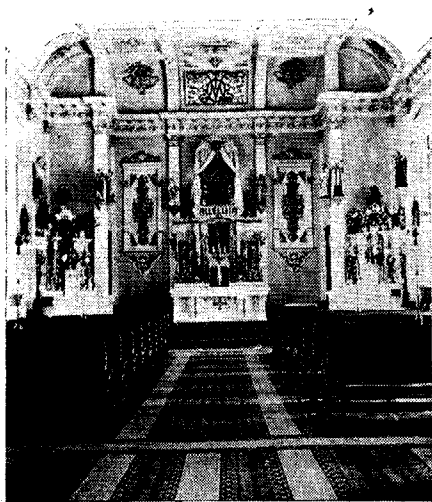
A la fin du noviciat, ce militant de la vie spirituelle peut croire que le recueillement lui est plus facile, qu'il ne passe guère longtemps sans prier, que les oraisons jaculatoires lui jaillissent spontanément du coeur, et qu'en récréation il revient instinctivement aux entretiens pieux. Il constate, du reste, qu'autour de lui tous les frères novices font aussi de grands progrès. Les moins formés, au début, sont devenus des modèles de recueillement, de docilité et de douceur. « *Que Dieu est bon!* »

* * *

Jugement du Maître des novices. — Au surplus, pour corriger, s'il était nécessaire, l'impression préjudiciable que pourraient laisser les aveux intimes de notre Oblat en formation, retenons plutôt le sentiment d'un juge autorisé, et garanti par l'expérience et la maturité contre tout excès, celui du Maître des novices lui-même.

De son rapport sur le frère Lavallée aux Supérieurs majeurs, avant l'appel aux premiers voeux, voici quelques extraits saillants: « Sujet très pieux, dévoué, zélé à l'excès; régularité presque scrupuleuse; très avide de perfection, et jugeant ne faire jamais assez de progrès. Tenue irréprochable. Naturellement prétentieux, mais ce défaut a peu paru au Noviciat, à part quelquefois en récréation. Impressionnable, un peu pointilleux et vif. Il met trop de contention dans ce qu'il fait.

Intelligence et talents supérieurs, jugement sûr. Très ouvert, droit, franc, noble, un peu fier, mais très généreux et énergique. Sa grande piété, sa régularité parfaite et son esprit d'apostolat, en feraient un sujet précieux pour les maisons de formation. »



LA CHAPELLE DU NOVICIAT.

Plusieurs motifs portent le Père Maître à formuler ce dernier jugement. Entré dans un noviciat qui comptait cette année-là plus de quarante novices, le frère Lavallée s'était vite placé au premier plan par le talent, le zèle et la vertu. Diverses charges avaient aussi mis en lumière son tact et

son savoir-faire; celle, par exemple, d'admoniteur ou représentant du Père Maître auprès de ses frères; celle encore de moniteur ou ange gardien des postulants.

Son oblation. — Quand le frère Lavallée fut admis à la profession religieuse, il avait déjà, de l'avis de son directeur, prononcé en secret les voeux privés de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, le 2 février précédent, jour de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie. Il ne lui en coûta nullement de répondre à l'appel divin qui lui fut manifesté par ses Supérieurs.

La cérémonie de *l'oblation*, ainsi s'appelle l'émission des voeux chez les *Oblats*, eut lieu le 8 septembre 1919, et fut solennelle. Cinq novices y firent profession pour un an, conformément aux règles canoniques. M. l'abbé Perrier, curé du Saint-Enfant-Jésus de Montréal, universellement connu par son talent de plume et de parole et l'influence de sa pensée, fit le sermon de circonstance. A la suite de relations nouées par l'apostolat, l'amitié bienveillante du prédicateur honorait notre jeune novice, qui en était flatté. La famille du frère Lavallée assistait à la sacrificature et partagea la joie et l'émotion du nouveau profès. Le lendemain même, il s'en allait avec ses compagnons au Scolasticat d'Ottawa.

« *Funes ceciderunt mihi in præclaris*, chante-t-il avec le psalmiste: les liens du Seigneur m'ont don-

né en partage une portion délicieuse. *Hæreditas mea præclara est mihi*:¹⁴ oui, mon héritage est incomparable... *Hæc est dies quam fecit Dominus*:¹⁵ voici vraiment le jour qu'a fait pour moi le Seigneur. — Merci, Jésus, de votre miséricorde à mon égard. *O bonne Mère, faites de moi votre Oblat pour l'éternité.* »

L'Immaculée pouvait-elle ne point entendre ces vifs accents d'un coeur sincère?...

¹⁴ Psaume XV, 6.

¹⁵ Psaume CXVII, 24.



CHAPITRE SEPTIÈME

A LA CONQUÊTE DE LA SCIENCE
SACRÉE

« L'épée des temps modernes, c'est le savoir, » a écrit Ozanam. Le frère Lavallée avait noté cette maxime; et puisque, selon Bossuet, la maxime fait l'homme, il l'avait comprise depuis longtemps, si l'on en juge par sa passion du savoir, son acharnement, oserait-on dire, à tout apprendre, à tout lire, à tout retenir.

* * *

Paul-Emile et les études classiques. — Déjà, on a pu l'observer, il était, au Séminaire de Joliette, un rude travailleur. Ni congés ni vacances ne lui donnaient de répit. A peine s'accordait-il quelque re-

lâche exigée par sa santé, aux heures de débâcle, et encore se reprenait-il par des travaux d'agrément et hors programme. Son journal nous montre sa mère venant parfois l'arracher à sa table de travail, glorieuse toutefois de son *grand écrivain*. Après sa mort, son vénérable père rappellera, les larmes aux yeux, comme il le trouvait beau à voir, étudiant *son crucifix devant lui*.

De l'activité dévorante de Paul-Emile, au collège, nous avons relevé plus haut nombre de témoignages. Compositions, essais, plans, reprises, développements, exercices divers, se retrouvent en d'innombrables feuilles libres ou de larges cahiers, Ses nombreux carnets sont remplis d'analyses d'auteurs et de choix de pensées, ses manuels sont noircis de notes marginales, d'explications interlinéaires; les passages saillants sont soulignés, les textes sont rapprochés par des accolades ou des astérisques; les arguments sont résumés, les noms propres coiffés d'indications historiques, des renvois reportent à diverses notes qui apprécient une thèse, complètent un chapitre, reprennent un sujet. Parfois les livres du collégien ressemblent plutôt à un terrain minier qu'on a creusé et fouillé en tous sens comme pour en extraire le métal précieux. Paul-Emile en a extrait le savoir.

Des études aussi laborieuses ne peuvent se faire qu'avec amour et profit. Notre collégien estimait et savait apprécier la valeur des études de nos collègues classiques. Evoquant, dans une lettre à un de

ses confrères, leurs communs souvenirs d'études à Joliette, les causeries d'antan où ils ébauchaient, ensemble, leurs premiers coups d'ailes vers l'idéal, il écrivait, quelques mois après son entrée au noviciat, une de ses pages les plus vivantes.

« Et puis, voilà, disait-il, nous sommes devenus grands, grisés de sève et de jeunesse, enivrés, exaltés par les larges enthousiasmes de nos Humanités. »

« Par les classiques qui nous découvrent les majestueux horizons, le monde se révèle à nous dans ses beautés... Grâce à ces incomparables productions du génie universel qui nourrissent notre âme et qu'a couronnées la postérité; et parce que l'histoire « ouvrant ses portes à deux battants » nous met sous les yeux des gestes héroïques, des victoires, de sublimes desseins et de magnifiques efforts, de grands guerriers, de grands saints, de grands législateurs, de grands orateurs, de grands artistes, d'innombrables faiseurs de grandes œuvres, notre petit esprit entre peu à peu dans ce grand monde et se magnifie à sa mesure. Allons expliquer autrement nos enthousiasmes de rhétorique! Nous rêvons de nous appeler Pitt ou Fox, Montalembert ou Berryer, Lafontaine ou Mercier, Lacordaire ou Sertillanges; nous rêvons de marcher sur les brisées d'un François-Xavier, d'un Jean Berchmans, d'un Louis de Gonzague, et le reste, et le reste. La gloire fait éclater à nos oreilles le bruit de ses marseillaises triomphantes, et un peu plus nous pousserions la folie jusqu'à la voir régner dans la paix et l'obscurité des cloîtres.

« Un an et demi, et tout cela sera refroidi. La philosophie a fait son œuvre. Elle nous a montré le rôle des idées abstraites, la marche de l'erreur, les combats de la vérité. Elle a ramené nos longs développements à la simplicité du syllogisme, dans lequel doit s'emprisonner l'indestructible

certitude. Elle a synthétisé nos superbes envolées dans l'axiôme où doit contenir toute la morale de notre existence. En nous enseignant la psychologie des facultés et le rôle de la volonté humaine, elle nous a appris la valeur de l'effort et son véritable champ d'action. Bref, en ramenant tout en nous à sa juste valeur, elle a tué nos grandes fièvres et rétabli notre idéal sur son véritable siège.»

D'aucuns souriront peut-être à ces vues enthousiastes, ils ne laisseront pas d'y apercevoir une claire intelligence des disciplines classiques. Au demeurant, il ne faudrait pas beaucoup d'exemples comme celui de notre jeune écrivain pour démontrer l'efficacité des méthodes de notre enseignement secondaire. Souhaitons en tout cas que les élèves de nos collèges et petits séminaires apprécient de la sorte la manne qui leur est servie.

* * *

L'étude nécessaire au prêtre. — Une fois au sanctuaire des études ecclésiastiques qu'est le Scolasticat, Frère Lavallée n'eut pas à grandir son amour du travail intellectuel. Mais sa passion de l'étude revêtit un caractère sacré et devint pour lui un acte de religion. La nécessité de la science pour le prêtre, il en accepta volontiers la conviction des lèvres de ses maîtres. Longtemps auparavant, du reste, il avait transcrit dans l'un de ses mémorandums cette réflexion d'Ollé-Laprune. « Pour que le prêtre ait une action sur les intelligences, il faut

qu'il soit de son temps, sans quoi il parlera un langage que le monde ne comprendra pas; mais d'autre part, il faut qu'il soit de son temps, non pour se laisser séduire par les idées courantes, non pour se laisser entraîner, mais tout au contraire, pour diriger, pour dominer, à force de doctrine, à force de savoir. »

Lui-même écrivait aussi :

« Que de bras battent à vide dans la chaire, aujourd'hui surtout que des problèmes plus complexes et des adversaires plus unis appellent des tactiques précises, des coups qui portent, et écartent les idées vagues, la demi-science, d'où naissent les tâtonnements et l'à peu près. De l'insuffisance de la doctrine proviennent ces peurs instinctives de la lutte, ces prudences lâches et ces abstentions coupables en face du devoir qui s'impose. »

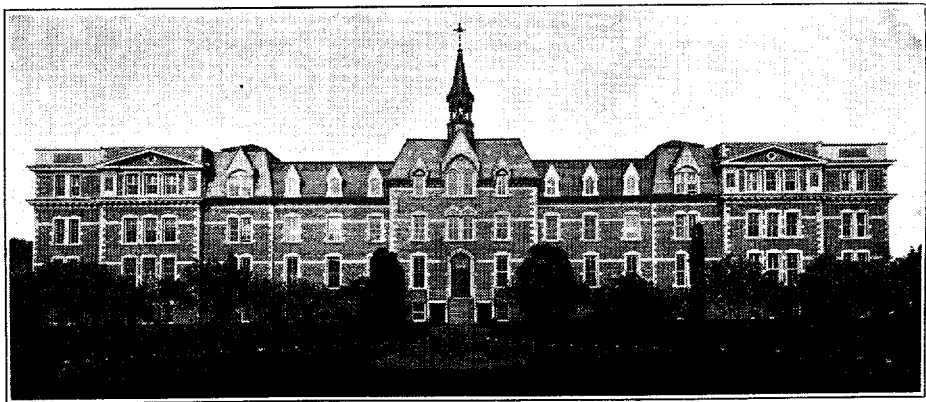
Quelques mois avant la mort du frère Lavallée, l'abbé Lionel Groulx, le maître que l'on sait, directeur de *L'Action française de Montréal*,¹ fait aux Scolastiques une vibrante causerie familière et leur laisse en terminant, comme programme d'apostolat et de régénération sociale parmi les nôtres, ce mot d'ordre : *l'étude de la doctrine catholique*. Frère Lavallée résume les points principaux de l'entretien dans son journal, accompagnés de ses propres

¹ Il peut être opportun de noter que cette revue du Canada et le mouvement qui s'y rattache n'ont aucun rapport de près ni de loin avec la philosophie et l'organisation condamnées en France par le Souverain Pontife Pie XI.

réflexions. Le causeur a signalé l'exemple de pays où la jeunesse n'a point trouvé dans ses docteurs naturels la lumière qui l'aurait dû guider vers Jésus-Christ.

« Grande leçon pour nous au Canada. Le temps est venu où les esprits sont tourmentés du besoin d'un savoir religieux net et approfondi. Il s'en dégage la nécessité de prêtres de doctrine, de doctrine sacrée, profonde et intégrale. Rien en dehors de cela. Rien, sinon influence réduite, rétrécie. Il faut à tout prix s'emparer du savoir, devenir des compétences. Et pour cela, l'étude, l'étude, l'étude. Le travail constant conditionné par la méthode la meilleure. La méthode! voilà, en effet, la pierre philosophale; c'est elle qui fait produire à un cerveau le maximum de son rendement, sans l'assécher; qui discipline toutes les forces de l'être en ordre vers l'unité d'un but bien déterminé; qui assure le succès et ouvre tout grands les trésors de la science. Mais la science pour Dieu. »

Etudes de philosophie et de théologie. — Conformément à la règle suivie au Scolasticat des Oblats, en vue d'une préparation plus ferme et plus immédiate à l'étude de la théologie dans la Somme de saint Thomas et dans ses commentateurs les plus autorisés, le frère Lavallée, dès son arrivée à Ottawa, se vit assigner le cours de philosophie. Il avait déjà étudié cette matière, à Joliette, selon les programmes des petits séminaires. Pendant toute une année, néanmoins, il reprit les principales thèses de la Scolastique. Et malgré son grand désir du sacerdoce, ni l'année de son noviciat, ni cette année de



LE SCOLASTICAT SAINT-JOSEPH.

récapitulation, ne lui parurent un trop grand sacrifice, en vue de mieux atteindre le terme sublime.

La trempe de son esprit n'était pas celle d'un métaphysicien, elle était plutôt d'un psychologue et d'un apôtre, jugeant, avec je ne sais lequel de ses auteurs, que « ni les droits ni les principes ne se conservent à la façon des chefs-d'oeuvre de musée ». Il voyait la vérité avec toute sa nature à la fois, et éprouvait sans tarder le besoin de la traduire, colorée, chaude et active. Mais il n'en demeurerait pas moins un vrai philosophe ; de plus en plus, comme il nous le marquait tout à l'heure, il avait le sens de l'ordre dans les choses, et de la discipline dans les facultés.

Cette philosophie, il en avait pris insensiblement l'instinct chez les maîtres, ceux qu'il aimait à analyser ou à imiter, Bossuet, la Bruyère, de Maistre et Veillot, par exemple ; mais, cet instinct, il le confirma par l'étude directe de la Somme du Docteur Angélique, et des auteurs scolastiques.

« Le thomisme n'est pas né d'hier ici, écrivait-il à un ami de Rome. Il y a belle lurette que le P. B. avec sa transcendance en a acclimaté les formules et les doctrines chez nous, accompagné et suivi par ceux que vous savez. Comme sermon, en septembre, je vulgariserai une thèse personnelle du R. P. B. sur l'identité du sacrifice de la Messe et celui de la Croix. C'est la thèse qu'a adoptée, cette année, le R. P. M. dans son cours. Il arrive ainsi très souvent que notre professeur de dogme s'inspire des plus vieux et des plus forts

représentants du thomisme au Scolasticat. Nous en sommes heureux, cela perpétue judicieusement l'esprit traditionnel.»

On l'entendait à l'instant rappeler l'importance de la méthode dans le travail pour lui faire produire son plein effet. De la méthode, il eut beaucoup le souci. Fréquemment, reviennent sous sa plume des réflexions comme celles-ci :

*« Réduire la superficie de mes travaux ; peu mais solide ; pas de gratte-ciel mais une base de ciment ; pas d'ouverture trop large. » Ou bien : « Auteurs fondamentaux médités, mûris, ruminés ; repasse perpétuelle ; qu'importe le vernis ! Je me bornerai donc en principe à la liste des auteurs que je me suis indiqués. » — « J'ai un peu manqué cette année, non pas de travail, certes, mais de méthode ; l'an prochain, je veux en agir autrement, et réaliser intégralement le mot d'ordre d'un professeur d'autrefois, toujours aimé : « *Multus labor, multa in labore methodus, multa in methodo constantia.* » ² « Les points à examiner, ce sont surtout : 1o l'emploi scrupuleux du temps ; 2o la hiérarchie raisonnée des matières d'études ; 3o l'exploitation immédiate des sources ; 4o le temps des lectures et leur objet ; 5o l'attention à donner aux travaux d'éloquence ; 6o l'emploi des longs loisirs aux travaux utiles mais reposants ; 7o l'art, enfin, de travailler toujours sans se surmener jamais. »*

Règle d'or à la vérité que cette dernière : heureux qui se pourrait flatter de l'avoir découverte. Frère Lavallée lui-même ne laissait pas d'y man-

² Beaucoup de travail, beaucoup de méthode dans le travail, beaucoup de constance dans la méthode.

quer parfois. Peu de temps avant sa mort, son journal nous apporte la confiance pittoresque que voici :

« Je dois brider énergiquement la fièvre du travail qui me reçoigne. Pas de vitesse! Ça va assez vite comme cela. J'ai eu le mors aux dents assez d'années. Il est temps d'avoir un peu d'acier dans le poignet et de savoir mâter mes nobles appétits intellectuels. Ces nobles appétits ont servi à faire beaucoup d'hommes-bibliothèques, mais moins d'apôtres au coeur de feu. »

A la fin de sa première année de scolasticat, volontiers il se fut présenté aux examens du doctorat à l'Université d'Ottawa. On l'y encouragea d'abord, mais la crainte que ce surcroît de travail n'ébranlât sa santé fit retirer l'autorisation de ses Supérieurs.

« Ce m'est une assez grande humiliation, écrit-il, et à n'en pas douter une plus grande grâce encore... Donc, Deo Gratias! Le Sacré-Coeur m'a remis du contre-coup dans une heure à peine. Moins de panache, plus d'humilité. C'est très profitable. J'en fusse sorti plus doctor que doctus, ç'eût été périlleux à plus d'un point de vue. Il me reste à rentrer dans ma coquille; je continuerai de travailler ma philosophie, — car j'en raffole! — mais à tête reposée. »

Deux ans plus tard, il subit les premiers examens universitaires de la Faculté de Théologie, et y obtient le grade de bachelier *cum laude*. Aux examens la note *maxima* était, du reste, la sienne, et dans l'ensemble il l'emportait sur tous ses confrères.

res. Sans être le plus fort en spéculation, il était le plus brillant. En classe, ses questions toujours réfléchies et souvent préparées en faisaient un élève intéressant au premier chef. Intelligence puissante, jugement souple et ferme, riche imagination, impressionnabilité pleine de délicatesse, et rare maturité. Les jeunes allaient à lui comme on serait allé à un maître ; ses supérieurs eussent été justifiés de prendre parfois son avis.

* * *

S'il donna, au Scolasticat, comme ses travaux l'établissent, le meilleur de ses efforts à la philosophie et à la théologie sous toutes ses formes, Ecriture Sainte, dogme, morale, droit canonique, histoire de l'Eglise, etc., jamais il ne fut porté et il n'eût pu réussir à négliger tout à fait la littérature et l'art oratoire. Au demeurant, dans leurs rapports avec l'éloquence sacrée, c'est encore là pour un lévite une matière ecclésiastique, les Saints Canons en font foi.

En vue de l'apostolat, il faisait flèche de tout bois. « Tous les instants, » citait-il de saint Augustin, « sont des germes d'éternité, *semina æternitatis* ». Et il n'en voulait perdre aucun ni pour son salut personnel ni pour son apostolat futur.

« J'ai dû renoncer à l'entreprise que j'avais commencée de lire cette année tout Rohrbacher (Histo-

re Générale de l'Eglise), notait-il dans la revue de l'une de ses journées au noviciat. *Je me reprendrai plus tard* ». Se reprit-il? Il ne semble pas; mais le trait peint assez son homme, Rohrbacher comprenant, comme chacun sait, plus de vingt savants in-folio.

Il signalait aux autres Frères l'importance d'économiser les minutes du commencement et de la fin des temps d'étude. Un scolastique lui avouait avoir tâtonné durant une heure. « Moi aussi, » confessait-il, « j'ai perdu du temps à l'étude de cinq heures, j'ai perdu deux ou trois minutes. » — « Qu'est-ce que cela que deux ou trois minutes! » répartit l'autre en riant. — « Ah! c'est plus sérieux que ça ne paraît. En deux minutes, on peut apprendre un principe ou tirer une conclusion d'où plus tard dépendra peut-être au confessionnal ou au lit d'un moribond le salut d'une âme. Sans tomber dans le scrupule, pensez-y. La perte éternelle de tel ou tel résultera peut-être des deux minutes que nous perdons chaque jour. »

De petits agendas, dressés à temps perdu, lui traçaient à l'avance le moyen d'occuper les minutes de transition entre ses besognes. Il pratiquait le repos du travail par un autre, *changeant ainsi le collier de place* et trouvant le moyen de mener comme de front mille choses à la fois. Ses jours de congé et ses vacances surtout, il les consacrait à sa correspondance, à ses travaux littéraires, et à des retours sur ses études passées.

On ne peut nier que chez lui, il n'y eût excès de travail; ses supérieurs lui en firent souvent la remarque, il s'efforçait d'obéir et de prendre quelque repos; mais son naturel le ramenait comme inconsciemment au labeur. « *Je constate qu'avec ce qu'on est convenu d'appeler ma constitution affaiblie, je suis capable de fournir une très grande somme de travail* ».

* * *

Exercices littéraires. — L'art d'écrire et de parler retenait la meilleure part de ses loisirs. Que d'efforts requiert cet art difficile, même lorsque les étudiants ont la persuasion d'en avoir fini avec ces rudiments. Frère Lavallée, qui aimait à faire bien, ne croyait point payer trop cher ce noble résultat. On le verra dresser des listes de mots pour l'enrichissement de son vocabulaire, d'expressions à y corriger et à en bannir, ou bien aligner une longue nomenclature des figures de rhétorique avec, à côté, des essais d'applications appropriées; reprendre un tour de phrase dix fois, à titre d'exercice, refaire trois ou quatre rédactions au complet de ses discours et sermons déjà diligemment travaillés. La conférence sur de Mun dont nous parlerons tout à l'heure lui coûta, il dût l'avouer, une année de travail. Il donnait un pareil soin à pratiquer un morceau de chant ou un exercice d'élocution, ne répugnant pas, aux mo-

ments de détente, à remplir une feuille blanche d'exercices calligraphiques pour se donner le tour de main, et arrondir sa belle écriture, cursive, fine, élégante et un peu fleurie, rapide, tendre et affectueuse, comme le sentiment de son cœur. C'est par cette patience têtue qu'il acquit ce style substantiel, net, musclé, débordant de coloris; et qu'il a laissé des lettres, modèles de finesse autant que d'amitié, petits chefs-d'oeuvre parfois de délicatesse et d'apostolat.

Voici au hasard, dans la correspondance du frère Lavallée, quelques passages aimables et badins, jetés là au milieu des enseignements les plus sérieux et des sentiments les plus profonds. Ils nous dérideront sans nous malédifier.

Un *samedi-gras*, il est en repos de santé dans sa famille pour quelques jours, et il écrit à l'un de ses amis, au sujet d'un tout jeune neveu qu'il rencontre pour la première fois :

« Je suis au foyer de petit Jean. Je n'ai pu découvrir encore toutes ses marques comme futur prédicateur. Il en est au moins une qui ne fait pas de doute. Il braille avec une conviction sans pareille... Vous savez, la conviction ? c'est tout.

« Tout d'une pièce, le petit Jean... Quand il se mêle d'être de bonne humeur, c'est un charme. Gai avec tout le monde, et il gazouille. Il me regarde avec l'air de quelqu'un qui se rappellerait m'avoir vu... Oh! plusieurs années auparavant!... Mais quand ça change, ça change! C'est du si bémol, en mineur, sur les cordes hautes... »

Une autre fois, il écrit de la maison de vacances à un confrère retenu à l'hôpital pour une opération assez grave à l'appendice nasal :

« Vous ennuyez-vous assez dans votre curatorium? Non? Eh! bien, lisez-moi ça. Je parie que vous allez dormir comme un rentier. Une seule chose nous console; c'est que vous nous reviendrez ici en nouveau-nez. Voilà le desideratum commun. Nez en moins, j'espère que vous vous portez à merveille, et que déjà vous êtes remis des malodorantes émotions du chloroforme. Oh! ce chloroforme... Quel parfum nauséabond, d'arrière-boutique, il vous incruste dans tout l'organisme! Ça vous infecte tellement par tout le corps qu'il semble qu'on ait trente-huit nez pour en savourer la répugnante odeur... Rien que d'y penser après sept ans, il m'en revient des relents si pleins d'actualité, qu'il me semble que tout le lac McGregor, là, est une nappe de ce détestable chloroforme... » Et après des considérations diverses, il termine ainsi : *« Pensez beaucoup aux pêcheurs, vous m'atteindrez toujours sous ce prédicament-là. »* Il souhaite au même de revenir vite à la maison se soumettre maintenant aux opérations du Saint-Esprit...

Un 17 février, anniversaire de l'approbation des Règles de la Congrégation des Oblats, jour religieusement solennisé dans la communauté, il a été absent; il écrit spirituellement au Supérieur :

« Le 17, j'ai donné en esprit l'accolade fraternelle à toute la communauté. Une accolade comme celle-là, ça ne dépeigne pas... »

Eloquence sacrée. — Plus tard, nous dirons le feu d'apostolat qui couvait dans son âme. Notons, en attendant, que c'est en vue de cet apostolat qu'il ambitionne de tout savoir afin de s'y préparer dignement. Chaque jour, par exemple, il consacrait à l'anglais, quelques moments de loisir ou de conversation, et surtout il se livrait, et avec quel succès, à l'étude de l'élocution. Il lisait en public avec intérêt et vigueur, et, aux classes d'éloquence et aux séances et académies de la maison, disait avec un art exquis. Lequel, de ceux qui l'ont entendu, oubliera jamais *Qui sait ce que vaut une aube?* de François Chauvin, qu'il récita certain dimanche devant l'assemblée nombreuse des parents accourus à l'ordination sacerdotale de quelques frères du Scolasticat? Qui oubliera aussi l'attendrissement qu'il provoqua, et l'admiration de tous pour son talent?

Mais quels soins avaient préparé ces récitations en public! Il analysait son morceau, en fouillait l'âme, l'apprenait *ad litteram*, puis le répétait vingt fois, préparant le ton, le geste et l'expression de chaque phrase jusqu'à la dernière. Selon des règles qu'il avait empruntées à des auteurs d'élocution, il cultivait le naturel, l'articulation puissante qui détache, burine et cisèle une pensée; il s'appliquait non à lancer des flots d'air, mais cet air à le triturer pour le réduire en sons expressifs et harmonieux. Aussi quand, à son tour, il prêchait au

réfectoire, l'on était assuré non seulement d'être intéressé, mais saisi et convaincu, voire d'être ému et parfois jusqu'aux larmes, malgré l'assiette et le cliquetis.

On recourait volontiers à ses services. Le frère Lavallée consacrait des heures à préparer au débit de leur sermon ceux qui s'adressaient à lui ; et leur tour venu de parler à la communauté, on eût pu souligner plus d'une inflexion et plus d'un geste empruntés à leur jeune maître de diction. Sa voix ferme et cultivée, variée et pleine de résonnance, quoique un peu sourde et parfois fatiguée, son geste amène, expressif et puissant, l'élégance un peu fière et caressante de son attitude, en eussent fait l'un des meilleurs sujets de son Institut dans la chaire sacrée.

* * *

Questions sociales. — En vue de l'apostolat, il se livrait délibérément à l'étude de ce qu'on est convenu d'appeler les questions actuelles. Son talent et son caractère l'y inclinaient naturellement. Sa vocation lui en fournissait un motif supérieur. « *Je me documente solidement sur la question sociale. Je m'efforcerai de devenir une compétence sur ce sujet.* »

Les principes qui doivent éclairer ces problèmes, il les voulait puiser aux véritables sources. A cette fin, il s'était fait une liste des encycliques et autres

documents pontificaux qui s'y rattachent. Les questions d'éducation, des syndicats ouvriers, des rapports de l'Eglise et de l'Etat, du libéralisme et de la franc-maçonnerie, ont été l'objet de ses travaux de collégien, et prennent maintenant, dans la synthèse de sa pensée, une place plus précise. Il a lu les livres de Georges Goyau, *Autour du catholicisme social*. Il aime l'*Evangile du pauvre* de Mgr Baunard; il aime l'Evangile tout court, la vraie source de régénération des peuples, et nous aurons lieu de marquer plus loin tout son sentiment sur ce point.

Depuis longtemps il avait accoutumé de contempler les grandes figures catholiques du dernier siècle, celles qui incarnent aux regards de l'histoire les grands mouvements d'action chrétienne: Ozanam, Garcia Moreno, Montalembert, Veuillot, Donoso Cortès, O'Connell, Windthorst. Le comte de Mun fixa surtout son attention.

Il existe, au Scolasticat Saint-Joseph, un cercle d'études sous le patronage de saint Jean-Baptiste; le frère Lavallée s'y intéressa beaucoup. Voici comment un ancien Supérieur du Scolasticat a précisé le but de ce cercle fondé en 1910:

« Nous tenons à donner avant tout à nos jeunes religieux une solide formation philosophique et théologique, selon la lettre et l'esprit de saint Thomas. Nous nous appliquons par dessus tout à

faire d'eux des hommes de principes et de caractère, pratiquant une piété sincère et solide, basé sur l'esprit surnaturel, sur le renoncement, sur l'obéissance, etc. Mais, à cette formation intellectuelle, morale et religieuse que j'appellerais classique, essentielle, principale, nous tâchons d'ajouter une formation supplémentaire et accessoire, laquelle consiste : 1o A donner à nos élèves au moins quelques idées saines et claires sur les principales *questions* actuelles, religieuses, nationales et sociales; 2o A leur faire acquérir du goût pour l'étude de ces questions et du zèle pour les oeuvres qu'elles suscitent ». Notre scolastique avait pleinement saisi cette pensée et il s'y employait de toute son ardeur.

Le cercle ou Association Saint-Jean-Baptiste se subdivise en comités divers, dans lesquels se fait l'élaboration des travaux que l'on produira en séance plénière, sous la présidence des directeurs de la maison. Aux comités comme aux séances générales, les lectures et études sont suivies de discussion. Le frère Lavallée faisait ici sa bonne part. Certaines de ses résolutions d'humilité, nous l'exposerons ailleurs, y rencontraient un écueil. Il ne s'efforçait pas moins, selon la pensée de celui que nous avons cité plus haut, de prendre place ainsi dans la phalange « des prêtres pieux et savants, mais aussi des missionnaires avertis et agissants,

des hommes de leur temps et de leur pays, à la Léon XIII et à la Pie X ». ³

* * *

Conférence sur Albert de Mun. — Il donna au mois de mai 1922, sur *l'Oeuvre sociale d'Albert de Mun*, une conférence qui conquiert l'admiration des professeurs et des élèves de la maison. Il la fit moins, comme il s'en expliqua lui-même, pour préconiser les méthodes que pour glorifier le zèle et les généreux desseins de l'intrépide chevalier de l'apostolat social. Parmi les causes d'insuccès et de faiblesse intrinsèque de l'oeuvre du généreux initiateur, il notait d'ailleurs avec tristesse une préparation intellectuelle trop hâtive et un système fondé plus encore sur les illusions d'un coeur ardent et sur une vertu toute faite de droiture, que sur une doctrine solidement charpentée. Et le jeune conférencier concluait à la nécessité des fortes études, à l'obligation de se mettre aux écoutes des directions de l'Eglise, et à l'urgence d'ausculter le coeur du peuple pour lui fournir les directions salutaires.

Quoique le texte imprimé soit un texte mort, et ne rappelle guère l'emprise que donnaient à la parole publique l'expression de la figure et du

³ Voir *Le clergé et l'action sociale* du R. P. J.-P. Archambault, S. J., où cette initiative est exposée et appréciée très favorablement.

geste et les accents de la voix, les lecteurs ne seront pas sans remarquer de quelle ardeur vibrante et de quelle énergie généreuse s'animent les derniers paragraphes de la péroraison de son discours. Nous allons les citer littéralement :

« Ce qu'il nous faut comme peuple, c'est de prendre contact avec la réalité, et après nous être débarassés de la phraséologie sonore où nous nous cantonnons depuis un demi-siècle, de travailler à nous ressaisir à coups de vérité et à coups de sacrifices. Au-dessus des potentialités de l'or qui nous manque, nous possédons les virtualités infiniment plus fécondes de notre christianisme. N'allons pas oublier cet élément de vie. C'est grâce à lui, en effet, que nous avons miraculeusement survécu, comme c'est grâce à lui s'il y a eu toujours dans notre race, malgré les fissures, des promesses d'éternité. Haec est victoria, quae vincit mundum, fides nostra. »⁴

« Mais si les peuples ont l'immortalité de leur foi, n'allons pas oublier non plus, que l'intensité de cette foi doit mesurer la fécondité de leur vie; et que la nôtre, notre foi, est pour une large part une foi de vitesse acquise et de poussée. Nous obliquons lentement, sous des apparences de progrès, vers la foi sans les oeuvres, c'est-à-dire le protestantisme. « Il y a, écrit M. Bourassa, il y a dans nos classes bourgeoises et jouisseuses, assez d'arrogance, de cupidité, d'égoïsme et d'aveuglement, et, dans les classes populaires, assez de ferments de haine et d'envie, d'appétences démagogiques, et comme chez les bourgeois, d'égoïsme aveugle et cupide, pour fournir tous les éléments d'une révolution sociale complète. » Donc retremper notre peuple dans la foi de ses ori-

⁴ Notre foi, c'est là la victoire qui a vaincu le monde. (1ère Epître de S. Jean, V, 4).

gines; rendre cette foi éclairée, vivante, agissante; lui prêcher à temps et à contre-temps cette vertu subsidiaire, anexe de la piété, qui s'appelle le patriotisme pratique, et cette autre forme de la charité qui se nomme le sens social; afin de le tirer par là de son égoïsme et de l'orienter vers la réalisation de l'idéal supérieur qui le sollicite; tels sont les grands devoirs qui nous incomberont demain, comme prêtres et comme éducateurs.»

« Préparons-nous-y donc, dès aujourd'hui par le travail de la sainteté d'abord qui, à elle seule, vaut toute une sociologie; par la recherche filiale des directions de l'Eglise sur ces questions; par l'étude enfin de l'âme de notre peuple, de ses aspirations, de ses moeurs, des besoins particuliers de son temps, afin que nous puissions en être compris lorsque nous lui parlerons, demain.»

« Espérons ensemble que ce travail, patiemment poursuivi, nous permettra d'exercer auprès de lui une oeuvre d'apostolat efficace; de l'arracher aux attractions du gouffre qui l'attire, de l'affranchir du servage qui comprime son libre essor, dans le double domaine de l'activité matérielle et de la pensée; de fortifier enfin le règne total du Christ sur lui, et de le guider par là sans recul et sans entraves vers la plénitude chrétienne de la virilité.»

Publiée dans le *Droit*⁵, après la mort de son auteur, par les soins émus de l'un de ses anciens maîtres de Joliette, cette conférence était présentée « aux amis des lettres et surtout à la jeunesse canadienne française, comme les prémices souriantes d'un talent en pleine floraison. »



Esprit surnaturel dans l'étude. — Il suffit, pour faire voir le zèle du frère Lavallée à l'égard de la science qui fait l'apôtre et qui sauve le monde. Observons pour finir qu'il en faisait un acte de sa foi religieuse. Toute science est vaine qui ne tourne point à aimer, selon Bossuet. Frère Lavallée étudiait pour aimer et aimait en étudiant.

Trois jours après sa venue au Scolasticat, il composait un acte de consécration de ses études aux très saints Coeurs de Jésus et de Marie; le texte en est débordant de foi et de charité. « *Mettez chaque jour dans mon esprit un peu de la science de Dieu, de cette science de Jésus-Crucifié qui convertit les foules, embrase les coeurs des feux du divin Amour, fait les saints et les martyrs...* » Il a en outre un acte de consécration de son travail comme scolastique à son Ange Gardien, et de ses études à l'Archange Saint-Michel et aux autres saints Anges.

Son manuel de philosophie porte au frontispice, transcrite de sa main, la belle prière *Concede mihi, misericors Deus*, familière à saint Thomas aux heures de labeur intellectuel. D'autres textes d'Écriture Sainte ponctuent ici et là ses écrits ou ses livres. Celui-ci, par exemple, au recto d'une série de notes d'un cours d'Apologétique. « *Confiteor Tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus, et*

revelasti ea parvulis »⁶ Je confesse, ô mon Père, que ces choses vous les avez cachées aux sages de la terre, et que c'est aux petits et aux humbles que vous les avez révélées. Ailleurs, en tête de l'un de ses manuels, il a collé un billet imprimé qui porte cette prière de sainte Gertrude: « Tout ce que j'ai fait pendant cette heure, ô mon Maître, je le confie à votre divin Coeur. »

Toujours la même préoccupation: la science pour Dieu.

« Sauver des âmes, faire régner Jésus-Christ en elles, et à cette fin se rendre redoutable à l'enfer et par la puissance de ses idées, et par la générosité de son coeur, et par la force de son vouloir! »

De mieux en mieux, il comprenait cette parole du curé d'Ars qu'il estimait lumineuse: « On en sait toujours assez pour ce qu'on rayonne ».

« Sans doute, poursuit-il, cette sentence exige une interprétation. Quoiqu'il en soit, par un singulier état de chose, je crois m'apercevoir que les âmes les plus chaudes, les plus ardentes, les plus rayonnantes, sont parfois les moins imbues de hautes et sèches spéculations. O mon Jésus, faites-moi comprendre une fois pour toutes, la vanité de la science pour la science, la vanité surtout de l'affichage personnel. Quand donc comprendrai-je les suaves mystères du Verbum silens de Bethléem et de Nazareth! Oui, Verbe silencieux, je vous adore. Et je reçois à genoux la toute précieuse leçon de votre silence. Qui pourrait le croire? Vous possédiez en vous

⁶ S. Matthieu, XI, 25.

des abîmes insondables de science, et pourtant vous vous êtes tû trente ans... Oh! la belle leçon de recueillement, de modestie, d'humilité, de patience, d'amour, de vertu.»

Frère Lavallée écrivait ces lignes le 14 juillet, un mois avant sa fin. A cette époque, le recueillement, la modestie, l'humilité, la patience et l'amour, en un mot la *vertu* dominait dans son âme.



CHAPITRE HUITIÈME

LA VIE INTÉRIEURE

Désir de sainteté. — « Mon Dieu, que je devienne un saint qui soit savant, et un savant qui soit un saint! »

Le frère Lavallée ne pouvait oublier qu'il appartenait à une communauté de religieux apôtres, tenus par état d'être des modèles de vertu autant que des semeurs de doctrine. Il l'avait appris au Noviciat, et l'avait exposé à l'un de ses amis qu'il voulait attirer : *« Nous avons la vie mixte, c'est-à-dire la contemplation et l'action... C'est la vie de Jésus-Christ sur la terre. Selon les Docteurs, la vie contemplative est la meilleure des deux ; la vie mixte, qui comprend l'une et l'autre, est toute la*

perfection. » *Contemplata aliis tradere*,¹ aurait-il pu ajouter selon la formule thomiste, pour en marquer la plénitude et le débordement.

Si le rayonnement intellectuel est nécessaire à l'apôtre, il n'est vivifiant qu'à condition d'être aussi un rayonnement moral. Le Rédempteur est venu sur terre plein de grâce et de vérité. Voilà pourquoi Frère Lavallée, voulant être apôtre, commençait par être un savant et un saint.

La sainteté. Ailleurs, nous avons rappelé comment elle n'est ni dans les miracles ni dans les étrangetés; mais dans l'amour divin, et dans le combat incessant pour empêcher la nature d'éteindre ou de comprimer cet amour. Notre jeune religieux, dès son oblation, entendit la sainteté et s'y achemina de la sorte. Il concevait sa profession comme un « *engagement formel pris avec la Majesté suprême; engagement redoutable, du côté de la Justice; suave union, embrassement d'une tendresse infinie, du côté de la Miséricorde...* »

« *La perfection d'abord* », écrivait-il à la même époque: « *Je veux avant tout devenir un saint, fallût-il pour cela transporter les montagnes...* »

Ses notes contiennent d'innombrables exclamations qui expriment sa volonté, son espoir, sa passion véhémement de progresser dans la vertu et d'en

¹ Les choses apprises par la contemplation, les communiquer aux autres.

atteindre les sommets. Entretenir ce suprême et inextinguible désir, n'est-ce pas se mettre en marche, déjà courir vers le terme? « *Bonne Mère, faites-moi la grâce de recommencer chaque jour ma vie de parfait Oblat, mortifiée, pieuse, régulière, recueillie, tout en Jésus, votre divin Fils et mon divin Ami.* »

A tel de ses confidents qu'il a laissés dans le monde, il dira son ambition avec des accents qui pourraient expliquer son précoce enlèvement de la terre :

« Je l'ai assez demandé au Ciel : si je suis destiné à me fourvoyer et à descendre dans la platitude monstrueuse des âmes banales qui s'accrochent à un idéal de boue, tu peux en être sûr, l'heure de ma mort ne suivra pas de très loin, celle de mon... Offertoire. Un saint religieux, un vrai prêtre, ou m'effacer. Puisse le Sacré-Coeur de Jésus m'accorder de n'être jamais du régiment des âmes médiocres! »

« Modèle du religieux, témoignera l'un de ses frères en religion, le frère Lavallée ne craignait pas, en récréation, de parler de spiritualité, de la vie des saints, et de la perfection. Il éprouvait un vif, réel et effectif désir de sa sanctification, désir qui rayonnait sur sa figure, émanait de sa personne et stimulait nos vellétés. Puissé-je en cela devenir un de ses imitateurs! »

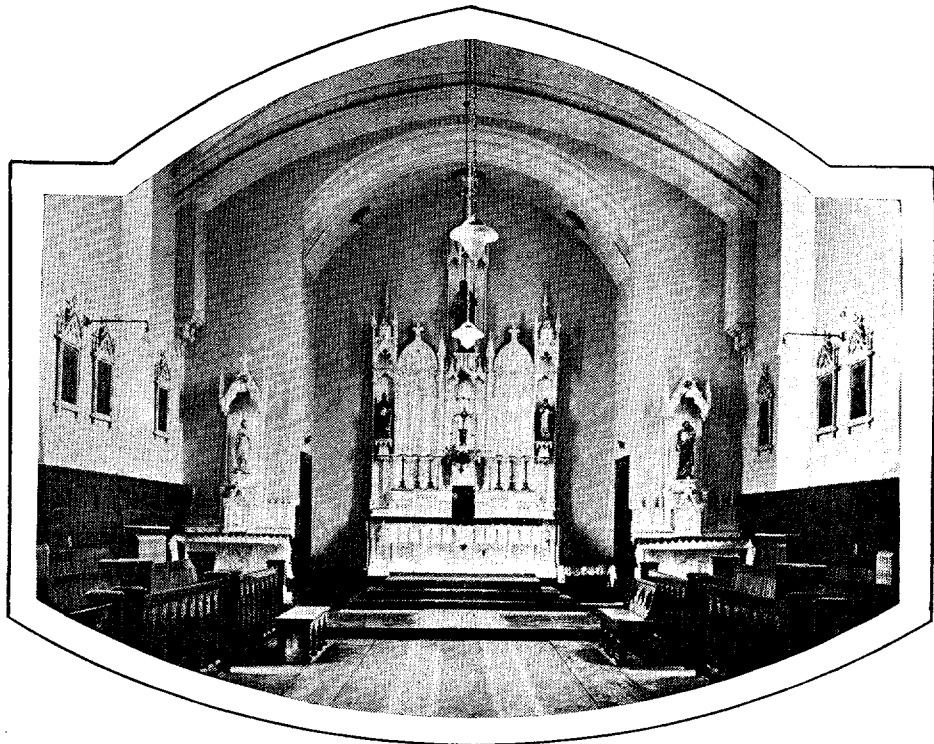
Nécessité du recueillement. — La sainteté, qui est l'amour de Dieu, ne s'entretient que par l'exercice de la *vie intérieure*; elle a pour atmosphère propre le *recueillement*. Frère Lavallée ne l'ignorait point :

« Tout me paraît se résumer dans le devoir fondamental de la vie intérieure. Tout pour Dieu et rien que pour Dieu; voilà le secret de l'humilité, de la paix, de la ferveur, et de la fécondité des oeuvres. C'est là mon intime conviction... Appels secrets de la grâce, exemple de mes frères, enseignement de l'Évangile et de la vie des saints, tout m'accule à cette vérité. »

Le recueillement, la vie intérieure, tel sera donc le souci qui l'occupera par-dessus tout depuis son noviciat, et c'est vers quoi se portera son effort moral. Comme ne cessent d'y tendre ses désirs, ses regrets, ses résolutions, ses actions de grâces! Accumuler des textes serait monotone, quoique sa plume trouve pour exprimer la même idée les tours les plus fermes ou les plus gracieux.

Au Scolasticat, il n'est plus tenu à ses revues quotidiennes, mais il a inscrit en divers cahiers ses notes de retraite, où il lui échappe sur son intérieur des pages qui nous sont précieuses. Le jour de retraite mensuelle existe pour les Scolastiques, outre la retraite annuelle et celles de profession et d'ordination :

« Dieu soit béni de toutes ces retraites qu'Il me donne. J'aimerais à en faire une tous les quinze jours. C'est pour



CHAPELLE DU SCOLASTICAT.

ma pauvre âme l'oasis providentielle où elle se repose dans un repos tout céleste et tout réconfortant.» — « Le diable a prévu que je voulais faire une bonne retraite, écrit-il une autre fois ; il voudrait y mettre obstacle. Il n'y réussira pas, je puis en assurer son Hypocrite Majesté. »

Il gémit que Dieu « soit le centre trop indirect d'un bon nombre de ses actes, qui flottent ainsi, sans direction précise et fixe, à peu près comme des cerfs-volants qu'une corde retient toujours, mais qui se balancent inutilement dans l'air pour l'amusement des enfants. » Et encore : « Je sens que ma vie intérieure s'enfuit avec ce flot de choses qui m'échappent. Je suis non pas un réservoir, mais pas même un bon canal... » — « Je suis trop porté à l'inconstance et à l'éparpillement, les deux maîtres obstacles à la vie de plénitude. Il me faut donc rigoureusement cultiver les vertus qui en sont le contre-pied : l'unité et la ténacité... On n'acquiert pas la perfection ni on ne se sauve avec de simples bons désirs ; l'enfer est pavé de bonnes intentions... »

« Faire sans cesse, avec beaucoup de simplicité, la cour à Dieu... Garder la présence de Dieu sans contention ni composition. C'est un sentiment qui pour être efficace ne doit pas nécessairement s'emparer avec violence de l'âme, mais être fixé au sommet de l'esprit comme le souvenir d'une personne invisible mais aimée, selon la comparaison de sainte Thérèse... Voilà mon programme. Si je ne le remplis pas d'ici deux ans, je ne suis pas fait pour devenir prêtre. Cependant avec l'assistance toute puissante du Coeur Sacré de mon Jésus qui peut faire tout de rien, avec l'aide souverainement efficace de ma bonne Mère du ciel, la Vierge Immaculée, qui m'a appelé parmi ses Oblats et ne me laissera pas partir, je veux fermement accomplir ce programme, et persévérer, dussé-je, pour cela, verser mon sang et y laisser ma peau. J'ai été assez longtemps une apparence de bon religieux. C'est l'heure ou jamais de devenir, avec la grâce de

Dieu, un peu moins indigne de ma vocation, et un peu plus digne de la miséricorde qui m'y a appelé... »

Fait significatif, la dernière ligne qu'il ait écrite en son journal intime exprime la même pensée : « *Je veux donc me recueillir, en récréation plus spécialement, mais ailleurs aussi.* »

Une pareille détermination ne peut aboutir qu'à des résultats efficaces. Après sa mort, le sentiment unanime en témoignera autour de lui. « Je suis persuadé », affirme l'un des plus familiers témoins de sa vie au Scolasticat, « que le frère Lavallée était parvenu à un degré de recueillement si élevé qu'il perdait rarement le sentiment de la présence divine. »

* * *

Vigilance habituelle sur l'imagination et les sens.
— S'il en est venu là, ce n'est point sans d'irréductibles efforts. Il étudie minutieusement les occasions, les causes, les conséquences de son manque de recueillement, pour les mieux prévenir.

A la veille de ses troisièmes voeux, par exemple, il écrit ces lignes qui marquent les fautes les plus graves qu'ait à se reprocher notre jeune religieux :

« Les écarts de mon imagination, les exagérations de ma sensibilité, mes jugements a priori sur tant de choses et parfois sur des personnes, mes nombreuses distractions en classe, à l'étude et à la prière, mes emportements en discussion, mon impopularité auprès de certains frères, enfin le peu de

profondeur de ma science, de ma piété, de ma vertu; tout cela vient de ce qu'au lieu d'écouter la voix intérieure de l'Esprit de Vérité qui m'eût guidé toujours selon son Infinie Sagesse, j'ai prêté l'oreille, j'ai ouvert mes sens à une foule de sollicitations extérieures et étrangères à la voie que j'eusse dû suivre... Non, en vérité, ma vie n'est pas assez intimement scudée à la vie du Christ. Entre les deux, il y a place pour un monde de petites lâchetés, de petites capitulations, de petites volte-face plus ou moins conscientes. Ce sont, par exemple, les empiètements progressifs de l'imagination jusque sur le domaine très saint du bréviaire, de l'oraison et de la messe... Ce sont les intempérances de la langue, qui manoeuvre trop souvent, hélas! comme un gouvernail sans communication avec la barre du timonier...

Gourmandises de la langue et invasions de l'imagination, voilà donc, autant que j'en peux juger, mes deux péchés capitaux, depuis la dernière retraite, et, je crois aussi, depuis toujours.»

Son imagination, « elle a de par le passé un arsenal presque inépuisable de réserves; il y a donc lieu de dresser contre elle toutes les batteries. Les manquements au silence et à la modestie des yeux me remplissent l'imagination d'une armée de fantômes, dont mon intellect agent, avec la meilleure bonne volonté du monde, ne peut guère dégager beaucoup d'immatériel aux heures de la réflexion. Dès lors, l'imagination supplante au moins partiellement par ses images les idées surnaturelles, matérialise d'une certaine manière mes méditations, accentue la prédominance en moi du naturel sur le surnaturel, diminue ainsi l'esprit de foi, et contribue à éveiller dans la mauvaise nature tous les petits malaises qui sont les conséquences logiques de cette substitution. Aussi faut-il vigoureusement couper les vivres à l'imagination et la réduire par la faim, exploiter à cet effet le fait

psychologique de l'association des phantasmes. Ce sont toujours les imaginations actuelles qui s'introduisent subitement dans le champ de conscience où reposent les vieux fantômes endormis, y sonnent la charge et réveillent pour l'assaut. D'où il suit que si les imaginations actuelles sont énergiquement bridées, les vieilles seront cent fois moins dangereuses, et, ne s'éveillant que rarement, leur souvenir finira par progressivement s'effacer... »

« O mon Jésus », continue-t-il, car toutes ces études de lui-même que nous cueillons dans ses notes de retraites sont un colloque souvent enflammé avec le divin Maître, « sous votre regard et avec vos divines lumières, je crois que ce sont là les causes de mes imperfections, de beaucoup de péchés, et par suite de mon peu de progrès dans la voie des saints. Daignez m'éclairer maintenant d'un rayon de votre Face, afin que je détermine sous votre divine inspiration quels moyens précis je dois adopter pour posséder mon âme, me recueillir, me garder toujours en votre très douce et très redoutable présence... enfin pour arriver à la contemplation, si telle est votre sainte volonté, dans l'unique but de vous aimer et de mieux vous faire aimer. »



Pratiques spéciales de vigilance. — Depuis longtemps, il cherche, découvre et éprouve un grand nombre de ces moyens précis. A chaque retraite, il y revient et les remet en oeuvre.

Le premier en est sans doute la prière. Nous y reviendrons. En voici quelques autres.

*Eviter la surcharge des occupations: turbaris erga plurima, porro unum est necessarium.*²

S'occuper de sa petite affaire à soi, laisser celle des autres.

Hors les cas où la charité les exigerait, fuir les longues conversations oiseuses, par exemple au coin de la salle commune, etc.: « Ces jasettes, où il est difficile d'introduire des sujets vraiment sérieux, peuvent tourner en vaines histoires et facéties... » « Avant une promenade en ville ou ailleurs, préparer autant que possible, sous le regard de Dieu, le fil de la conversation, c'est-à-dire les en-têtes généraux, quelques traits édifiants, quelque bonne citation, etc. » — « Si encore tout ce que je dis allait faire du bien quelque part, se convertir en chaleur, susciter de la vertu. Hélas! je deviens une pierre de scandale par mon verbiage. O mon Jésus, je mets une digue, ce soir. Aidez-moi à faire un barrage solide, à bien cadenasser mes lèvres: Pone, Domine, custodiam ori meo... »³

« Et puis, j'ai une correspondance d'évêque. Elle pourrait être plus concise. J'y suis trop verbeux. Le temps est trop précieux pour m'y permettre les saillies, l'abandon joyeux, les digressions-souvenirs, les délassements même légitimes. Hors les cas obligés, je me bornerai à quelques mots frappés au coin de l'esprit religieux et sacerdotal. Une lettre d'une page aidera, plus que des in-folio, le travail et la réflexion. Donc, avis!... Je ne suis pas entré dans la vie religieuse pour être Secrétaire d'Etat! »

² « Tu te troubles pour beaucoup de choses, alors qu'il n'en est qu'une de nécessaire (le salut) ». Paroles du Sauveur à Marthe (S. Luc, X, 41).

³ Seigneur, mettez une garde à ma bouche. (Psaume CXL, 3).

Une controverse s'est élevée dans les journaux sur la question du suffrage des femmes en politique, controverse à laquelle a pris part un collaborateur lié au frère Lavallée. Lui-même s'est d'abord passionné pour la question, et l'a débattue vivement en petit cercle. Il se le reproche :

« Laisser s'édifier les systèmes du suffrage féminin... Personne d'entre nous n'aura à légiférer bientôt sur la question. Donc, du calme. Amasser les idées dans l'arsenal, et... attendre l'heure de la Providence. »

Et ailleurs :

« Que m'importent les nouvelles de l'extérieur, les questions disputées et insolubles. Vanité et affliction d'esprit pour moi que toutes ces choses. Elles m'ont déjà trop soustrait au recueillement sauveur... »

Pour se tenir dans le recueillement, il ne dédaignera pas de descendre à ces moyens de détail que les saints ont mis en pratique, se rappelant qu'en ce bas-monde les infiniment petits constituent les grandes forces, et que, relevées par un sublime idéal, il n'y a point de sottes industries. Voici donc encore quelques-unes de ses résolutions, qui marquent autant d'esprit de mortification que de recueillement. Car ces pratiques ne furent point chez lui vains propos.

1. Tenir les yeux ordinairement baissés, partout où il n'est pas nécessaire de les fixer.

2. *Passer une étude entière sans les lever.*
3. *Ne pas regarder au dehors de la classe ou de l'étude.*
4. *Le samedi, passer la récréation qui précède la confession, à réciter mon chapelet, dans l'allée Saint-Joseph.*
5. *Ne pas parler du tout, au cours du silence, à moins d'un besoin très pressant.*
6. *Ne pas crier en conversation.*
7. *Travailler très lentement.*
8. *Réciter 10, 20, 30 oraisons jaculatoires.*
9. *Visites au T. S. Sacrement chaque fois que je passerai devant la chapelle.*
10. *Ne pas regarder à l'autel avant la messe, voir qui y vient allumer les cierges, etc.*
11. *Au réfectoire, parfaite modestie des yeux.*

* * *

Esprit de prière. — Prévenir les obstacles ne suffit point à produire le recueillement; il y faut ajouter la réflexion surnaturelle, le regard de la foi, la prière; en un mot, l'union à Dieu. « *Se recueillir, c'est être en Dieu, c'est être avec Dieu, c'est ne rien faire que pour Dieu.* » Tous les actes de la journée, conclut le jeune ascète, doivent converger vers cette union à Dieu. Il la pratiquera dès le lever et y réfléchira souvent; il la demandera à la messe et à l'action de grâces; il travaillera toujours en esprit d'oraison, s'arrêtant souvent au cours de l'ouvrage pour l'offrir aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie.

Le propre de la vie religieuse est de disposer le long de la journée des arrêts, qui permettent à l'âme de se ressaisir, de reprendre haleine, de raviver sa course vers l'éternité bienheureuse. Tel est le but, en effet, des nombreux exercices spirituels prescrits par les saintes Règles. Ils sont pour l'âme le réseau aux mailles indissolubles qui l'enserme dans un filet d'amour. Ces exercices néanmoins n'ont tout leur fruit que dans la mesure où ils sont accomplis d'une façon vitale, consciente et réfléchie.

Frère Lavallée surveille donc la manière de s'adonner à la vie oblate. « *Jamais de précipitation, au grand jamais, mille fois mieux s'abstenir, car autrement c'est le diable qui encaisse, et Dieu qui est méprisé.* » De fait, qui l'a vu faire sa genuflexion et surtout son solennel signe de croix, a compris quel souci il avait d'être tout lui-même en ses actes de religion, et de les faire dans la pensée de Dieu.

« *Comme l'entraînement me porte à réciter vite la prière qui couronne les études, je réciterai cette prière posément, et ne me lèverai pas de terre avant d'avoir terminé un grand et religieux signe de croix.* »

Sur plusieurs des images de ses livres et bréviaires, il a écrit le texte familier au vénéré Fondateur des Oblats: *Maledictus qui facit opus Dei fraudulentum.*⁴

⁴ Malheur à celui qui accomplit mollement le service divin. (Jérémie, XLVIII, 10.)

« Tous les jours », rapporte l'un de ses voisins, « je remarquais comme il faisait sa prière à l'étude en se recueillant. A la messe, il s'arrêtait sur une prière en particulier, il la méditait longtemps. Sa dernière année, presque tous les matins, je le considérais après la consécration se recueillir, s'abîmer en la présence de Dieu; il devenait visible alors qu'une pensée sublime l'absorbait. »

« Ceux qui l'ont vu aux jours de congé devant le Très Saint Sacrement », a écrit un autre, « ou qui ont récité en sa compagnie le saint bréviaire ou le chapelet, savent quel était son esprit de recueillement et de surnaturel. »

La confession hebdomadaire était pour lui un grand acte. Il s'y préparait religieusement, saluait le confesseur quand il entrait dans sa chambre, selon la prescription du Directoire, puis, avec un manifeste esprit de foi, récitait le *Confiteor* tout au long. Impressionné, le confesseur n'éprouvait nullement, sous prétexte de gagner du temps, l'envie de lui faire abréger ces formules préliminaires.

Pour garder l'union à Dieu, le frère Lavallée se prescrivait de faire plus que le strict obligatoire en fait d'exercices de piété, de se préparer à chacun d'eux, surtout aux oraisons, à la communion, à la messe, de se recueillir avant, pendant et après, s'efforçant de rester sous l'impression de la présence divine. Il voulait aussi employer tous les moments libres, tels ceux de transition d'un exer-

cice de communauté à un autre, à converser intérieurement avec Jésus. En attendant son tour de sortir de la chapelle, en montant du réfectoire, en passant de l'étude à la classe, il s'appliquera, s'il n'est pas occupé, à faire des oraisons jaculatoires, à murmurer des psaumes appris par coeur, à réciter son chapelet. Qui ne se souvient, dans la communauté, de l'avoir vu dans les rangs, son chapelet à la main, un peu ostensiblement au gré de quelques-uns, mais pourtant d'une façon si recueillie qu'on finissait par en être édifié. Il faisait aussi le Chemin de Croix tous les jours de congé, « *en expiation de ses péchés et de ceux du monde, et pour sa préparation au sacerdoce.* » On le voyait souvent à la chapelle : aux moments difficiles, il allait adorer le très Saint Sacrement, ou prier le Sacré-Coeur et la Sainte-Vierge, « *dont il a tant de fois expérimenté les marques sensibles de protection.* »

* * *

Règlement quotidien de vie surnaturelle. — Deux ans avant sa fin, à la retraite générale, le frère Lavalée enregistrera, pour les fixer dans ses habitudes, ses plus minimes pratiques en chacun des exercices de sa vie quotidienne ; l'année suivante, il revisera ces pratiques, les modifiant dans la mesure opportune. Nous ne pouvons ici citer ce règlement minutieux, qui pourrait porter quelques âmes à la contention, et dont il vaut mieux prendre l'esprit

que la lettre. Cependant, il marque un tel soin de sanctifier tous les instants, et de ne rien laisser au hasard dans le service de Dieu, qu'on ne peut qu'en admirer la pensée. En voici les premières lignes :

« En me levant, *grand signe de croix* : « *Esprit Saint, éclairez-moi ; Marie, ma bonne Mère, aidez-moi ; mon bon Ange, assistez-moi.* »

Dire en substance la prière suivante : « *Coeurs très saints de Jésus et de Marie, je vous remercie de la nuit que vous m'avez accordée ; j'offre par les mains très pures de Marie au divin Coeur de Jésus toutes les actions de cette journée pour Sa gloire, et aux intentions de ma communion de ce matin.* »

Je repasserai alors dans mon esprit ces intentions même, puis je réciterai le Magnificat, pour demander à la très Sainte Vierge, la chasteté perpétuelle, et la persévérance dans sa sainte Congrégation », etc.

La méditation, la sainte messe, la communion et les autres exercices religieux, l'étude de l'Écriture Sainte et la lecture spirituelle, les repas, les lectures publiques, les récréations, les études, les classes, la récitation du saint Office, les sorties, les rapports avec les supérieurs et avec les égaux, et ainsi de suite, sont l'objet de suggestions aussi détaillées.

Voyons, par exemple, pour la communion, la richesse et la sûreté de ses inspirations.

Occasionnellement, il empruntera aux personnages sacrés ou évangéliques les dispositions convenables. Ainsi il répétera la prière du mendiant Lazare, du chef de la synagogue intercédant pour la fille de Jaïre, de l'apôtre Pierre pendant la tempête de Tibériade, de la très sainte Vierge au Cénacle attendant l'Esprit Saint.

Où il adorera avec le lévite de l'Ancienne Alliance près du Saint des Saints, avec les saints Anges adorant le Maître au désert de la Tentation, la Samaritaine ouvrant les yeux sur le Messie, le Centurion près de la Croix, saint Pierre après la pêche miraculeuse, saint Philippe lors de la multiplication des pains, les Apôtres au Thabor, à la Cène, à la Résurrection, etc.

Pour s'exciter à la contrition, il imitera l'attitude de Madeleine chez Simon, du bon larron, de Zachée, de saint Pierre après son triple reniement, de saint Paul après le foudroiement du chemin de Damas, de l'enfant prodigue à son retour, de saint Augustin converti.

L'ardeur de ses désirs s'enflammera de l'exemple de Mgr de Mazenod célébrant aux saints autels, de saint Stanislas recevant le Viatique de la main des anges, des dix lépreux de Jéricho, de la Chananéenne, des Prophètes dans l'attente du Sauveur promis, de ses frères en religion, de tous les néophytes du monde entier.

Enfin Marie aux pieds de Jésus à Béthanie, les chérubins, les séraphins, la Sainte Vierge, ou les saints eucharistiques comme le vénérable Père Eymard devant le T. S. Sacrement, lui inspireront ses actes d'amour...

Inextricable forêt ! diront les esprits superficiels et peu généreux. Remarquons d'abord que l'âme fervente ne se fait pas l'esclave de toutes ces pratiques de dévotion : elle sait en prendre la substan-

ce sans s'embarrasser des minuties. Rappelons aussi avec notre courageux ascète que « *pour acquérir la piété, il faut être pieux* », c'est-à-dire en multiplier les actes. Et c'est merveille pour les témoins de son intérieur de voir grandir en l'âme du frère Lavallée l'esprit de piété, à mesure qu'il en exerce les actes sous toutes les formes, et les anime par la foi. Ceux qui l'ont suivi de près ont su combien la prière lui fut coutumière, et comment, malgré ses travaux incessants et sa vie débordante, il trouvait moyen de tisser de prière chacune de ses heures.

Le pianiste, l'acrobate, l'apprenti, l'écrivain, pour se rendre maître de leur art, n'ont-ils point de la sorte multiplié, des années durant, leurs efforts et leurs exercices? N'ont-ils pas accumulé par myriades leurs tours et leurs essais? N'y aurait-il que pour l'art de la sainteté que l'on serait avare de labeur?

Reconnaissons, encore une fois, que la dévotion n'est pas dans les dévotions. Avant tout, elle gît dans l'amour de Dieu, dans l'opération mystérieuse de l'Esprit-Saint fusionnant pour ainsi dire le cœur du chrétien dans la charité de Jésus-Christ, confondant la volonté humaine avec la volonté divine. Frère Lavallée, comme tous ceux qui débudent dans les voies de la sanctification, s'embarrassera peut-être d'abord beaucoup trop de notions compliquées de la vie surnaturelle. Il se libère à

mesure qu'il progresse. Il se donnera bientôt cette règle : « *Ne pas embrasser un univers d'exercices, mais bien ceux qui s'imposent et un peu davantage, quoique sans excès, et les mener jusqu'au bout* ». Et c'était sagesse, si, en attendant les souffles divins de la mystique qui pousseront la nacelle sur les ondes de la grâce comme par enchantement, tous, il nous faut cheminer pas à pas dans le sentier abrupt de l'ascèse, par où l'on arrive aux états passifs et simplifiés.

Tout ce qui précède démontre que notre pieux scolastique n'a point reculé devant la tâche géante.

« *Faire parfaitement les petites choses, c'est de l'héroïsme froid, le martyr à petit feu* », avait-il noté au noviciat. « *La consommation de la vie parfaite est tout entière dans l'obtention de ce but... Vivre au présent, en Dieu et pour Dieu, voilà le secret des saintetés obscures, le mot d'ordre du religieux qui a prononcé au bas du sanctuaire, avec la sincérité d'une âme novice dans la vie surnaturelle, l'elegi abjectus esse in domo Dei.*⁵ *J'en veux faire mon cri de charge.* »

S'il parle ensuite de « *sollicitations intimes et pressantes qu'il a ressenties vers une vie supérieure* », s'il se reproche pittoresquement « *de rester empêtré dans sa médiocrité, de laisser voguer sa nacelle au niveau des pagées de clôture...* » on comprend son langage.

⁵ J'ai choisi le dernier rang dans la maison du Seigneur. (Psaume LXXXIII, 11.)

Au reste, nous verrons plus loin la simplification graduelle qui se fera d'elle-même dans sa vie intérieure, et comment dans les derniers jours de sa vie il vivra plus librement dans l'amour, si même il n'a déjà franchi les premiers degrés du recueillement mystique.

Car, au-dessus de toutes les autres, il a deux dévotions qui font les saints, celles du Coeur de Jésus et du Coeur Immaculé de Marie.

* * *

Dévotion au Sacré-Coeur de Jésus. — C'était le Sacré-Coeur qui avait conquis Paul-Emile à Saint-Sauveur, au mois de juillet 1917. Depuis lors, sa dévotion envers le Coeur Adorable de Notre-Seigneur était restée particulièrement vive, elle constituait le fond de sa piété. Au noviciat, il s'y était donné ardemment, entraîné par un chaud courant qui remuait alors la communauté, et qu'en particulier le Père Lelièvre, par sa correspondance ou ses visites, venait de temps en temps aviver. Au Scolasticat, il augmenta cet amour et le fit plus raisonné, plus profond et plus ferme. Au jugement de tous, c'était sa dévotion notoire. « *Il va sans dire qu'avant le titulaire fixé pour chaque jour, j'invoquerai le Coeur Sacré de Jésus et le Coeur Immaculé de Marie. Je veux prendre l'habitude d'avoir toujours sur les lèvres ces noms*

bénis à qui je dois tout, et surtout le grand bienfait de ma vocation religieuse. »

Dès le 7 décembre de sa première année de scolasticat, il s'est fait à cette fin un programme.

1o *Faire régner le Sacré-Coeur en moi, et pour ce accomplir fidèlement la Règle jusque dans ses moindres détails, en vue de me rendre agréable au Sacré-Coeur ;*

2o *Méditer au moins une fois par semaine sur le Sacré-Coeur dans l'Évangile ;*

3o *Faire une communion hebdomadaire pour demander d'aimer plus le Sacré-Coeur et de le faire aimer, pour en obtenir des grâces pour mes Frères, la conversion des pécheurs, la grâce de la persévérance ;*

4o *Faire un fréquent usage de la communion spirituelle, non seulement dans les visites au T. S. Sacrement, mais à l'étude, en récréation, au réfectoire.*

Auparavant, il s'était dressé une liste de trente invocations au Sacré-Coeur, avec l'idée d'en réciter une particulière plusieurs fois chaque jour du mois. Parmi ses projets de travaux, l'on trouve aussi la composition d'un mois de Visites au Très Saint Sacrement, dont il s'était tracé le plan, les distribuant selon les vertus, les dons du Saint-Esprit, les saints vœux, etc.

« Je m'appliquerai d'une manière toute spéciale, poursuivait-il, à l'oeuvre de l'expiation. A cet effet, réciter, le vendredi, le chapelet du Sacré-Coeur, faire une consécration et un acte de réparation au Coeur de Jésus. J'aimerai à faire ma lecture spirituelle dans un livre qui traite du Sacré-

Coeur, e. g. l'Incomparable Ami, l'Ame de tout apostolat, Vers le Roi d'Amour, le Règne du Sacré-Coeur. Etre fidèle aux obligations du Service Royal du Sacré-Coeur (organisé dans la communauté du Scolasticat). »

Il gardait sous ses yeux, à sa table de travail, le billet qui lui indiquait son heure de garde en union avec le Sacré-Coeur, c'est-à-dire de 10 à 11 heures, chaque matinée.

Que de fois il se recommandera de ne rien faire qu'en union avec le Divin Coeur, et marquera les heureux effets de cette pratique pour le développement de sa piété.

« En toute vérité, j'attribue mon inexplicable ressaisissement au Sacré-Coeur. Mon sermon de juin m'a obligé de méditer, pendant une couple de mois, l'amour infini et les vertus de ce Coeur divin. Et dans ces horizons nouveaux, mon âme s'est remplie de nouvelles lumières... Au contact de cet amour brûlant, mon pauvre coeur s'est réchauffé et j'ai senti comme malgré moi l'impérieux besoin de servir un peu mieux ce Coeur qui m'a tant aimé. — Je vois d'ailleurs, au-dessus de cette explication, la réalisation d'une promesse formelle du Sacré-Coeur; celle d'acquérir rapidement une haute perfection, pour les âmes qui propageront sa dévotion. Ma perfection n'est certes pas avancée; et s'il n'en tient qu'à moi, ma vertu ne sera toujours qu'un nom. Mais si le Sacré-Coeur s'en mêle et veut Lui-même m'entraîner à sa suite, oh! alors, tout s'expliquera aisément. Je veux donc continuer à faire converger toute ma vie vers ces deux Coeurs très saints, le Coeur Sacré de Jésus et le Coeur Immaculé de Marie, chercher en eux la source de la vie, l'exemplaire de la vertu, l'amour qui élève, transforme et purifie. »

* * *

Dévotion à l'Immaculée Vierge Marie. — Sa dévotion à l'Immaculée Conception n'était pas, non plus, petite. « Dès que je le vis, je fus frappé, je le pris dès lors pour modèle: c'était un fou du *Sacré-Coeur* et un enragé de la *Sainte-Vierge*, » écrira de façon originale un scolastique, à la mort du frère Lavallée.

Une souveraine et parfaite dévotion de Marie, fort justement il jugeait la chose essentielle à un Oblat de Marie Immaculée.

Un religieux étranger s'étant excusé en chaire de n'avoir pu préparer son panégyrique de l'un des plus illustres saints de son Ordre, Frère Lavallée pris a peu cette excuse. « *Pourrait-on concevoir un prêtre Oblat de Marie Immaculée qui n'eût pas de sermon sur l'Immaculée Conception?* » s'écriait-il.

Tel jour, au profit d'un confrère qui manque de foi en son propre talent, il compose lui-même une vibrante péroraison pour un discours sur l'Immaculée Conception :

« *Ainsi, mes frères, vous avez vu que si la mort a touché Marie, elle ne l'a point corrompue, et que cette Reine des Anges, si supérieure aux anges par son exquise virginité, les anges eux-mêmes ont à peine été dignes de servir son corps virginal et de l'enlever au ciel dans sa glorieuse assomption. Et maintenant, peuples rachetés par cette co-rédemptrice... approchez et recueillez-vous... Et daignez, ô toute belle, du*



LA VIERGE AU MIRACLE
qui aurait souri au P. de Mazenod
au cours des épreuves de sa fondation.

haut des cieux abaisser un regard de tendre compassion vers vos fils... etc.»

Ce service lui a été demandé avec instance « comme preuve de son amour pour Marie ». Il éprouve le besoin d'ajouter, sur la feuille manuscrite qu'il présente à son client, cette note de protestation :

« Croyez bien que j'aimais passablement la Sainte Vierge, même avant cette péroraison... Et je vous promets de vous faire voir, si je vis seulement quelques années, que je n'ai pas fini, et qu'en entrant chez les Oblats, c'était bien pour me faire Oblat de Marie Immaculée. »

« Ma dévotion à la Sainte Vierge, » déclarait-il ingénument à un autre, *« illumine de plus en plus ma dévotion au Sacré-Coeur ».*

Déjà, dans sa vie, maintes preuves de cette tendresse pour sa Mère du ciel nous sont apparues. *« Je pense, »* écrivait-il à sa mère, *« que les trois Ave Maria que vous me faisiez dire à l'âge de quatre ou cinq ans, et que je n'ai jamais abandonnés après, m'ont préservé de bien des misères et m'ont permis d'être ce que je suis aujourd'hui, Oblat de Marie Immaculée ».*

C'est à l'intercession de cette bonne Mère qu'il attribuait la guérison de son frère, à l'automne de 1917, alors que la mort paraissait l'avoir déjà terrassé. Au chevet du malade, il n'avait cessé de réciter le chapelet, et il s'écriait avec des accents

d'une conviction poignante: « *Souvenez-vous, ô Marie, qu'on n'a jamais entendu dire, etc.* » « *Je suis convaincu qu'Elle le sauvera,* » exposait-il en même temps au Supérieur du Noviciat, qu'il remerciait des prières faites en communauté à cette intention.

Pendant son noviciat, quand apparut la grippe espagnole au Canada, à l'automne de 1918, il composa une prière à Notre-Dame du Cap, signée par les novices et portée au Cap-de-la-Madeleine pour y être placée devant la statue miraculeuse. Il s'adressait à Marie sous les titres les plus saisissants: *Virgo potens, Mère de Miséricorde, les Oblats de votre Coeur Immaculé, Gardienne Immaculée de notre Congrégation, etc...*

Oblat, le frère Lavallée apporte à la fête de l'Immaculée Conception, titulaire de son Institut, une préparation particulière. Il avait sérieusement étudié le *Traité de la Vraie Dévotion à Marie* du Bienheureux Grignon de Montfort, et il en fit même un copieux résumé de soixante pages. Dans son zèle, il veut amener tous les novices à cette consécration parfaite, le 8 décembre. D'aucuns, pour des raisons de circonstance, discutent avec lui de l'opportunité de cette pratique. Il n'abandonne pas la partie: « *J'ai discuté ferme, avec trop de chaleur tout de même... Quoi qu'il en soit, je me crée désormais l'Apôtre de Jésus par Marie. Per Matrem ad Cor Filii.* »

Ce jour de fête de l'Immaculée, il prend la résolution de faire une octave de méditations sur les perfections de la Sainte Vierge, de l'invoquer plusieurs fois le jour sous le vocable de *Marie Immaculée*, de renouveler sa consécration héroïque, d'être fidèle à son Rosaire quotidien. « *J'ai la joie d'avoir récité tous les jours tout mon Rosaire depuis mon entrée,* » disait-il plus tard. Il avait inscrit les quinze promesses faites par Marie à saint Dominique et au bienheureux Alain de la Roche, en faveur de la dévotion au saint Rosaire; la dernière surtout le touchait: « *La dévotion au Rosaire est une marque évidente de prédestination* ».

Quelque soir, il entre dans sa revue du jour: « *La journée consolante! J'ai employé toutes mes récréations à parler de la Sainte Vierge, et cela sans effort ni recherche* ».

Le 2 février, il renouvelle sa consécration du saint Esclavage de Marie, et prononce privément les vœux de religion jusqu'à son oblation publique. « *Ce matin, dit-il, j'ai droit à une plus spéciale affection de ma Mère du ciel, si tant est qu'Elle puisse m'aimer davantage* ».

Ecoutez enfin ce cri filial qu'il échappe en sa revue du jour, le 1er mai:

« *En me levant, j'ai été le premier, pour ce beau mois, à saluer notre Mère dans son parterre, et à lui demander son amour avec l'amour de son divin Fils. Elle et Jésus, voilà le grand printemps, la divine sève qui enrichit et féconde les*

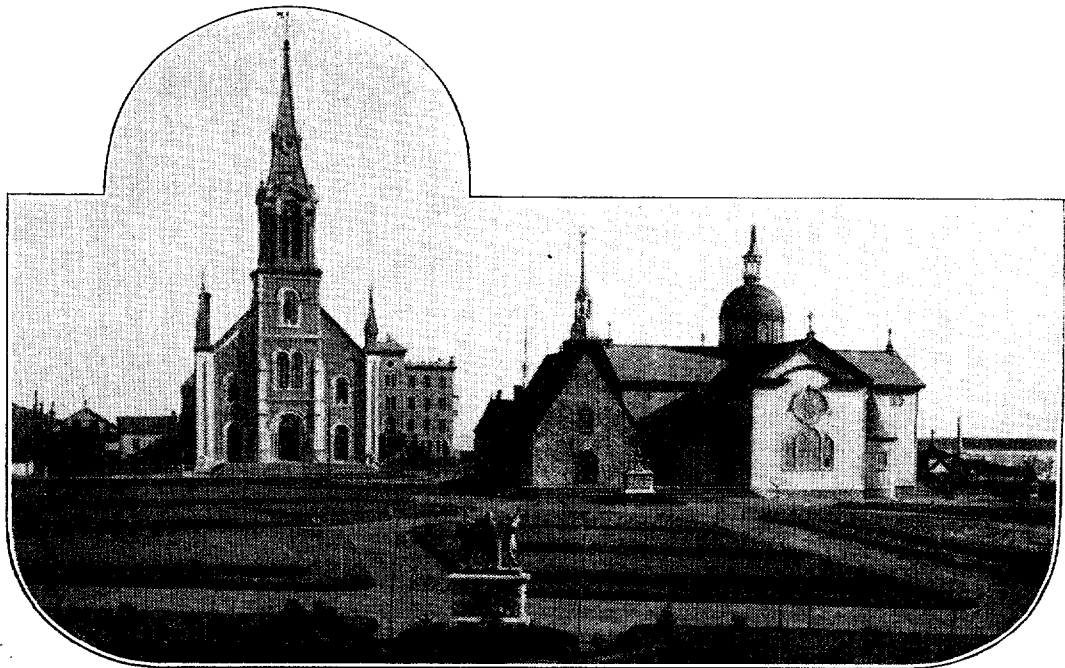
actes d'amour. Amour donc et amour d'action ; je veux faire plus que jamais de la vie cachée avec Marie durant ce mois. . . »

Sa dévotion devient au Scolasticat plus vive encore et plus profonde. C'est à la divine Mère qu'il confie son avancement spirituel :

« Après approbation, je déposerai le livre de mes résolutions aux pieds de la Sainte Vierge pendant une journée, pour en demander la réalisation, et la force de marcher jusqu'au bout. »

Dès le début, il demande à sa bonne Mère, trône de la Sagesse Incarnée, *Sedes Sapientiæ*, de lui obtenir la science qui mène à Dieu. Avec ceux de ses frères le plus portés à entrer dans ce sujet, il a des entretiens fréquents sur la Sainte Vierge. *« Un Oblat, estime-t-il, qui n'aime pas la Sainte Vierge n'est pas un Oblat, et plus il l'aime plus il est Oblat. »*

Il prend plaisir à souligner les actes de piété et les cérémonies qu'on accomplit en l'honneur de Marie, disant alors d'un air affectueusement narquois : *« Votre bonne Sainte Vierge doit être contente ! »* Enfin, il s'applique, pour ranimer sa ferveur mariale, à étudier la *Marialogie*, et à chercher les livres les mieux faits sur cette matière. Il garda à son usage le substantiel et savoureux traité du Père L'houmeau, S. M. M., *« La Vie spirituelle à l'école du Bienheureux de Montfort. »*



L'ÉGLISE PAROISSIALE ET LE VIEUX SANCTUAIRE DU ROSAIRE.
AU CAP-DE-LA-MADELEINE.

Il aimait aussi, en véritable fils de la famille, le sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, confié à la Congrégation, et entretenait les plus grands espoirs sur le bien qui, de là, s'épancherait sur notre peuple. Avec zèle, il conseillait à ses amis d'y faire un

~~monument~~

« *Le pèlerinage de Sainte-Anne, à l'heure actuelle, jugeait-il, est beaucoup plus populaire chez nos gens, mais je suis persuadé que Sainte Anne finira par s'éclipser pour céder la première place à sa Fille du Cap. Notre peuple pourra conserver une confiance toujours aussi grande pour Sainte Anne, tout en développant beaucoup plus son amour pour Notre-Dame du Cap.* »

Tempérament impressionnable et visuel, il s'aidait volontiers d'images pour entretenir ses sentiments. Après son décès, on trouva, fixées au revers de son pupitre d'étude, une *Vierge au berceau*, avec l'invocation : « *Jésus, mon amour, Marie mon espoir* » ; une *Notre-Dame de Lourdes*, apparition et sanctuaire ; mais surtout, au centre, la belle et grande image d'une *Vierge italienne* aux couleurs vives, montrant son Coeur enflammé couronné de roses et d'épines, avec cette inscription qui ne pouvait qu'être chère au futur prédicateur de la miséricorde : « *Cor Mariæ, sedes misericordiæ.* »

Mille petits riens trahissent où vont les pensées de notre fervent Oblat : des feuilletts épars, lui rappellent les titres et symboles bibliques de Marie, *Stella maris*, *Fons signatus*, *Nubes coeli*,

etc. D'autres portent des recommandations comme celles-ci : « *S'il reste du temps après un exercice, me mettre sous la protection de Marie* » — « *En me rendant à la chapelle, penser aux résolutions qu'Elle m'a inspirées* » — « *Composer un chant d'oblation à Marie.* » Et autres analogues.

Deux jours avant sa mort, le dimanche 13 août, il reçut son appel à l'oblation définitive, qu'il devait faire le 8 septembre suivant : « *Vous êtes heureux de prononcer bientôt vos vœux perpétuels,* » lui dit un frère en le félicitant. — « *Oh! oui, répondit-il, si la Sainte Vierge veut que je les fasse, ça fait si longtemps que je le désire!* »



CHAPITRE NEUVIÈME

LA CULTURE DES VERTUS

« La vie est un combat dont la palme est aux cieux ». Cette palme était assurée au frère Lavallée par son amour pour le Coeur Adorable de Jésus et le Coeur Immaculé de Marie, mais il lui fallait d'abord passer par le combat. On a vu ses efforts pour se maintenir dans la vie intérieure. Constatons-en les fruits dans l'épanouissement en son âme des plus riches vertus.

L'union à Dieu suppose et fonde le renoncement à la nature, et c'est là la clef du bonheur vrai. Le frère Lavallée écrivait à l'un de ses jeunes frères en religion : « *Pour ma part, j'ai été heureux dans la mesure où j'ai su plier ma volonté et mes caprices devant les sacrifices qui s'imposaient* ».

* * *

Son orgueil naturel. — Ces sacrifices, ils furent nombreux. En premier lieu, celui de l'orgueil, fort tenace chez notre jeune homme, comme chez bien d'autres.

Frère Lavallée ne se dissimulait point son amour-propre. En sa dernière année de Scolasticat, il faisait de lui-même à son directeur spirituel cet exposé, non sans appuyer peut-être plus que de juste sur divers traits :

« Comme tendance générale, esprit de domination, d'acaparement, qui se définit par cette formule : surpasser tous en tout, ceci basé sur l'idée au moins subconsciente de ma (prétendue) propre excellence et de ma force (¶). »

« Les manifestations extérieures en sont les suivantes : faire beaucoup d'esprit à temps et à contre-temps, me réjouir le premier de mes bons mots, les répéter à des auditoires différents ; secret dépit d'être muet sur une question où je pourrais me prononcer avec avantage ; parler trop, avec n'importe qui ; dogmatiser et trancher certains points ; avoir le dernier mot, pousser jusque dans les derniers retranchements les concessions difficiles ; je centralise les conversations que je ramène très souvent au « moi, c'est comme ci... moi, c'est comme ça ! » Respect naïf de mes petits travaux passés que je conserve « ut pupillam oculi ». ¹ J'aime à entretenir mes compagnons de mes exploits d'autrefois, oratoires ou autres. Persuasion intime que je fais subir mon ascendant à tout égal avec qui j'ai des relations. Parfois, secret chagrin d'être moins populaire que tel ou tel, de

¹ Comme la prunelle de mon oeil.

n'être pas aussi bon joueur que lui, ambition de l'atteindre ou de le surpasser. Tendance à la pose. En classe, je parle sans être interrogé; l'objection pour l'objection ou pour l'admiration; j'excuse mes qualités ou je nie mes succès avec trop de véhémence, etc., etc., etc.

« Les manifestations intérieures reviennent à une vanité très subtile; c'est là mon défaut dominant, je sens qu'il me pénètre tout entier, d'une manière réelle mais presque insensible, et qu'il vicie un grand nombre de mes actes, lesquels sont souvent accomplis sous une impulsion apparente d'amour de l'étude, du devoir, du désir de connaître, de la gloire de Dieu, de m'humilier, etc., mais sous l'impulsion cachée de la vaine gloire, du souci d'être admiré, de l'extension de ma personnalité; tout cela est si subtil que je ne sais pas démêler lequel de ces deux sentiments a prévalu, du motif surnaturel ou de la recherche de moi-même. Est-ce imagination, il me semble qu'un grand nombre de mes actes sont viciés par ce mélange. J'ai beau, avant d'agir et dès que le sentiment d'amour-propre est entré, purifier à nouveau mes intentions, je reste après l'action sous l'impression qu'elle a été accomplie par l'unique motif personnel. Outre ces manifestations que je vois, il y en a que je ne vois pas; quelles sont-elles? »

Poignant duel de la nature et de la grâce! Se peut-il un tableau plus sincère et plus émouvant!

Le psychologue termine son *introspection* par ces mots presque déchirants:

« Je n'ai pas tant besoin maintenant, je crois, mon Révérend Père, de connaître mon défaut, que de moyens pratiques, nettement précisés, concrets, d'arriver à me vaincre; il y a quelques années déjà que je tâtonne autour de la voie, sans avoir les indications précises qu'il me faudrait: «Va ici,

va là ; fais ceci, tranche là». De la lumière, s'il vous plaît, au nom du Sacré-Coeur. Paratum cor meum,² mais Vias tuas demonstra mihi». ³

Parvenu à ce degré d'analyse de soi et avec une pareille volonté de se réduire, un orgueilleux éprouve-t-il en sa passion autre chose qu'une tentation et un mouvement de la nature? Sa liberté, si violentée par la passion, peut-elle être de connivence avec des sentiments réprouvés de la sorte?

* * *

Souci d'acquérir l'humilité. — Frère Lavallée était convaincu de la nécessité de l'humilité, non seulement pour la vertu mais aussi pour l'apostolat. Ecrivant à un de ses frères en religion, il lui souhaitait une *humilité profonde* comme cadeau spirituel, puis poursuivait :

« Quand le Créateur voulut dresser jusque dans les nues les cimes superbes de l'Hymalaya et du Mont Blanc, il comença par creuser d'insondables abîmes. C'étaient les fondements de son oeuvre. Il n'est jamais besoin d'en faire autant pour créer une simple colline. Ainsi dans l'ordre moral. Les grandes saintetés s'édifient sur les grands anéantissements. Dieu prend la place du vide qu'on fait en soi pour lui. Si l'on enlève tout, et si l'on s'abaisse jusqu'à devenir rien, il entre alors tout entier... »

² Mon coeur est prêt. (Psaume LVI, 8.)

³ Indiquez-moi vos voies. (Psaume XXIV, 4.)

L'année suivante, au même :

« Notre idéal d'apôtres, mon ami, si nous voulons être autre chose que de vulgaires chercheurs de popularité, c'est celui de saint Jean-Baptiste : « Oportet illum crescere, me autem minui. »⁴ C'est sur les ruines de notre orgueil, sur les débris de notre amour-propre que Jésus, le bon Jésus, veut grandir. Pour faire ces ruines, sachons donc être des démolisseurs de notre très respectable personne, ou tout au moins laissons-nous démolir, laissons-nous écorcher. Saignons avec patience. Ce sang est riche en vertu. »

Pour faire ces ruines et réaliser cet écorchement, Frère Lavallée n'épargna aucun moyen, petit ou grand. Il demanda d'abord l'humilité au Ciel et avec quels accents :

« Mon Dieu, donnez-moi l'humilité de vos saints ! Donnez-moi une conscience si nette de mon néant et du néant des vanités humaines que jamais mon désir ne se hausse à ces futiles désirs... Que je vous aime, et c'est tout ; je suis assez riche ! Car alors ma richesse sera féconde : je vous ferai aimer. Et vous savez si je suis sincère vous qui scrutez les coeurs ! Je suis si sincère que s'il fallait, pour expier d'avance tous mes péchés de complaisance ou de vaine gloire, souffrir durant vingt-quatre heures les plus horribles tourments, afin de vous aimer d'un amour franc et sans alliage, je serais prêt avec votre grâce à supporter ce raccourci d'enfer.

— *« Voilà, certes, ô mon Jésus, vous le savez, la plus profonde de mes douleurs : sentir, au soir de chaque jour, que*

⁴ Il faut qu'il grandisse, et que moi je diminue. (S. Jean, III, 30.)

tout en vous cherchant ardemment, je me suis si souvent trouvé moi-même. Oh! l'affreux supplice, quand on voudrait aimer sans mélange! Quand donc me procurerez-vous cette joie ineffable? Et faudra-t-il attendre pour cela l'éternité du Ciel!

— « *Maître, m'entendez-vous* », écrit-il encore exactement deux mois avant son décès, « *c'est vous que je veux et rien que vous. Succès, dons, talents, qualités, ne me sont que détritus si je ne vous ai pas. Elevez-moi au-dessus du mirage de l'ambition, et donnez-moi la passion de l'abaissement. Vivre avec vous seul, sous l'hostie, au fond du Tabernacle, où la vague des vanités vient mourir!... Maître, je vous en prie, délivrez-moi de moi-même et gardez en mon âme la fière liberté de vos enfants...* »

« *Surtout, ô Jésus, mon Frère, donnez-moi l'humilité, cette auréole incomparable qui illuminait votre chaste front d'Adolescent, sous les lambris dénudés de Nazareth. Je veux vous suivre dans la route âpre et escarpée de l'abaissement.* »

En vue d'obtenir une parfaite humilité, la méditation du néant de l'homme nourrit sa prière :

« *Comment Dieu a-t-il réussi* », écrit-il ailleurs, « *à me conduire jusqu'ici! J'ai eu les grâces de la Samaritaine, celles de Zachée, celles du larron pénitent. Et malgré tout cela, je demeure un puits de misère, un bouc au milieu des chevreaux. Mais ce sont les misérables, ô mon Dieu, que choisit votre puissance: infirma mundi elegit Deus.* »⁵

Il vient d'assister, le 19 janvier 1922, à la translation des restes de l'archevêque d'Ottawa.

⁵ Dieu choisit les éléments les plus faibles du monde. (1ère Epître aux Corinthiens, I, 27.)

« Ce tableau funèbre m'a fait du bien. Voilà tout ce qui reste de la gloire de deux archevêchés. Un cadavre et la terrible reddition de comptes. Depuis que j'ai lu la vie de saint Alphonse, chaque mort d'évêque m'épouvante... Grand Dieu, quelle responsabilité!

« Après de ce cadavre d'un prélat qui a dû rendre compte de deux provinces ecclésiastiques et des milliers d'âmes dont il a eu la charge, j'ai mieux compris mon bonheur d'être un petit religieux, et j'ai souhaité ardemment de me contenter toujours de la dernière des places. C'est en face de la tombe que les dignités s'apprécient à leur véritable mesure... »



Pratiques spéciales d'humilité. — Ainsi que pour l'acquisition de la vie intérieure, il accumulera pour la conquête de l'humilité résolution sur résolution, et des plus pratiques, dont voici quelques-unes :

« Me défendre à l'avance de tout acte de complaisance dans les actions que j'ai à faire.

« — Agir comme si j'étais très humble, me tenir le dernier. Et, Dieu aidant, l'humilité viendra.

— « Tous les premiers vendredis du mois, baiser les pieds des Frères au réfectoire, pour demander au Sacré-Coeur une grande humilité, la persévérance dans ma vocation, et le martyre s'il m'en juge digne.

— « En classe, beaucoup d'humilité; ne jamais interroger que pour le strict besoin, et, au grand jamais, pour mettre le professeur en contradiction avec lui-même; ne discuter que très rarement, lorsque ce paraîtra être le désir du professeur, le faire alors avec beaucoup d'humilité, de calme, de

déférence, de distinction; lorsque le R. P. Professeur s'adressera à la classe en bloc pour obtenir une solution, j'attendrai, si je crois la posséder, que tous ceux qui en ont une l'aient exposée; bonne ou mauvaise, il est mieux que la mienne arrive en dernier lieu, ce qui m'évitera, si elle était mauvaise, de la présomption, ou si elle est bonne ce qui permettra aux autres de résoudre la question avant moi, circonstance très salutaire à mon humilité, et qui chatouille assez fortement le mauvais fond de mon amour-propre.

« Faire la petite coulpe (accusation privée au Supérieur des fautes contre la Règle) tous les dimanches, mardis et jeudis; accepter les observations du moniteur que je me suis choisi, avec l'avis de mon directeur, sur les tics et manières que je puis contracter.

« En discussion, et toujours, la probité intellectuelle. Savoir douter de mes certitudes, qui ne sont si souvent que des doutes revêtus, par les petites passions ou le préjugé, du manteau de la vérité: fulgor veritatis rapiens assensum! ⁶

« Jamais de radicalisme: être absolu et tranchant, c'est presque toujours mentir un peu. . . L'infailibilité appartient en propre au Pape seul; la part qui peut nous en revenir, comme membre du corps mystique, est si atténuée par la transmission indéfinie qu'elle doit subir, qu'on peut s'abstenir de dogmatiser, et a fortiori sur les questions irrésolues et insolubles, v. g. les fameuses disputes sur le suppôt, la causalité instrumentale des Sacrements, la motion divine, la création ab aeterno. Si saint Paul nous entendait à certaines heures, il nous ferait sûrement une lecture spirituelle avec ses pastorales: « Quidam aberrantes, conversi sunt in vaniloquium. . . non intelligentes neque quae loquuntur, neque de quibus affirmant — Si quis non acquiescit. . . ei quae

⁶ L'éclat de la vérité saisissant l'esprit. (Définition de l'évidence).

secundum pietatem est doctrinae, superbus est, nihil sciens, sed languens circa quaestiones et pugnas verborum... Est autem quaestus magnus pietas cum sufficientia. †

Voici encore une série d'actes auxquels il s'astreindra, d'après ses retraites annuelles de 1920 et de 1921 :

1. *Garder le silence aux réunions de l'Association (cercle d'études); si ça languit, interroger, mais seulement cela; de même aux réunions des sous-comités.*

2. *En compagnie d'un ancien, ne pas discuter.*

3. *Savoir ravalé une bonne réponse, un mot pétillant.*

4. *Ne jamais jouer pour la galerie.*

5. *Chanter avec beaucoup d'âme des cantiques communs.*

6. *Savoir interroger tous et sur tout; cela renseigne et tient dans le sentiment de son ignorance.*

7. *Aux jours de grande fête, et devant les visiteurs, me dissimuler dans les coulisses.*

8. *Avec des Pères en récréation, quand il y a groupe, me borner à rire et à écouter.*

9. *En groupe nombreux, faire même besogne, et jouer le rôle passif, si ça ne nuit pas à l'entrain commun.*

† Il y en a qui, s'abusant, sont tombés dans un vain bavardage, ne comprenant ni ce qu'ils disent ni les choses dont ils parlent (1ère à Timothée, I, 6). Si quelqu'un n'est pas docile à la doctrine, conforme à la religion, c'est un orgueilleux, un ignorant, un esprit malade, qui s'occupe de vaines questions et de disputes de mots (VI, 4). C'est un énorme profit que la piété contente du nécessaire. (VI, 6).

10. *Ne pas discuter de thèses en récréation quand on est attroué; j'ai trop de facilité d'élocution pour ce que j'ai de science vraie; ça pourrait m'illusionner; discuter tout au plus, à deux ou trois, et très posément.*

11. *Me réjouir de mon obscurité.*

Aux dernières vacances, il ajoute les suivantes :

1. *Dans les concerts du soir, en canots, aimer le silence; adorer le bon Dieu dans la douce fraternité de la communauté et dans la magnificence des spectacles qu'Il nous offre.*

2. *Ne pas chercher à être le centre des groupements ni d'attirer l'attention ou les regards.*

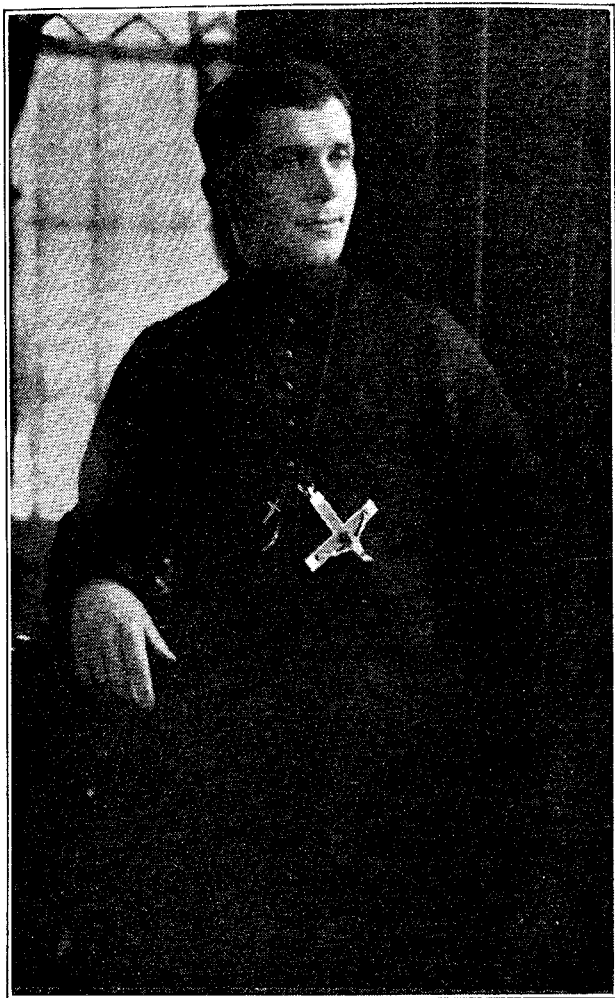
3. *Savoir plutôt les attirer sur les autres, surtout sur les humbles et les timides à qui cela pourrait donner confiance en eux-mêmes.*

Après cela, s'étonnera-t-on que les Scolastiques qui le connurent bien se soient inclinés devant sa grande humilité. Le souffle de la jalousie, ils le purent observer, n'effleura point son âme, et il ne se plaignit jamais du parti-pris trop naturel de quelques-uns à l'écarter de certains avantages. Il eut le courage de subir en silence des accusations dont il aurait pu aisément se disculper. Alors que toutes ses tendances le portaient aux choses intellectuelles, il s'était imposé des travaux manuels par humilité et dévouement. Ainsi, au mois de septembre de sa dernière année sur terre, il allait proposer aux frères chargés d'entretenir la propriété, de

les aider pendant une heure, chaque après-midi de congé, se mêlant à leurs travaux qui n'attiraient point : transporter du vieux bois, corder des feuilles de tôle à toiture, déclouer des poutres vieilles, et choses semblables. Or, cette offre de sa part provenait d'une résolution prise à sa retraite, en vue de cultiver l'abnégation. Pour le même motif, il avait modestement sollicité auprès du Supérieur la fonction de perruquier, afin d'y trouver une occasion de dévouement et de mortification ; et l'inégalité de ses succès dans son travail lui était une occasion *d'encaisser* volontiers les taquineries. Aux séances de l'Association, on observa bien des fois une vertu, une charité et des actes d'humilité qui, comme le révèlent ses notes intimes, n'étaient pas sans lui coûter beaucoup.

Est-ce à dire que jamais sa nature personnelle et ambitieuse ne se trahissait plus ? Il serait inexact de le soutenir. Il n'empêche que la grâce et des efforts persévérants avaient profondément enraciné l'humilité dans son âme. Si, à première vue, il pouvait apparaître fier et prétentieux, cette impression se corrigeait rapidement pour peu qu'on entrât dans son intimité. Entre tous, ses maîtres ont su quels renoncements lui inspirait son sentiment habituel de la présence de Dieu, et ils admirèrent son humilité et sa simplicité intérieure.

« Le monde, » lit-on dans le rapport fait aux Supérieurs majeurs avant ses vœux perpétuels, « le



monde lui a laissé une apparence de prétention dont il se vide à coups d'énergie ».

* * *

De plus en plus, un dilemme qui, d'abord, l'avait beaucoup tourmenté, celui de l'humilité qui éteint l'action, et de l'action qui pousse à l'amour-propre, se résolvait dans son esprit. La solution, il la trouvait dans la *simplicité surnaturelle*. Des pages de Faber, dans ses *Conférences spirituelles*, et de Dupanloup dans *La Sainteté sacerdotale*, dont il transcrivit plus d'un passage à relire, lui fournirent ce qu'il appelle des *règles d'or*.

Voici les réflexions qu'entre temps il se faisait à lui-même et qui marquent l'évolution de ses vues intérieures :

« Laissons autant que possible le souci de Sa Majesté la Louange des hommes dans les coulisses. » — « La seule popularité qui vaille aux yeux de Dieu, c'est la popularité de la vertu. Et il n'y a rien comme la vertu pour se rire de la popularité. Il ne faut pas se soucier de la popularité, que dans la mesure où son absence peut être l'indice de certains défauts assez graves, préjudiciables à la charité ou à la justice communes. Hors ce cas, n'avoir l'oeil que sur Dieu... O mon Dieu, ô Coeur de mon très doux Jésus, donnez-moi cette simplicité d'esprit et cette rectitude d'intention qui ne me fassent rien juger que sous l'angle surnaturel, et selon la mesure adorable de votre adorable Volonté. »...

« De même il faut être très libre au sujet de la recherche de l'estime des Supérieurs. D'une manière plus ou moins

consciente et pour divers motifs, elle peut avoir pour mobiles des raisons bien différentes de celles qu'on pourrait se figurer, et dès lors devenir une source dangereuse d'illusions sur soi. Désirer d'être vis à vis de ses supérieurs dans la situation du plus grand nombre, pour ce qui a trait aux relations extérieures... »

« Si je me demande comme saint Bernard pourquoi je suis venu ici: Ad quid huc venisti? et si après cela je regarde ma conduite extérieure, force m'est bien de reconnaître que je semble être entré en communauté pour plaire aux hommes, tant dans le tréfonds de ma nature apparemment indépendante, je me sens attaché à leur estime. Or, il y a ici une parole joliment effrayante, si on la creuse un peu : « Si hominibus placerem, servus Christi non essem. »⁸ Le mihi vivere Christus est⁹ n'est pas encore suffisamment enraciné dans mon cœur. Il faut que par une pureté d'intention sans cesse renouvelée, je me débarrasse de cette chape de plomb, de ces entraves maudites de la vaine gloire, plus subtiles et plus enveloppantes que ne sont les liens du cœur. Grand Dieu! que voilà des obstacles terribles au salut et à la sanctification. Agir pour édifier sans agir pour être vu. Comme cette marge est étroite, et comme la pente est facile des grands désirs d'édification aux enivrements subtils de la vaine gloire. Pour atteindre le premier but sans se déchirer au second, il faut sans doute une vigilance de tous les moments, avec une indépendance souveraine des jugements humains et de Sa Majesté l'Opinion. Or il me paraît impossible d'arriver au premier comme au second résultat, sans le souvenir perpétuel de Dieu. Ce sentiment de Jésus présent sera le fléau régulateur d'un juste équilibre moral. »

⁸ Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. (Épître aux Galates, I, 10).

⁹ Jésus-Christ est ma vie (Épître aux Philippéens, I, 21).



Attachement à l'obéissance. — L'humilité brise l'orgueil : elle est aussi la mère de l'obéissance « qui a produit plus de miracles que de martyrs », estimait Frère Lavallée. « Je veux avoir la passion de l'obéissance ».

« Les exhortations de la coulpe ont porté cet après-midi sur l'esprit de critique », lit-on au jour de sa retraite du 9 juin 1922 ; « le R. P. Supérieur a fait des remarques sévères, mais justes, sur ce travers. » — « Incontestablement, à certaines heures l'obéissance a une face de contradiction. Tout au moins elle brise trop la nature, sans crier gare, pour que celle-ci accepte sans rechigner un peu ce qui la traite si durement. De cette révolte spontanée, il n'y a pas lieu d'être surpris. C'est alors à la foi d'intervenir et de refléter Dieu sous l'ordre ou l'événement qui contrarie... Sans elle, c'est la rébellion, c'est le péché. Avec elle, c'est l'aveugle sujétion, dans l'immuable certitude que Dieu parle et par là l'acquisition d'un degré de plus de gloire infinie au ciel ; sublime considérant, vers lequel il importe de lever le regard quand la raison raisonneuse cherche à s'émanciper des liens de la dépendance et de la tutelle préétablie.

« Quand un ordre susceptible de me contrarier arrivera, je me recueillerai d'abord, je ferai un acte de foi dans la présence de l'action de Dieu, je m'affermirai dans cette certitude de foi ; puis, je marcherai, sans m'occuper des épines, sur les épines elles-mêmes, s'il est nécessaire.

« O mon Jésus, daignez accepter ces résolutions, les bénir et en confier la garde à votre Divine Mère. Daignez aussi m'éclairer dans la détermination de mon règlement de vacances.

« *En ce qui regarde l'obéissance, voici : observer scrupuleusement le règlement ; les jours de pique-nique, me hâter de faire ma visite au très Saint Sacrement avant le départ, le matin, pour ne pas l'omettre dans la journée ; obéir aux capitaines de canots, aux avants, aux cuisiniers, lorsqu'ils exercent leurs fonctions, aussi promptement qu'au Supérieur et à Dieu lui-même ; si quelque suggestion apparaît nécessaire, la formuler avec respect, modération et beaucoup de détachement, sans se préoccuper du résultat ; s'il s'impose des choses à signaler, les exprimer au R. P. Supérieur qui y verra. »*

Pour un religieux, l'obéissance se confond avec l'observation de sa Règle. Inutile de citer tant de passages où le frère Lavallée se prescrit une exacte fidélité à cet égard, « *en vue de se rendre agréable au Sacré-Coeur* », se proposant l'exemple d'un Provincial de France qu'on appelait le *Père la Règle*.

Signalons ce principe souvent réaffirmé par lui : « *Se tromper, s'il le faut, avec l'autorité* ».

* * *

Application à la pauvreté. — L'obéissance, fille de l'humilité, réduit l'égoïsme de l'esprit, la volonté propre. Mais avec l'esprit, la grâce doit aussi dompter la chair et le coeur. Et, pour être de soi moins profonde, cette opération n'est pas moins coûteuse. Frère Lavallée voulut s'y soumettre. De la sorte, il entra dans l'esprit des trois voeux de religion ; de l'obéissance qui s'attaque à l'esprit,

de la pauvreté et de la chasteté qui combattent la chair et le cœur, afin que, dans le parfait religieux, s'éteigne tout égoïsme désordonné.

Le jeune Stellus, philosophe à Joliette en 1917, « *soucieux d'être bien mis pour laisser un bon coup d'oeil à l'entourage* » et l'élégant petit abbé entré l'année d'après au Noviciat, tout pimpant et parfumé, n'eussent plus reconnu quatre ans plus tard le frère Paul-Emile Lavallée, aimant à « *se tenir habituellement en vieille soutane* » et à « *songer qu'il doit vivre à la manière des pauvres, ad morem pauperum* ». De fait, rien dans son accoutrement ne trahissait plus la moindre recherche. La veille de sa mort, il passe plus d'une heure à la galerie de la maison de campagne, devisant aimablement avec ses frères, pendant qu'il reprise lui-même sa soutane de vacances, qui ne respirait pas le moins du monde la vanité. Depuis quelque temps surtout, il s'appliquait à pratiquer un grand détachement en tout. « *Je ferai la grande révision de mon ménage une fois le mois, le premier vendredi,* » avait-il mis au nombre de ses résolutions antérieures, « *et je me débarrasserai de ce qui ne m'est plus utile* ».

* * *

Pratiques de mortification. — Le détachement de la nature se pratique dans la pauvreté, mais aussi dans la mortification. Déjà, l'on a pu noter diverses privations que s'imposait le Frère Lavallée.

Jusqu'où a-t-il porté cette vertu ? Quelques détails vont nous le révéler ; et ceux-là même qui l'ont connu en seront surpris, croyons-nous. On constatera comment sans de grandes pénitences extérieures l'on peut efficacement se mortifier, et pourquoi Frère Lavallée pouvait parler de ses petits sacrifices quand il voulait obtenir de Notre Seigneur une grâce spéciale.

Voici, en septembre 1921 : Aux repas : lenteur et sobriété ; ne jamais boire en mangeant ; prendre peu de dessert, réduire sa consommation de pain, deux morceaux au plus ; le soir, ne prendre ni lait ni dessert ; le samedi, à midi, point de dessert, en l'honneur de la Sainte Vierge ; ne pas prendre d'entame, à moins d'être remarqué ; prendre ce qui est sur la table, ne pas aller quêter à la table voisine ; écouter la lecture de façon à pouvoir la résumer ; ne pas négliger les voisins, (leur rendre tous les services convenables) ; quand il y a Deo gratias, laisser aux autres le pas dans la conversation, ne pas contredire sans grave raison ; le samedi de chaque semaine, mettre les bras en croix au réfectoire en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Jamais de fruits, entre les repas, ni sucreries, même avec permission, à moins de singularité.

En récréation, ne jamais jouer plus de deux parties, excepté pour motif de charité ; n'en jouer qu'une lorsqu'il gagnera. Donner sa place fréquemment. Ne pas s'immiscer dans une discussion étrangère, éviter aussi le plaisir de trancher le noeud et d'établir son savoir. Endurer patiemment les pointes et chiquenaudes, s'abstenir de répondre aux petites malices. Se persuader que les autres peuvent avoir raison. Savoir se taire.

Ne jamais se plaindre du lit, des classes, de rien du tout. Aux travaux manuels, tout accepter.

Sauter au bas du lit, dès le réveil; prendre la douche trois fois la semaine; supprimer un oreiller, au dortoir; ne pas mettre son camail à la chapelle, par respect pour le très Saint Sacrement; passer une étude sans s'appuyer au dossier de sa chaise; ne pas se toucher à la figure durant une journée; passer un jour sans s'asseoir à la chapelle, hors les mouvements communs.

Réciter le bréviaire, même les jours de congé, devant le très Saint Sacrement. Sortir en ville le moins souvent possible, seulement pour faire les pèlerinages traditionnels, ou pour accompagner ceux qui ont besoin de compagnon; cella custodita dulcessit¹⁰; ne fréquenter personne à l'extérieur, si ce n'est les Pères D. et R.

Ne jamais regarder un livre d'images, par simple curiosité ou sans raison sérieuse. Faire taire impitoyablement l'imagination. Passer par-dessus les troubles légers et les dérangements passagers, en fait de santé. Retenir ses jugements, et supposer toujours de bonnes intentions chez les autres, à moins de preuves formelles du contraire.

Dans les contrariétés et humiliations, remonter les sentiments d'une... octave, et les mettre au surnaturel.

Puis, ce dernier détail: demander une ceinture de pénitence. En effet, même dans sa cellule de vacances, il avait cet instrument de mortification et, au Scolasticat, deux chaînettes de bracelets piquants. Il s'en servait, avec les réserves que lui avait imposées son directeur spirituel, qui redoutait

¹⁰ La cellule gardée devient douce.

plutôt cet usage pour un tempérament aussi surmené.

* * *

Estime de la modestie. — La fleur de la mortification, la vertu qui en est le parfum et la beauté, c'est la modestie. Elle consiste, on le sait, dans la fuite des imaginations et des impressions sensibles, des touchers et des attitudes, des lectures, des paroles, des regards qui, sans être voluptueux, offrent cependant quelque péril pour la vertu, ou ne marquent pas assez de maîtrise de la raison sur les sens. Notre fervent religieux s'y appliqua par de nombreux moyens, dont l'exposé dira en même temps quel soin il prenait pour garder intacte la vertu des anges, la chasteté.

Au préalable, un mot d'observation. Il l'a déclaré lui-même : plutôt scrupuleux en théorie, en pratique il avait la conscience assez large. Sa maturité intellectuelle, ses relations de jeunesse et sa tournure d'esprit lui avaient donné sur divers points de détail des franchises d'allure qui eussent peut-être effarouché des âmes plus réservées. Il n'y avait en cela nulle ombre de vulgarité, non plus que négligence de la vertu. On sait, au reste, que les infimes déterminations de la modestie, le mot l'indique déjà, dépendent pour une large part des individus et des milieux. Il y aura toujours des différences notables entre la modestie française et

quelque peu janséniste du dix-septième siècle,—qui nous est restée, — et la modestie plus libre, plus simple du moyen âge, celle d'un saint d'Italie ou d'un moine d'Orient. Paul-Emile n'était janséniste ni par goût ni par formation.

Quoi qu'il en soit, il ne voulait point prendre rang parmi ceux qui, selon une pensée empruntée à Mgr de Ségur, « en sont réduits à élever l'autel de leur première messe sur un volcan mal éteint, et dont les sourds grondements présagent des éruptions prochaines » ; il s'appliqua à fuir victorieusement, par de minutieuses précautions, les approches mêmes du mal.

Au Noviciat, tout saisi par l'atmosphère surnaturelle où il se trouve soudain plongé, il a naïvement écrit dans une revue de méditation cette remarque, qui souligne du même coup son inclination à la lutte :

« La pureté est sans doute une des vertus capitales. Cependant l'on est si peu exposé ici à des chutes dans ce sens gratia Dei nobiscum,¹¹ qu'on perd son temps à s'en convaincre. La douceur, l'humilité, le recueillement intérieur, le silence, l'amour de la vie cachée, voilà mes grands chevaux de bataille. »

Il traduit par là sans s'en douter la pensée de Mgr de Mazenod dans sa règle des Oblats : « *Satis*

¹¹ La grâce de Dieu étant avec nous. (Voir 1ère Epître aux Corinthiens, XV, 10).

est dicere, nos corde, mente et corpore, Angelorum puritatem imitari debere »¹². Mais sur la fin, il entrevoit mieux la nécessité d'une vigilance perpétuelle :

« Sans doute, cette sainte vertu doit être assez facile à conserver dans les serres-chaudes du noviciat et du scolasticat ; mais comme il faut d'effort pour la garder intègre dans le monde si corrompu et imprégné de sensualisme. Il importe dès maintenant et avec vigueur de commencer l'entraînement requis pour cette lutte de vie ou de mort, qui doit durer jusqu'au dernier souffle. Je veux m'aguerrir dans les petites choses qui sont à ma portée, afin de pouvoir être fort, et, avec Dieu, vaincre ce corps de mort et de corruption que je traîne depuis vingt longues années. O bonne Mère du Ciel, Mater intemerata, Mater purissima, veillez sur ma chasteté, comme vous avez veillé sur la vie de votre divin Jésus. »

Un sermon qu'il composa en sa première année de théologie sur la garde des sens, moyen de recueillement intérieur, contribua beaucoup à l'éclairer lui-même et à le convaincre de l'importance des petites règles communes de la modestie.

« Sans cette vertu, affirmait-il, faite de prudence, de mortification, de tempérance et de force, impossible de fuir le péché, de progresser en vertu, de vivre uni à Dieu. » Il établissait sa doctrine par la triple preuve de l'Écriture

¹² Qu'il suffise de dire qu'on doit imiter la pureté des anges, de cœur, de corps et d'esprit. (Art. 524).

Sainte, des Saints Pères (S. Basile en particulier), et de la psychologie que fournit une trop malheureuse expérience. Citons ce passage saisissant de sa conclusion: « Quand mes regards se fixent sur vous, m. F., il me vient à l'esprit que bien des générations de jeunes apôtres, espoir de l'Eglise et espoir des âmes, se sont levées à l'appel de Dieu depuis l'institution du sacerdoce, pour l'oeuvre du sacrifice et de la rédemption. En ce moment où sont-ils? Ont-ils tous été des rédempteurs et des sacrifiés? Combien ont été fidèles aux engagements solennels de leur prêtrise? Le grand nombre, sans doute, grâces au ciel. Mais les autres?... Ah! il y a ici des noms qu'il faut taire, des noms que l'histoire a flétris, des noms que vous avez peut-être connus et aimés..., noms maintenant de découronnés, que l'Eglise, en pleurant, a vus s'éloigner graduellement de la voie droite, et qui sont allés, errant sur les chemins, tombant de chute en chute, de crime en crime, dans un état qui ne se dit même plus! Et qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora. 13

« Or, croyez-vous que ces déchus aient roulé en un jour des hauteurs du sacerdoce aux bas-fonds du vice, puis de l'incrédulité? Non, sans aucun doute. Ce fut là l'oeuvre des années. De longtemps ils avaient appris à capituler d'une manière habituelle devant les devoirs moindres qu'ils appelaient des détails, à prêter l'oreille aux irrassiables exigences de leurs sens. Donne, donne toujours; tu nous mortifieras demain! — Et ils ont cédé; et le péché est entré dans leur âme; et il y a établi sa demeure permanente... »

Il terminait son discours par un tableau délicieux, mettant sous les yeux de ses auditeurs le modèle par excellence de toute modestie, l'Immaculée

13 Voilà que ceux qui se nourrissaient de mets délicats ont mangé des immondices. (Jérémie, IV, 5).

et douce Vierge de Nazareth, amoureusement penchée sur le berceau du divin Enfant, puisant l'eau claire des fontaines et vaquant aux labeurs quotidiens de son ménage. Et il exhortait à l'avoir sans cesse devant les regards du coeur, cette bien-aimée Reine, cette Vierge très chaste.

On ne s'étonnera plus que d'aussi graves appréhensions et d'aussi charmants aperçus aient affermi en notre jeune scolastique les pratiques protectrices de la plus délicate vertu. Diverses observations communiquées à des confrères font voir chez lui le souci de plus en plus accentué des détails en cette matière.

* * *

Discipline d'énergie. — Ces petites pratiques peuvent paraître au vulgaire mesquines et méprisables. Les saints en ont connu l'efficacité et n'ont cessé d'en recommander l'usage. C'est, au fond, une discipline d'énergie. Or l'énergie, c'était, pour le frère Lavallée, une préoccupation qui ne quittait pas souvent sa pensée. Il y voyait une sorte de supériorité, un objet digne d'ambition. «L'énergie, a dit un scolastique auquel il a parfois donné de pressants conseils sur ce point, l'énergie, pour lui, c'était le nerf de toutes ses actions; il la pratiquait au jeu, où rien ne le brûlait autant qu'un joueur indolent et terne; il la pratiquait dans sa lutte contre les défaillances de sa

santé; il la pratiquait dans toute la domination de lui-même; il apportait souvent sur ce sujet l'exemple de Garcia Moreno, dont il rêvait quelque jour de tracer le portrait dans l'un de ses discours.» L'énergie, il eut à la pratiquer d'une manière qui le fit beaucoup souffrir, et où il n'obtint qu'après maints efforts la victoire, comme nous allons maintenant le dire, dans la pratique de la charité et le détachement du coeur.



CHAPITRE DIXIÈME

LA CHARITÉ FRATERNELLE
EN COMMUNAUTÉ

La pratique de la charité fraternelle paraît au premier abord facile. Mais pour peu qu'on s'y mette et qu'on y tienne, on en rencontre vite les difficultés : patience, support des défauts, dévouement, générosité constante, que voilà des mots lourds de sacrifice quand on s'en fait des règles de vie. Et pourtant, ces règles s'imposent au chrétien ; elles s'imposent plus rigoureusement au religieux qui s'y est engagé en entrant en communauté. On l'a dit avec raison, exiger de sa communauté qu'elle soit parfaite et n'offre rien de ce chef à souffrir, c'est oublier qu'un jour on y est soi-même entré. Au contraire, plus on y donne les efforts de sa charité,

plus on y goûte l'*ecce quam bonum* chanté par le Psalmiste.

Frère Lavallée pratiqua éminemment cette charité fraternelle, il en consentit tous les sacrifices. Son examen particulier devait porter souvent, d'après son programme de vie, sur la douceur intérieure ou de sentiment, la simplicité des rapports, la maîtrise du coeur, la sympathie dans les jugements, l'amabilité et le dévouement pratique.

* * *

Résolutions de dévouement pratique. — Les résolutions qu'il prend au début de ses dernières vacances marquent la vigilance qu'il apporte à cultiver le service du prochain :

1. *Eviter l'esprit de critique contre qui que ce soit.*
2. *Trouver intérieurement louable et bon tout ce qui se fait en communauté.*
3. *Dans un canot, se mettre toujours du côté du capitaine et de l'avant, dans les petits différends qui peuvent s'élever.*
4. *En arrivant à l'endroit des pique-niques, voir toujours à ce que les cuisiniers aient du bois pour leur foyer.*
5. *Laver la vaisselle de temps à autre, volontairement, en pique-nique.*
6. *Aider aux sacristains, en allant leur ramasser des fleurs, épilobes, fougères, lis d'eau, etc., et en m'offrant pour travailler à leurs parures d'autel.*

7. *Aider aux pêcheurs, en allant au besoin à la barbotte.*

8. *Consentir volontiers à aller à la Digue, chercher le bagage et les provisions, quand on me demandera, (soit un voyage d'environ quatre milles pour l'aller et autant pour le retour, en canot).*

9. *En pique-nique, revenir chercher pour le souper la soupe et le pain, (soit encore une bonne course en canot, avec portage).*

10. *Savoir encourager les cuisiniers.*

11. *Savoir s'offrir aux réfectoriens, aux aquiféraires, aux fleuristes, etc., de même pour travailler à la grotte.*

12. *Donner à tel ou tel frère timide l'occasion de lire l'Écriture-Sainte le matin, ou de chanter aux concerts du soir, sur le lac. Et le reste.*

Ceux qui connaissent le genre de vacances des Scolastiques Oblats au Lac McGregor,¹ comprendront quelle prévoyante délicatesse et quelle charité oublieuse de soi révèlent les minutieuses prescriptions qui précèdent. Le frère Lavallée se montra, à ses dernières vacances, d'une charité admirable; dans les résolutions précédentes, il tressait comme les derniers fleurons de sa couronne.

Son dévouement profond le porte à s'intéresser aux travaux personnels, privés ou publics, des autres scolastiques. Volontiers, il leur donne des conseils d'ordre littéraire, leur fournissant références et documents, et à l'occasion tournant leurs phrases

¹ On les décrira plus loin au chapitre treizième.

et reprenant leur eopie. Il s'attache alors avec sa grande vivacité d'esprit aux thèmes qu'ils développent et n'abandonne la tâche que le tout bien élucidé, quelque peine qu'il lui en coûte. Plusieurs recouraient à lui; il ne se refusait à personne, tout comme s'il avait eu pour devise, au dire d'un de ses clients, le *non recuso laborem* ² de saint Martin.

A la Blanche, lieu des vacances d'été, jamais, continue un autre confrère, il n'a refusé, même dans les plus grandes chaleurs, de travailler à la Grotte et au chemin en voie de construction. Et il travaillait de toutes ses forces, à des heures que vraisemblablement il eût donné plus volontiers à la lecture ou à ses travaux.

« A mon arrivée à la communauté », dit un jeune, « il se hâta de me parler du bon esprit de la maison, et me recommanda de ne point m'arrêter à quelques détails qui n'eussent pas été tout à fait au mieux, de remarquer plutôt tout le bien qui s'y faisait. De fait, il en agissait ainsi comme naturellement, excusant avec miséricorde la faiblesse du prochain, plein de bonté pour tous, respectueux de leurs opinions, très prévenant dans les moindres détails, prêtant volontiers aux autres les objets mis à son usage. Malgré sa vivacité personnelle, il parlait sur un ton de voix toujours charitable, et, bien que je fusse très intime avec lui, je ne l'ai jamais entendu critiquer un professeur ou un frère. »

² Je ne me refuse point au labeur.

La veille de sa mort, il donnait une preuve publique de sa patience et de sa délicatesse dans les rapports mutuels. Chargé d'approvisionner d'eau fraîche la communauté plusieurs fois par jour, soit environ cinquante personnes, il devait aller puiser cette eau à la source à plus de deux cents verges. Il constate qu'on s'est emparé des récipients affectés à son office. Pour toute récrimination, il apporte un pot d'eau glacée à l'indiscret et à ses compagnons. Seul un avis délicat rappelle les règles du bon ordre. Plus d'un eût souhaité la leçon plus raide et plus sévère.

* * *

Amabilité. — Nonobstant le sérieux de ses travaux et le soin constant qu'il prenait de maîtriser sa nature et d'acquérir le parfait recueillement, le frère Lavallée sut et voulut toujours demeurer très gai et de parfaite humeur. Il prêchait volontiers l'apostolat de l'amabilité et du sourire. Voici, à ce sujet, une des pages de son journal, à une époque où pourtant il eut beaucoup à souffrir intérieurement :

« En récréation, je veux pratiquer la bonne humeur... Je sais que le juste milieu m'est difficile... Je passe facilement à l'exubérance. Quoi qu'il en soit, tout en courant après l'in medio stat virtus,³ j'aime mieux pécher par un

³ La vertu se tient dans un juste milieu.

peu d'exubérance, pourvu que cela sème de la gaieté et de la joie, que de me renfrogner austèrement, avec une mine composée de petit anachorète, sous couleur de gravité et de décorum. Ces attitudes austères ne sont souvent qu'un piège du diable pour refroidir les relations communes. Sans compter que le précepte de la charité se simplifie étrangement par ces allures, et que la vaine gloire a joliment de poigne sur elles. Rien de plus proche de la vanité que la pose, et rien de plus proche de la pose que la singularité et certains semblants d'austérité. . . »

Il resta donc toujours très rieur et très amusant en récréation, estimant préjudiciable à la vie commune que d'avoir, comme il disait, « *une face de bois.* » Sainte Thérèse eût prisé ce genre de vertu. Son esprit et son génie d'invention n'étant jamais à court, on lui dût souvent, à la campagne principalement, les plaisirs les plus honnêtes et les plus joyeux.

La Sainte-Catherine, fête patronale des philosophes, lui donne occasion de composer le cantique de circonstance.

Aux fêtes d'ordination, il fournit ordinairement strophes et refrains qu'un artiste de la communauté met en musique.

Pendant les vacances, notre bon frère tantôt tracera le programme fantaisiste de quelque fête, tantôt instituera le procès de canonisation d'un scolastique, et autres ingéniosités de la sorte.

Tel frère est proclamé *jubilatoire*, et on lui fait un triduum de fêtes: poésies, adresses, chansons, se

multiplient en son honneur. Un autre est célébré comme Recteur d'Université et on le raille aimablement pour certaines de ses opinions en philosophie. A la tombée du jour, alors que la communauté reviendra doucement sur le lac, un sonnet sur l'excellence de la charité entre frères, composé dans la journée par le frère Lavallée, sera récité. En voici les deux tercets :

*Malgré votre, granit ancien comme le monde
O monts, et vous, ô lacs, en dépit de votre onde
Pleine d'éternité, vous manquez d'éternel.*

*Il existe un tableau de plus grave harmonie
Plus rempli de grandeur et de grâce infinie
C'est le tableau vivant de l'amour fraternel.*

Frère X... a vingt-cinq ans, mais a gardé son caractère ingénu et sa petite taille ; un compliment le félicite du talent qu'il a déployé pour atteindre ce quart de siècle, *sans que ça paraisse !*

Ce sont là gais propos qu'il juge conformes à la *joyuseté* recommandée par saint François de Sales, ou à l'*eutrapélie* du Docteur Angélique. Son amitié a des témoignages plus graves et non moins délicieux.

* * *

Un jour de grande promenade, il aura dans la journée rimé les couplets suivants qu'on chantera à la rentrée, sur l'air des « Cloches du hameau ».

*Notre-Dame des Flots
Que ta main nous protège
De nos joyeux canots
Précède le cortège.*

REFRAIN

*Ah! chantons (bis) ces refrains (bis)
Qu'au sein de la montagne
L'écho pur accompagne,
De ses accords lointains,
Tra lala, etc...*

*C'est l'instant du départ
La brise nous appelle
Démarrons sans retard
Et voguons avec elle.*

*Allons vers le côteau
Cueillir les doux fruitages
Et n'en laissons pas trop
Tout le long des portages.*

*Débout, vers ces sommets
Que le jour illumine,
Ensemble atteignons-les,
Leur beauté nous fascine.*
.....

*Gardons nos coeurs du mal
Marchons dans la lumière
En haut! vers l'idéal
De l'Oblat missionnaire!*

*Mais voici le retour,
A sa blanche chapelle
La Vierge avec amour
Doucement nous rappelle.*

On nous pardonnera ces digressions un peu légères. Elles précisent, croyons-nous, quelques traits du caractère et de la vertu charmante de notre jeune Oblat. Toutes ces gaietés, en effet, sont faites par notre aimable Frère avec tant de droiture et de manifeste sympathie, même pour ceux qui s'en trouvent légèrement frôlés, qu'il serait difficile de s'en formaliser. Au reste, pour sa part il est fidèle à ses règles d'humilité, et il ne paraît guère au premier plan dans ces petites manifestations. Un autre lit, chante, débite, ce que sa plume a composé. Si on le décèle vite, ordinairement, connaissant son bon coeur et son talent, il réussit parfois à garder l'incognito dans les plus subtiles délicatesses. On devine si un pareil confrère est recherché, loué, aimé.

* * *

Industries de sa charité. — Les industries de sa pieuse charité revêtent toutes les formes. C'est à celui-ci une communion qu'il offre le lendemain, à un autre plus cher ou plus indigent, une octave de ses prières et mortifications, à un troisième en deuil, ou à l'occasion d'une fête, un bouquet spirituel, à celui-là un billet de sympathie, à un nouveau venu une lettre de bon accueil, à un plus intime la communication d'une joie, d'une tristesse ou d'un espoir personnels, à tel qui s'accorde avec lui par les mêmes penchants de dévotion, un petit traité spiri-

tuel, à ceux qui l'ont pris pour conseiller des avis fermes et de véhémentes exhortations à la vertu ; à tous, de l'estime, de la tendresse, de la fidélité, le tout encadré de sourire et souvent souligné d'un trait cordial et pétillant.

« D'ici à ce que je puisse vous aller voir, j'ai chargé mon ange gardien de veiller pour moi à vos côtés », mande-t-il au f. E. C., malade avec lequel il a passé la veille en prière.

« J'ai fait », lit-on dans son journal, février 1921, « le voyage (à la cathédrale pour la réception des derniers ordres mincurs) avec mon bon compagnon d'hier, qui m'a, comme d'habitude, édifié. C'était le temps favorable pour lui parler d'un sujet qui me tient au coeur depuis longtemps déjà. Comme il est bon de s'assurer partout de fidèles appuis, j'ai fait avec lui un pacte en tout semblable à celui de Guillaume Van Aelst avec son ami Jean Berchmans. Si l'un des deux meurt avant l'autre au Scolasticat, celui qui restera priera pour le disparu d'une manière-spéciale. Et d'autre part, le premier s'engage, une fois rendu au ciel, à supplier Dieu particulièrement pour son frère d'ici-bas. J'ai fait la promesse, comptant bien que s'il mourait, il irait au ciel sans un long stage au purgatoire. Quant à moi, s'il m'arrivait de partir avant lui, ça le paierait certes moins, car j'aurais sans aucun doute à subir une longue quarantaine pour tous mes péchés passés. Faites en tout cas, ô doux Jésus, que nous nous retrouvions tous les deux là-haut dans votre Coeur Adorable, après avoir été ici-bas de bons et fidèles serviteurs et après avoir vaillamment porté votre croix. »

Quantité de lettres du Frère Lavallée, conservées soigneusement par leurs destinataires, nous ont passé sous les yeux depuis sa mort. Plusieurs sont de petits bijoux épistolaires.

Nous en citerons au long quelques-unes. Qu'on veuille bien se rappeler que sa plume les écrit d'un seul jet et que ces lettres ne l'empêchent point de donner à ses devoirs fondamentaux le temps convenable. Sans quoi l'on serait justement surpris et de leur nombre et de leur objet. Mais les serviteurs de Dieu ont chacun leur mesure, et il n'est rien que de voir la pensée qui les mène pour admirer sans péril et avec discernement leurs pieux excès.

Le frère C. L. fait sa profession perpétuelle; il est suivi au foyer paternel d'une lignée de jeunes frères dont plusieurs déjà sont aux études. Le frère Lavallée, selon son usage en ces circonstances, écrit au nouveau profès une lettre de félicitations. Relevons-y ces mots :

« Quelles actions de grâces n'ai-je pas rendues à Dieu et à sa très Sainte Mère, ce matin, pour vous... J'ai aussi demandé un profond esprit d'apostolat pour les vôtres, et, si c'est la gloire de Dieu, des épis nouveaux dans la moisson qui pousse dru derrière vous, pour devenir, à votre exemple, du froment d'hostie. »

A un autre, coeur ardent et dont il connaît le souci d'étudier la vie des Oblats défunts, il dit :

« J'ai prié pour vous et les vôtres, ce matin ; j'ai demandé au Sacré-Coeur, qui ne vous hait pas, de faire de vous un saint comme ceux dont l'histoire vous a tant passionné jusqu'ici, et dont l'héroïsme vous arrachait à certains moments des accents si sincères ! »

Il trace ces lignes au Père C., nouveau prêtre, épris des arts :

« L'honneur que vous venez de recevoir n'est point circonscrit à vos chers co-ordinands, il se déverse en joie surnaturelle sur tous vos frères... Si nous pouvions voir un peu, par delà les espèces de ces hosties vivantes « configurées au Christ » que vous êtes tous en ce moment, quelle merveille nous saisirions!... Vous qui savez, pour l'avoir étudié, l'effort patient qu'il faut au génie quand il fait jaillir du bloc informe le chef-d'oeuvre immortel qui traversera les siècles, avec, sur sa face, un reflet de la puissance créatrice de son auteur, pouvez-vous comprendre quelle oeuvre d'art incomparable et divin est une âme de prêtre!... Il me semble qu'en face de ces nouveaux consacrés... le divin Artiste doit goûter quelque chose de la souveraine allégresse, mais transposée à l'infini puisqu'ici tout est divin et vivant, que devait goûter le grand sculpteur de la Renaissance aux pieds de son Moïse ! »

Il développe ensuite les plus belles pensées, montrant en Dieu un sublime peintre, sculpteur, architecte, poète et musicien, dans la formation d'une âme sacerdotale.

Peut-être son chef-d'oeuvre de délicatesse est-il le trait que voici. La mère mourante du frère E. C.

a semé dans son âme de jeune orphelin l'amour de Marie et la vocation au sacerdoce. Quand il fait son oblation perpétuelle, le frère Lavallée lui écrit une lettre qu'on ne saurait lire sans en être attendri. Elle est intitulée : « *Du ciel... ta mère disparue* ». C'est la plus touchante effusion. En voici les passages principaux :

Mon cher enfant, c'est moi. C'est ta mère bien-aimée. J'ai tout vu... J'ai tout entendu. Mon coeur de mère a tout compris ce qui se passait, à cette heure indicible, au fond du tien. Comme jadis, lorsque je t'apprenais à balbutier sur mes genoux tes premières prières, mes lèvres ont prononcé avec les tiennes la formule qui t'enchaînait à Jésus pour toujours.

...Pour chanter les miséricordes infinies, j'ajouterai désormais aux accents de mon coeur de mère les accents de ton coeur consacré qui est aussi le mien.

Tu te souviens du jour de mon départ. Chers orphelins, qu'alliez-vous devenir? Et toi, si jeune, si faible, si vite abandonné... Mais le ciel eut pitié de mes souffrances. La Vierge Mère à qui je t'avais confié en expirant écouta ma dernière prière. C'est elle qui dès lors t'a pris par la main, mon cher fils...

Chair de ma chair et sang de mon sang, fruit de ma tendresse, tu chanteras désormais avec moi l'hymne des saints. Nos voix et nos coeurs s'uniront, comme autrefois lorsque je t'endormais sur mes genoux en murmurant les pieuses strophes et les vieux refrains. T'en souviens-tu, mon fils?

...Oui, dans un rayonnement soudain de sa face, dans un éblouissement de la lumière de gloire, Dieu, par une ineffa-

ble grâce, a déchiré pour moi les voiles de l'avenir. Et j'ai vu la sublime dignité de ton sacerdoce futur, avec les légions d'âmes que ton apostolat entraînera à Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles, si tu demeures fidèle, ô mon fils, à la grâce initiale de ta consécration de ce matin.

... Je te suis, ô mon enfant, je t'accompagne... Courage, jusqu'au jour, — et il approche — où plein de mérites et de grâces, tu viendras au ciel voir Dieu face à face et retrouver pour toujours celle qui n'a jamais cessé de penser à toi.

Ta mère bien-aimée.»

Le frère M. aura reçu, le jour de sa profession, un long poème, « *Message du Ciel* », dans lequel encore une âme chère, envolée là-haut, lui parlera d'une manière non moins douce et fortifiante.

*Va... Marche sans arrêt vers ces cimes divines
Dans le sentier obscur mais royal de la Foi,
Et si ton coeur aimant se meurtrit aux épines
Pense bien que je suis avec Jésus en toi...*

*Appuie alors ton front sur la Croix du bon Maître,
Elle t'enivrera de sa suavité,
Car la Croix, c'est l'Amour, la Croix, ô futur Prêtre,
C'est l'immuable espoir de ton éternité.*

* * *

Attachement aux Supérieurs. — Une âme aussi vibrante et débordante que celle du Frère Lavallée capte facilement les plus vives affections de chacun.

Les Supérieurs, on le pense bien, ne sont pas les derniers à être l'objet de sa confiance et de ses épanchements, et à le payer de retour.

« Ayez une confiance aveugle dans le P. N. », écrit-il à un novice. « C'est un homme de Dieu comme nous en rencontrons rarement, et dont l'humilité, croyez-le, cache de bien grandes vertus. »

Telle est sa règle : la confiance et l'estime de tous ceux qui sont préposés à sa direction. Et pour eux surtout les extrêmes délicatesses.

La dernière lettre qu'aura écrite le frère Laval-lée, quelques heures avant son tragique trépas, le 15 août 1922, s'adressera à son Maître de novices d'autrefois, pour lui annoncer sa prochaine oblation perpétuelle. Il l'avait laissée à son bureau avant de s'en aller à la mort. Il s'y faisait simple et filial.

« A voir monter comme cela, sans trop de défaillances, y disait-il, vers les sommets de lumière et de grâce ceux que vous avez initiés aux rudes voies de la perfection, il me semble que votre âme de prêtre et d'apôtre doit s'ouvrir largement aux indicibles joies de la paternité spirituelle, bien supérieures, j'imagine, à celles de la terre. Certes, si nous avançons avec beaucoup de défiance de nous-mêmes, dans ces chemins d'où il est impossible de revenir une fois qu'on y est entré, c'est aussi avec un peu d'orgueil pour l'hommage que cet avancement constitue envers nos chers et an-

ciens maîtres, envers tous ceux qui ont contribué à nous y conduire, et qui voient en cela un certain couronnement de leur dévouement et de leurs efforts...»

A une heure difficile, le Supérieur s'est recommandé à la ferveur des Scolastiques. Voici la réponse du frère Lavallée :

« J'ai promis à la Sainte Vierge de la prier pour vous tous les soirs, avant mon sommeil, durant mon scolasticat ; j'ai promis aussi trois neuvaines mariales durant le mois de mai ; de faire tout en union avec Elle, d'étudier et de méditer son culte, de travailler à asseoir son règne en moi et autour de moi ; et enfin tout le mérite de mes oeuvres, à cette occasion, sauf les intentions prescrites par nos Saintes Règles, vous est d'avance appliqué. » — « D'autres s'unissent à moi, que j'ai discrètement mobilisés à cette fin. »

Se peut-il plus généreuse libéralité et s'étonnera-t-on qu'un tel subordonné soit un trésor dont la perte reste irréparable ?

A l'occasion encore de la fête de son Supérieur, il compose la plus effusive et la plus charmante des lettres. Après l'offrande d'un riche bouquet spirituel, il exprime sa reconnaissance, et continue en ces termes :

« Merci pour vos redressements, pour vos directions lumineuses et toujours paternelles, pour les petites humiliations que vous avez su me prodiguer aux moments opportuns. Merci de vos bons encouragements dans les épreuves intimes

que m'a ménagées la Providence. Merci surtout... oh! surtout, pour m'avoir fait cela sans vous laisser jamais arrêter, tout comme Jésus dans l'Hostie, par mes froideurs apparentes, mes négligences!...»

— « Vous avouerez-vous l'idée qui m'était venue, — ah! il y a longtemps, — de vous composer une poésie! Je rêvais de mettre dans ce poème toute mon âme, tout mon talent, toutes mes forces. J'aurais voulu la ciseler comme on cisèle un vase d'or que l'on veut remplir de la liqueur la plus précieuse. J'y aurais versé, moi, toute ma reconnaissance, et certes elle eût débordé... Hélas! mon rêve était trop vaste pour mes capacités. »

Notons que ces effusions ne sont point chez lui l'effet d'une pure sentimentalité; elles procèdent des vues les plus hautes de la foi :

« Soyez donc assuré, mon Père, que je ne vous oublie pas, écrit-il encore. Je me rends bien compte de la grande influence que peut avoir sur une âme une direction profonde et sainte... Oh! s'il n'y avait que moi. Mais quand je songe qu'en dépit de mon indignité, de si nombreuses âmes sont là qui m'attendent, qui m'appellent depuis longtemps, quand je songe que leur salut est entre mes mains et qu'il peut être manqué par une manoeuvre imprécise, quand je cherche surtout à sonder ce que c'est que former une âme de prêtre, et que je vois ce ministère redoutable se répéter par vous jusqu'à des centaines de fois, oh! alors je prie bien fort avec la certitude intime que mes prières ne sauraient être mieux appliquées. »

Un coeur aussi aimant ne saurait être insensible, il va de soi, à l'amitié des autres, non plus qu'à l'indifférence ou à l'inconstance humaines. Hélas ! c'est bien de là que viendront au frère Lavallée parfois ses plus cuisantes amertumes.



CHAPITRE ONZIÈME

L'AFFRANCHISSEMENT DU COEUR

Le détachement du coeur est dans le combat de la vertu l'engagement le plus difficile : les surprises y sont fréquentes, les trahisons nombreuses, les incertitudes constantes. Combien plus quand la nature, comme celle de notre jeune athlète spirituel, est riche et attrayante, généreuse, impressionnable et tendre tout à la fois. Le portrait qu'il faisait de son tempérament à son directeur de conscience au Scolasticat nous le fera bien saisir. Selon son habitude, il accentue plutôt les traits faibles de sa nature. Toutefois, le tableau ne manque ni de vérité ni de précision.

Sa sensibilité. —

« Ce qui semble constituer le fond de mon caractère, c'est une grande impressionnabilité que je maîtrise difficilement

au moins à l'intérieur de moi-même. Je ne jouis pas du calme parfait qu'il me faudrait pour guider ma vie à mon gré. Ce qui accentue davantage cet état d'âme ou peut-être même se confond avec lui, c'est la sensibilité qui est très développée en moi. La moindre injustice m'indigne profondément, la plus petite bonne action gagne toute mon admiration. Ces deux tendances, au sujet desquelles j'avoue avoir assez progressé depuis un an, me porteront parfois aux jugements prématurés, aux généralisations, à un pessimisme ou à un optimisme excessif. Aussi elles me pousseront aux affections trop exclusives, à l'inconstance dans les attitudes requises, aux élans subits de tristesse et de mélancolie. Cependant, ces sentiments, auxquels j'ajoute l'excès d'expansivité ou l'excès de réserve, tomberont souvent comme ils sont venus, et ne se feront sentir qu'au dedans, sans se trahir pratiquement au dehors.

Volonté énergique, mais peu tenace; je gagne assez habilement une victoire, sans assez savoir en profiter; l'auto-suggestion se fait facilement en moi, et cela pourrait m'être utile dans le travail de ma formation.

Imagination échevelée; elle m'emporte avec une aisance qui me déconcerterait, si je n'étais fermement résolu de ne me décourager jamais.

Pour le coeur, j'ai toujours donné sans compter; je ne sais pas ce que c'est que de rester indifférent ou sceptique devant ce qui excite la compassion. Je me donne sans réserve et à fond, avec un entrain qui me porte à des excès. Je suis tout d'une pièce, je n'aime pas les demi-mesures; je garde difficilement le sage milieu en quoi que ce soit: affections, mépris, travail, etc... La règle m'a modéré au noviciat et montré que l'on peut tout faire sans le faire tout à la fois ni à la course...

Je suis un peu susceptible, mais plus sensible que susceptible. Je ne puis garder rancune de quoi que ce soit ».

Voilà qui expliquera la lutte la plus déchirante que Frère Lavallée eut à soutenir dans sa vie intérieure au Scolasticat: donner tout son cœur par tendresse et générosité, le retenir par prudence et détachement.

* * *

Ses attachements fraternels. — La vigilance du cœur demande, même en religion, autant de fermeté que d'éveil. Car l'âme religieuse est tenue souverainement à la virginité de son amour divin. *Relictis omnibus*¹, telle est sa devise, pour mieux parvenir au terme: *votis omnibus Verbo adhaerere*². Un grand moine contemplatif qui vient de mourir, Dom Marmion³ enseignait ainsi naguère, selon la doctrine de son maître saint Bernard, à concilier cet amour de Dieu seul avec le précepte de l'amour fraternel en communauté. « Ne permettons jamais à une créature d'entamer l'intégrité de notre amour (pour Dieu)... (Néanmoins) ce caractère exclusif n'est pas si absolu que notre amour ne puisse et ne doive s'étendre à toutes les

¹ Toutes choses abandonnées.

² De tous ses vœux adhérer au Verbe.

³ Voir *Sponsa Verbi*, La Vierge consacrée au Christ, pp. 29-30.

créatures vues dans la lumière divine; et nous devons aimer notre prochain, non pas comme un être d'abstraction, mais tel qu'il se présente à nous dans sa réalité concrète... Et il n'y a que les saints, c'est-à-dire les âmes pleinement détachées, pour trouver dans leur coeur des richesses d'affection qui ne seront jamais dépassées ».

Voir les créatures dans la lumière divine : Frère Lavallée ne concevait point d'autre façon l'amitié en religion, et ce principe éclairait toutes ses affections. Parvint-il du premier effort à ces vues et à ce parfait détachement? Nullement. Il s'y éleva par la réflexion et par une lutte constante que vont raconter les pages qui suivent.

« Ce sentiment (de l'amour fraternel en religion) n'est pas une chimère, écrivait-il, mais une grande chose qui ne s'avilit et ne se rapetisse qu'en entrant dans les âmes trop petites et qui lui donnent leur dimension ».

Il citait ensuite saint Augustin: « Conservez, mes enfants, conservez l'amitié avec vos frères, car rien n'est plus beau dans les choses humaines; c'est la consolation de cette vie de trouver quelqu'un à qui le coeur puisse s'ouvrir, qui reçoive nos secrets et soit le confident des mystères de notre âme ». Il ajoutait cette pensée du suave docteur, saint François de Sales: « Ah! qu'il fait bon aimer en terre comme l'on aime au ciel, et apprendre à s'entrecéder en ce monde, comme nous ferons éternellement en l'autre ». Il empruntait enfin cette gracieuse et forte image à sainte Catherine de Sienne: « Si vous prenez un verre, et si, l'emplant à une fontaine, vous buvez à ce verre sans l'ôter de la fontaine, vous boirez tant que vous voudrez, le verre sera toujours

plein. Il en est ainsi des amitiés: tant qu'on ne les retire point de leur source, elles ne tarissent pas: et leur source n'est autre que Dieu ».

« Ayez des amis, de bons amis, pourvu, il va sans dire, que cette affection ne dégénère pas, par un excès opposé, en une course à la popularité; cette chose-là, il ne faut jamais la courtiser, et je crois qu'on l'attrape le jour où on n'a pu comprendre comme cela est méprisable, et s'en rendre indépendant ».

« Aussi, » disait ailleurs le frère Lavallée, « on n'a jamais trop de coeur, c'est la direction ou la retenue qui manque. Ces deux points acquis, tout est dans l'ordre, l'affection est une force ».

Or, il avait beaucoup de coeur: « J'ai meilleur coeur que je n'en ai l'air, » exprimait-il gracieusement à l'un de ses intimes: « à peu près comme dans le vase d'huile d'Elisée, plus on en prend plus il en reste ».

Il eut beaucoup d'amis. Il en avait nombre dans le monde, auxquels il restait indéfectiblement fidèle; tous ses frères en religion furent aussi admis dans son amitié et il leur fut d'un dévouement, d'une délicatesse peu commune.

D'essence surnaturelle, son affection s'orientait vers l'apostolat, mais sous forme d'intimité et de pieuse jouissance en Dieu, plutôt que de protection et de condescendance. C'était « marcher côte à côte vers les sommets ». On ne saura jamais à quelles prévenances et à quelles amabilités le portèrent ses attachements. Quand il fait, par exemple, des remarques à ses amis, il a des façons de parler à lui tout seul:

« Gardez toujours en la cultivant cette belle délicatesse qui est la fine fleur de la charité. Mais ayez de la délicatesse, — peut-être est-ce trop subtil? — jusque dans les délicatesses elles-mêmes. Pinson, pinson, quand les pinsons ont de la peine, ils pleurent comme les autres ».

C'est par ces mots qu'il inspire à un jeune la simplicité qu'il y a lieu de garder dans les sentiments.

En promenade de vacances, un jour, il aura rédigé, sur la plage du lac, des stances gracieuses intitulées *Confidences*, que nous citerons ailleurs plus au long, et qu'il clôra comme suit :

*Voilà ce que disait, hier, sous les ramures
Le vent jaseur des monts en fredonnant tout haut,
Et pour toi, j'ai prêté l'oreille à ces murmures
Faits des chants de la brise et des aveux du flot.*

« Merci, ô bon Maître, pour ces affections pures, nobles, protectrices et saintes, dont j'étais indigne et que vous avez cependant mises sur mon chemin ».
— *« Pauvres esprits pratiques et mercantiles, je vous plains, »* remarque-t-il, *« vous ne connaissez que le bruit du métal, vous n'avez jamais entendu le son d'une âme ».*

* * *

Coeur qui se donne beaucoup exige de même. Et c'est ici le premier écueil.

« Vous ne sauriez croire comment cette confiance profonde, j'allais dire naïve, de la charité fraternelle, en est l'aliment indispensable, comme elle cimente les cœurs, comme elle dilate et soulève les âmes... Il vaut beaucoup mieux être trompé par les autres que de s'en défier ».

Lui, toujours fidèle, veut la fidélité. Avec l'un de ses intimes qu'il appelle son Nicolas Radkai, il évoque le souvenir de Jean Berchmans, « notre doux ami Jean, — le souvenir surtout de sa fidélité admirable dans ses affections ».

« N'oublions pas que c'est en montant toujours vers Dieu que nous nous rapprochons davantage. Ce qui fonde l'amitié, c'est la vertu; elle grandit avec elle. Les âmes pures se rapprochent dans la mesure où elles se sanctifient ».

Mais il a compté sans les variations humaines.

« Bénissez quand même, ô Maître, et plus largement que les autres, celui qui m'a fait souffrir », porte un soir le journal. « Je veux tout spécialement prier pour lui, afin de vous montrer qu'au fond de mon cœur je l'aime encore, surnaturellement, et très sincèrement. Je réprouve d'avance devant Vous tous les faux raisonnements ou les jugements prématurés que pourraient m'inspirer ma sensibilité ou mon imagination ». « Ma pauvre sensibilité, si fortement bridée que je la tiens, a encore des sursauts vigoureux ».

* * *

Ses efforts de détachement du cœur. — Hélas! ici-bas, elles auront beau être nobles dans leurs mo-

tifs, les affections n'en risquent pas moins de souiller leurs ailes aux poussières et même aux fanges de la terre. Facilement, elles alourdissent le vol vers Dieu. Voilà l'épouvantable cauchemar d'une âme qui se sent éprise par la tendresse et qui pourtant veut garder ses attaches dans les hauteurs. Quelle lutte ! quelle agonie du coeur !

Frère Lavallée l'éprouve. D'où ces résolutions significatives.

« Garde du coeur. *M'abstenir dans mes lettres d'expressions trop tendres. Juste milieu.* » — « Si je me sens porté d'affection trop naturelle vers l'un de mes frères, je mettrai pour ce temps, d'une manière toute spéciale, mon coeur sous la garde du Sacré-Coeur de Jésus ; et comme remède psychologique, j'éviterai ce frère, soit en prenant soin de ne pas me trouver fréquemment en tête à tête avec lui, soit dans ma prière, soit dans ma pensée. Je chasserai son souvenir jusqu'à ce que tout en moi ait repris l'équilibre ».

Résolution dure et difficile à tenir. Et puis, avouons-le, la prudence des uns s'avise, la jalousie de quelques autres s'excite : on l'accuse de faire du zèle, de donner des directions indiscrettes dans ses entretiens spirituels, de tomber dans les affections particulières, etc. Et il a beau se justifier devant

« Oh ! » proteste-t-il un peu vivement mais avec raison, « il y a une marge et un juste milieu entre donner des directions et écrire des balourdises ou prononcer des fadaises, comme il est plus facile ».

Et encore: « Que des âmes puissent vivre sans affection, c'est fort possible. Je n'ai pour ma part, ni cette placidité ni cette vertu. Mon Jésus me le reprochera-t-il, Lui qui a déposé dans mon cœur cette faim et cette soif? Je suis, là-dessus, dans la tradition d'une foule de saints que leurs sentiments n'ont ni amoindris, ni rapetissés, et qui sont montés néanmoins sur l'autel de la canonisation. C'est saint Augustin et Alypius, Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée, Jean Berchmans et Nicolas Radkai, Mgr de Mazenod et le P. Tempier. Grand Dieu! qui donc oserait soutenir que l'amitié fraternelle bien comprise est préjudiciable? »

Aussi longtemps l'on n'est pas un saint, et qui peut s'en flatter, il n'empêche que le danger est là; et ses inquiétudes ne sont point calmées.

Puis, il a une soif intérieure du détachement sublime, il se reproche toujours ces moindres attaches :

« Pas de câbles qui retiennent ma nacelle, dit-il, mais des ficelles, un tas de petites ficelles, ténues, chétives, qui, prises ensemble, m'empêchent de monter efficacement vers l'idéal ».

Des attirances profondes remuent et déchirent son âme :

« Il m'est venu à l'esprit, durant l'oraison, l'idée de m'enfoncer, moi aussi, sur les traces de nos saints Oblats, dans la profondeur des solitudes sauvages. Là, plus d'inquiétude, je ne risquerais point d'aimer la créature pour elle-même, mais j'aimerais les âmes pour Dieu seul. Quel vide ce serait, m'a-t-il semblé, pour mon pauvre cœur. Plus de parents, plus d'amis, ces bons amis que j'aime pourtant d'une tendresse

de mère; tous les liens brisés! A mesure que je sens la vie grandir, et avec elle le flux inévitable de ces mille objets qui de toutes parts viennent faire le siège de mon cœur, et tenter de l'envelopper dans d'inextricables mailles, je sens aussi de plus en plus le besoin de me soustraire à cette marée montante de désirs. Je voudrais me sentir le courage héroïque de tant d'autres, m'immoler moi aussi tout entier. J'ai tant peur de travailler pour moi, au milieu de ceux qui m'entourent... J'aimerais m'enfuir dans nos missions lointaines, y consumer mon existence dans l'apostolat obscur... »

* * *

Epreuves purificatrices. — Or, pour accorder ces instincts divers qui le divisent, il n'a pas même la lumière qui devrait le guider, et voilà qui achève son tourment.

« Dimanche des Rameaux, 9 avril: L'épreuve intérieure passe. C'est ma passion avec la Vôtre, ô mon Jésus... O Maître, je souffre, aidez-moi! Depuis trop longtemps je n'ai pu m'ouvrir; je sens que le cœur me pèse; la charge devient trop lourde. O Jésus, aidez-moi, à porter en saint la Croix, votre Croix bénie qui passe! »

En effet, pris par un surcroît d'occupations, persuadé que l'âme de son pénitent vit dans le plus grand calme spirituel, retenu du reste par la crainte de trop céder aux charmes d'une âme si belle, sensible enfin aux reproches de favoritisme qu'on pourrait lui faire, le directeur du frère Lavallée le laisse à lui-même pour quelque temps, et paraît le négliger à l'heure même où celui-ci est intérieure-

ment le plus affligé, Dieu le permettant de la sorte pour son épreuve et sa maturation : *Vita ejus, si in probatione fuerit coronabitur.*⁴

Mais lui qui a besoin d'orientation et d'appui, comme il souffre. Il traverse, pourrait-on dire, sa *noit obscure*.

« *La direction me manque... Peut-être ai-je commis par le passé des péchés de gourmandise spirituelle que je serais en train d'expier...* »

Par le passé, en effet, il pouvait inscrire dans son recueil intime des phrases comme celle-ci :

« *Le plus important des événements de la journée est une bonne et chaleureuse direction sous le regard du Sacré-Coeur et de Marie* ». Ou encore : « *Journée d'or ! Je suis fatigué mais il me semble que je passerai quand même ma nuit à chanter le Magnificat. Une excellente confession, avec en outre la plus féconde, la plus ardente, la plus lumineuse des directions* ».

Cette fois, il lui faut attendre, et il n'ose se présenter de lui-même, abattu par la tristesse, retenu par la discrétion.

« *Que faire, ô mon Dieu ? Aller demander, implorer la direction ? Comme cette démarche serait délicate et comme aussi elle ne porte pas à l'ouverture du coeur. Ne serait-ce pas là un blâme indiscret ?* »

⁴ N'est digne de couronne que la vie qui a connu l'épreuve. (Tobie, III, 21.).

« Quoi qu'il en soit, ô Jésus qui m'entendez, vous savez que ce sacrifice m'est lourd; je n'incrimine personne, je n'en veux qu'aux situations, et je sais qu'elles sont particulièrement difficiles. Tout de même quand on désirerait tant recevoir ce stimulant puissant et sacré, le coeur ne peut que gémir dans le secret. C'est à Vous que je me plains, Maître, et pas à d'autre. C'est à Vous, car je sais que vous pouvez suppléer par votre parole intérieure au silence forcé de celui que vous avez chargé de vous représenter auprès de moi. Seigneur, je crois que si j'accepte cette épreuve, — et vous savez si ce m'en est une? — vous la ferez tourner au bien de mon âme, puisque tout se change en bien pour ceux qui vous aiment... O Maître, il me semble que je fais mieux votre adorable volonté, en attendant et en souffrant avec patience votre croix. »

La croix, elle lui vient de partout à la fois, pour son âme sensible.

« Avec N. les liens sont un peu tendus. Par deux fois, j'ai fait le premier pas, — et j'ai été rebuté... Je veux subir cette autre souffrance en union avec l'abandon total qui broya votre Coeur, durant votre sainte Passion. Car, qui plus que Vous, ô mon Jésus, eut raison de se plaindre de l'éloignement de ceux que vous aviez choisis, que vous aviez crus vos amis, qui vous avaient donné leur foi, et qui vous ont ensuite abandonné en dépit des témoignages innombrables de votre confiance et de votre douce bonté? *Elongasti a me amicum et proximum et notos meos a miseria.* »⁵

Au surplus, pourquoi ne pas le dire, le talent de notre pieux scolastique ne laisse pas de susciter

⁵ Vous avez éloigné de moi mon ami et mon voisin, et de mon malheur ceux que je connais. (Psaume LXXXVII, 19).

quelque ombrage. Peut-être ne sait-il pas assez se faire pardonner sa supériorité. Il discute, et on le discute aussi. D'aucuns le comprennent mieux, d'autres moins; on le juge douillet, fier, affecté, prétentieux, trop zélé. Les plus jeunes de ses amis lui ont rendu mauvais service. Ils ont fait précéder sa venue du Noviciat d'une réputation telle qu'elle aurait éclipsé toutes les autres. L'admiration de quelques-uns est parfois trop exclusive. Instinctivement, par réaction, l'on s'est mis en garde, on l'a tenu en suspicion. Il a été annoncé comme chef et meneur. Trop vite peut-être il entrerait dans son rôle, parmi des anciens qui lui sont supérieurs par l'âge, les études et la formation. Et d'abord l'on s'est légèrement écarté. Qu'il se prononce avec le ton d'assurance que lui permet la sûreté de son esprit et sa culture, et on lui trouve bien du panache. Il faut reconnaître que parfois les apparences au moins furent contre lui. Et il écrivait: « *Il me semble que je suis moins estimé qu'au commencement* ». En vérité ce n'était là chez lui que pure impression provenant d'une plus entière conscience de ses défauts. Dieu permettait ces quelques désenchantements et ces petits revers de popularité pour le profit de son serviteur. Au reste, il écrira :

« Le fait, en soi, a peu d'importance; il est même désirable, s'il peut m'humilier un peu et m'inciter surtout au complet mépris de moi-même. Mais j'en chercherai mieux les

causes afin de m'amender si je suis occasion de scandale par trop d'empchement, ou d'absolutisme, ou de tendance à primer ... »

Avec le temps, sa vertu et sa droiture vont éclater, et de plus en plus il ralliera tout le monde : ce qui ne l'empêchera pas de commettre encore des fautes. Sa conduite ne peut être à l'abri des fragilités humaines qu'on découvre même chez les parfaits. Heureuses et rares les vertus qui triomphent de la nature du soir au lendemain ! Les directeurs d'âmes expérimentés ne les trouvent que dans les livres. Mais les hommes voient plutôt d'ordinaire et comptent avec plus d'exactitude les fautes échappées que tant d'efforts pour les éviter et se maintenir devant Dieu. Notre cher jeune religieux, en course vers les cimes, en fait l'expérience. D'ailleurs, cette lenteur forcée de leur marche, le sentiment perpétuel de leur débilité morale, tourmente les âmes assoiffées de perfection.

Comptez toutes ces épreuves intimes chez le frère Lavallée, durant sa dernière année surtout : santé parfois déprimée, souffrances intérieures, suspicion de quelques-uns, indifférence de certains autres, petites misères qui s'acharnent partout à la vertu ici-bas ; ajoutez-y le fardeau de la faiblesse humaine qu'il sent lui-même peser de plus en plus sur son âme. Sa nature attirante est dangereuse, toujours il devra la maîtriser par une sublime ver-

tu, lui ont dit ses supérieurs. Il l'éprouve et le confesse ouvertement :

« Parmi le cercle de mes frères, il est certes de très belles âmes, et vers elles mon coeur s'est précipité sans retard et tout entier. Dans ce premier élan, ma volonté n'a pas toujours dominé comme il l'eût fallu ». — « Grand Dieu, quelle propension j'ai à aimer. Il y a là-dedans quelque chose qui parfois m'effraie. J'ai peur de trop aimer le sensible et de ne pas aimer assez mon Incomparable Ami, mon doux Jésus! » — « Maître, il y a un piège sur ma route, vous le connaissez : gardez m'en. Je veux conserver à mon âme la plénitude de sa liberté... Pas de liens qui l'emprisonnent. Gare, mon coeur! Il faut faire un peu le sauvage, rester sur les frontières d'une belle indépendance, mais pour être plus dépendant de Dieu. Maître, entendez-vous : c'est Vous que je veux et rien que Vous ».

* * *

C'est le terme où doit aboutir le véritable affranchissement du coeur : se détacher de toute créature, et vivre de Jésus.

« O mon Jésus, quand donc ne vivrai-je plus que de Vous? Attachez donc, une fois pour toutes, mon coeur au Vôtre, par d'indestructibles liens. Je ne veux pas du reste. Je le méprise, je le désavoue, malgré les assauts de la nature, l'élan des passions, le vent rageur de l'orgueil, les faiblesses imprévues de la volonté.

« Car, en somme, voilà bien mon unique but, mon but universel aussi, et mon but souverainement profond : sentir en moi ce que sent Jésus en Lui, Hoc sentite in vobis quod et in

Christo Jesu ⁶. *Idéal suprême et doux que celui-là : penser comme Jésus, aimer en Jésus, vivre pour Jésus. La vie pleine, c'est cela. Tromperies que tout le reste, bagatelles vaines, épines sous les fleurs. Elles ont l'air d'embaumer : en réalité elles déchirent et ensanglantent le coeur qui s'y laisse choir ».*

Le secret de la liberté du coeur, c'est donc l'amour suprême de Jésus, c'est la vie de la foi.

« *Justus ex fide vivit.* ⁷ *Pour être obéissant d'une obéissance aveugle, il faut croire que Dieu commande dans le plus inférieur de ses supérieurs. Pour être chaste d'une chasteté vierge, il faut croire que l'Ami très pur du Tabernacle suppléera par sa Présence intime les légitimes jouissances dont on s'est volontairement privé. Pour être pauvre à point, il faut croire que l'on revêt Jésus-Christ dans la mesure où l'on se dépouille de tous les affutiaux de la vanité. »*

Sublime sagesse ! Frère Lavallée la comprend mieux et l'éprouve de plus en plus chaque jour. Il l'enseigne familièrement à l'un de ses correspondants :

« *Vous savez, quand on s'habitue à regarder les hommes, même ses amis, à travers cette divine lumière (qu'est Jésus-Christ), les petits nuages qui passent ne peuvent... que passer, et n'obscurcissent pas grand'chose. Je vous souhaite de me voir toujours, — et tous les autres comme moi — qu'à travers Jésus-Christ ».*

⁶ Ayez en vous les sentiments du Christ Jésus. (Épître aux Philippiens, II, 5).

⁷ Le juste vit de la foi. (Épître aux Hébreux, X, 38).

Une fois parvenue à ces sommets, éperdument attachée à Jésus-Christ, l'âme ou bien rompt avec les amitiés humaines ou elle les transforme en amour divin.

« Ce soir, une épine. Mon Sauveur m'attendait là. C'était l'endroit sensible et vulnérable pour le moment. Le résultat, c'est que je me sens de plus en plus détaché, un peu plus libre. Fruit amer et doux de l'épreuve ». — « Ce coup de votre main, ô bon Maître, me rejette en vous, » écrira-t-il encore. « O Jésus Adolescent, mon Maître, mon ami, mon Frère et mon Roi, gardez mon cœur très libre. Vous êtes le pôle d'attraction de mon cœur ! »

* * *

En triomphant dans une âme, l'amour divin y établit la liberté parfaite des enfants de Dieu ; cette âme saisit le sens profond du mot de saint Augustin : *Ama et fac quod vis*⁸. Car alors la charité, qui est vraie et parfaite, la dilate, l'élargit, l'incline, tout en gardant l'ordre, vers tous et chacun. Ce qui caractérise l'authentique charité, celle qui vient de la grâce, et qui n'a rien de commun avec l'égoïsme jouisseur des amitiés naturelles, c'est son universalité.

« L'amitié vraiment particulière et qu'il faut redouter », écrira justement notre frère à l'un de ses très chers amis, « est celle qui concentre toutes ses affections sur un même

⁸ Aime et fais ce que veux.

objet limité, qui s'y cantonne... L'âme qui se complait de la sorte dans une seule créature finit par perdre totalement le sens de la charité qui est universelle, et son amour est alors un très profond égoïsme». Après avoir apporté l'exemple du Sauveur et de sa tendresse pour les Douze, il continue: « Tenez encore qu'à se distribuer, l'amour, loin de se perdre, se double et s'intensifie: plus la charité d'une âme est universelle, plus elle aime chacun... Allez comprendre ce prodige... Mais c'est cela! » — « Pour y arriver, il suffit d'aimer en Dieu et pour Dieu, de n'aimer en ceux que nous aimons que l'empreinte de Dieu, et ceci nous amènera à ne choisir que les plus parfaits, enfin de garder Dieu toujours entre soi et ses amis ».

Graduellement le frère Lavallée s'est élevé à ce degré d'amour divin et à cette charité libre et universelle. On le constatera, au soir de l'Assomption qui aura été son dernier jour en la terre. Dans la stupeur et dans le chagrin général, chacun se rendra compte que le défunt lui avait été un ami cher et fidèle, qui à tous donnait avec surabondance. Cette charité ardente de notre passionné de Jésus et de son Coeur, on l'aura vue monter elle-même en même temps, devenir plus détachée, plus surnaturelle, plus dégagée du sensible.

« Maître, a-t-il répété, gardez mon coeur bien libre. Qu'aucuns liens de chair ne le garrotent jamais. Je ne vous demande pas l'insensibilité, la désaffection, la ruine des bonnes relations que j'ai pu contracter sous votre regard divin; non, ce que je vous demande, c'est que rien de tout cela ne me sépare de Vous, ne serait-ce qu'un peu... Soyez, Jésus, la base de toute ma vie, le centre de mon coeur, le pôle

de mes affections . . . Arrière l'humain ! Je veux être à Vous, ô Jésus, rien qu'à Vous, tout à Vous, au-dessus de tout ce qui passe, de tout ce qui meurt, de tout ce qui enchaîne et captive ! . . . Coupez, s'il le faut, au centre de mon cœur, pour me garder ma liberté. Car, ô Jésus, ne l'avons-nous pas payée assez cher, cette liberté ? Enfin, je la possède . . . Gardez-la moi pour toujours, oui, pour toujours ! Vous seul Jésus, Vous bien seul ».

* * *

Un crépuscule symbolique. — A l'heure du crépuscule, un soir de la fin de juillet, peu avant sa mort, Frère Lavallée accompagne son directeur sur le bord du lac, à la maison de vacances ; on s'est assis sur les pierres du rivage. L'onde limpide et muette fait penser à la beauté de l'âme ; le ciel bleu porte comme un reflet sensible de l'au-delà ; le soleil mourant rappelle à l'homme qu'il a aussi son couchant ; le calme de la nuit met du mystère dans ses voiles. Instinctivement, le souvenir se reporte vers Ostie, et au dialogue de Monique et d'Augustin regardant la mer. L'entretien dure longtemps. Le directeur spirituel, à l'occasion de la profession définitive toute prochaine de son pénitent, lui remémore les voies de la grâce en son âme, depuis trois ans, — les humiliations, les renoncements, les délivrances . . .

— Mon Père, repart avec une conviction singulière l'interlocuteur, en son beau regard limpide comme l'eau du lac, mon Père, il me semble que

pour toujours, pour toujours, j'ai conquis la liberté de mon coeur.

C'était l'écho des accents du livre de ses confidences. C'était le cri de la victoire enfin tenue, le chant de triomphe de l'amour délivré. « *Vous seul, Jésus, Vous bien seul* ».

Ajouta-t-il dans le secret de son âme: *Nunc dimittis Domine?* Ecoutez au moins l'hymne de son espérance et de son allégresse :

« *Ah! oui, sûrement, Maître Tout Puissant, je crois que Vous me sauverez, que Vous me protégerez comme la pupille de votre oeil, et qu'après m'avoir laissé ramper si longtemps pour confondre mon orgueil, Vous me placerez sur vos ailes, et comme l'aigle provoque ses petits à voler, Vous m'enlèverez vers les hauteurs de votre bienheureuse éternité, ô Dieu, force de mon bras, soutien de ma vie, appui de ma faiblesse* ».



CHAPITRE DOUZIÈME

LES FLAMMES DE L'APOSTOLAT

Soif du martyre, apostolat suprême. — Le martyre est le voeu suprême et pourtant le voeu naturel de l'âme chrétienne, une fois qu'elle a compris son baptême; c'est le cri du coeur blessé par l'amour divin. Combien cette blessure mystérieuse des saints avait touché le frère Lavallée, nous ne l'ignorons plus. Au besoin, nous en serions avertis par les accents sublimes qui s'échappent de sa plume, un soir de janvier, quelques mois avant sa mort.

« O mon Jésus, vous voulez des martyrs? Regardez au fond de mon coeur et dites-moi si je ne suis pas prêt à boire tout votre calice . . . Mon sang pour le Vôtre, ô Jésus. Quel rêve! Accordez-moi de mourir pour Vous, ô mon Maître, comme vous avez vou-

lu mourir pour moi! ..Je vous le demanderai jusqu'à ce que je l'obtienne de Votre infinie bonté.»

Avant tout, le martyr lui est apparu comme la forme supérieure de l'apostolat. Les paroles qu'on vient de lire sont, en effet, la conclusion d'une longue méditation où l'on retrouve ces lignes :

« J'aimerais m'enfuir dans nos missions lointaines, y consumer mon existence dans l'apostolat obscur, et mourir, si Dieu le veut, martyr de son nom pour la rédemption de ces pauvres âmes qui appellent à grands cris le rachat du Calvaire.»

« Oh! le martyr, comme il me fascine. Que vous êtes heureux, ô vous tous, les Théophane Vénard, les Gabriel Perboyre, les Bienheureux Chanel, glorieux témoins de la foi, qui avez consumé votre oeuvre généreuse dans le sang du sacrifice ».

« Mgr Grandin, ô saint et vénéré Père, obtenez-moi cette grâce du haut du ciel. Les missions sauvages, les vôtres, celles de vos premières années, — oui, je les veux, et de toute mon âme, parce que j'ai soif d'immolation, j'ai soif de la croix... O mon Jésus, vous voulez de vrais prêtres: me voici prenez moi. Je veux être un prêtre selon votre coeur. Vous voulez des missionnaires qui aillent porter dans les ténèbres du nord, au prix des plus grandes fatigues, la lumière de votre Evangile. Me voici: envoyez-moi ».

Exaltations juvéniles, dira-t-on. Les âmes vulgaires n'en ont point de la sorte.

Zèle pour ses condisciples du Petit Séminaire. —

Depuis l'enfance et par les plus intimes fibres de son âme, il est apôtre, dévoré de faire du bien. Entrevu d'abord d'une façon imprécise, c'est aux pieds du Sacré-Coeur, à Saint-Sauveur, que l'apostolat s'est révélé à lui dans toute sa lumière, et qu'il a commencé de lui donner son travail, ses efforts, sa vie, son sang. A mesure que l'amour du Coeur Adorable s'est emparé plus profondément de son coeur, combien les flammes de l'apostolat ont rayonné plus vives de sa charité.

« Je ne sache pas avoir connu d'écolier qui ait eu à ce point la charité de la prière pour le prochain ». Ainsi parle, après la mort du jeune scolastique, l'un de ses premiers maîtres. Il avait ainsi non seulement la charité de la prière, mais toute charité, celle du dévouement, celle de l'action. Sa vie collégiale l'a fait voir : sous les vivacités d'un tempérament altier se cache déjà le coeur le plus tendre, l'âme la plus rayonnante. Dès lors, et surtout plus tard, il manifestera, à un rare degré, le sens des misères du prochain, le besoin de diriger sur les autres de la lumière et de la force. Au service de cette passion, il pourra mettre des moyens puissants, ardeur et délicatesse, attirance et débordement.

Ses confrères d'étude furent depuis et par la suite l'un des grands objets de son apostolat. A cet égard, il est un modèle particulier pour les

groupements, si louables et parfois si fructueux, qui existent dans nos collèges entre élèves du même cours.

« Le seul commerce que j'eus avec lui depuis mon arrivée au collège m'a valu beaucoup pour ma formation intellectuelle et morale », écrira l'un de ses condisciples. « Toujours quelque sujet sérieux l'enflammait, surtout ses aspirations à l'apostolat laïc ou sacerdotal. Son idéal, il le portait haut ; il aimait à parler de Garcia Moreno, et affirmait vouloir marcher sur ses traces. »



Une fois qu'il les eût quittés pour répondre aux appels de sa vocation, il ne sortit ses amis de collègue ni de son coeur ni de son zèle.

« Chaque fois qu'on me parle d'une réunion de mes confrères », écrivait-il à la suite d'une convocation du groupe des anciens de sa classe, « je ressens toujours le regret de n'être pas là, non pas tant pour me réjouir avec tous ces bons camarades qui sont pour moi plus que des frères, que pour les orienter un peu, ou plutôt les stimuler, les encourager, surnaturaliser leurs ambitions, donner de l'épaule aux faibles, et un peu de ferveur aux relâchés. Je me console en pensant que d'autres le font pour nous. De notre côté, prions... prions beaucoup. Aujourd'hui, c'est notre seul levier, notre seul moyen d'action. Heureusement il vaut tous les autres ». Il suggérait à la même occasion qu'on profitât de la réunion pour se consacrer tous ensemble au Sacré-Coeur.

Dans les rapports plus particuliers qu'il eût avec quelques-uns de ses confrères, son action fut plus profonde. Ils furent poursuivis jusque dans leurs retranchements par le zèle du pieux ami. Pour se les attacher et capter leur confiance, il connaît l'art le plus insinuant. Tel, par exemple, est invité à tenir son correspondant au courant de l'*apostolat* qu'il exerce dans le monde.

« Quant on est jeune, » ajoute le zélé scolastique, « l'on peut se faire un bien considérable rien qu'à se raconter avec beaucoup de simplicité et de franchise ses efforts pour semer un peu d'idée et quelques bons exemples autour de soi. Il est fatal qu'à dire ce que l'on fait, l'on s'en éprouve davantage ».

Pour le même dessein, il leur fait part de ses travaux, il les pousse à la retraite fermée, leur fait acheter le livre des Évangiles, les compromet opportunément auprès de tel Père qu'il sait *venator animarum* ¹, écrit au curé de celui-ci, à la mère de celui-là.

« La dernière fois que je le vis, peu avant sa fin, » rapporte l'un d'eux, « il m'avait donné quelques objets de piété, un livre de méditation, le tout accompagné de bons conseils et d'encouragement comme il savait toujours et si bien le faire. »

Pour les plus intimes, qui lui font connaître leur petit roman, il a des conseils fermes et précis :

¹ Chasseur d'âmes.

« *A genoux chez toi! A genoux pour ton chapelet quotidien et tes prières du matin et du soir jamais omises, fût-il deux heures après minuit. — La Table Sainte, là est le secret des martyrs, des vierges, des continents volontaires, de tous les victorieux. — Tu seras un homme de volonté le jour où te vainquant toi-même, tu observeras tes résolutions. Tu y manqueras malgré toi, dis-tu? Cela n'est rien pourvu que tu te relèves aussitôt. Et tu te relèveras aussitôt si tu es un fervent de la Sainte Table. — Prends l'habitude de faire ton devoir non pas de biais ou d'arrière, mais en face, mais de front. — Tiens avec une poigne de fer la moindre de tes résolutions. Sache que l'on n'est pas naturellement vertueux, bon, chaste, énergique, pieux. On ne l'est qu'avec la grâce divine.* » — « *Il faudra que tu prennes pour compagne* », expose-t-il à un futur médecin, « *une bonne chrétienne et une femme fidèle, mais aussi une femme ayant bonne santé et qui soit de ton niveau intellectuel. Je te souhaite une épouse aimante, dévouée, réservée, pas trop savante, femme de foyer et non pas de salon, catholique et canadienne-française jusque dans le dernier de ses cheveux.* »

Pour d'autres qui lui ouvrent leur conscience, il entre en des détails encore plus intimes quand il le croit nécessaire pour ramener des fugitifs et soutenir des faibles, la leçon se fait parfois menaçante; elle prend couleur de sermon sur les grandes vérités et de véhémence adjuration :

« *Dieu ne peut souffrir qu'on se passe de Lui, surtout par suffisance et présomption. Il patiente miséricordieusement, et un jour vient où, lassé de notre orgueil, Il nous jette d'un revers de sa main toute puissante à la boue du ruisseau, d'où sa main amoureuse nous avait tirés. Ou bien comme tels et tels que tu connais, Il nous tue en pleine fleur de vie et*

nous fait comparaître devant Sa face redoutable pour la reddition des comptes . . . »

Le bien qui résulte de ces conseils à des amis du dehors, leurs lettres à ce confident de leurs joies et de leurs peines, de leurs travaux et de leurs faiblesses, le disent suffisamment. S'il les stimule à leur amendement personnel, d'eux il veut aussi faire des *apôtres*, mot qui prend toujours sous sa plume un relief singulier :

« Ta prochaine lettre devra me parler de vos succès, des tiens et de ceux des autres confrères, mais de ton apostolat surtout. Le flamboiement des couronnes ne vaut pas le bruit mâle d'une âme qui s'oublie pour quelque grande cause, même si son dévouement s'exerce dans un milieu restreint ».

Quels encouragements affectueux ne donne-t-il pas à des étudiants d'université, qui logent ensemble, dont l'un a fondé et dirige avec talent un cercle paroissial de l'A. C. J. C., et dont l'autre a organisé un Comité d'études médicales. Appelés d'urgence, à l'occasion d'une épidémie, dans une petite ville rurale, ils lui narrent leur joie d'aller exposer leur vie pour le soin de leurs compatriotes. Cette même année ils ont recruté, dans la seule faculté de médecine, 41 retraitants, pour une retraite fermée d'étudiants, et les ont conduits à la Villa Saint-Martin. Lui de les seconder, de les conseiller, de les assurer du secours de ses prières. « *Vive*

Dieu! » leur crie-t-il, « *nous ne faisons pas honte à l'Alma Mater!* »

La question de la fidélité de ses compagnons à leur vocation sacerdotale et apostolique le préoccupait particulièrement. On ne s'étonnera pas qu'il ait suivi d'un oeil plus attentif ceux qui entrèrent en communauté ou dans le clergé séculier, lesquels le lui rendirent, du reste, par une admiration et une confiance singulières. Toutes les lettres en témoignent, qui lui viennent du Grand Séminaire, des maisons d'études de la Compagnie de Jésus, des Clercs Viateurs, de la Maison Carrée des Pères Blancs, à Alger.

Tel ecclésiastique, bientôt prêtre éducateur, le prie de lui servir de guide dans ses lectures et dans son travail de formation personnelle, et autant que le permet l'éloignement, il le désire pour admoniteur : « Ainsi que de choses me seront apportées par ton âme d'apôtre et qui toucheront mon coeur en le faisant te suivre en tout. »

Plus tard un prochain ordinand le consulte sur l'opportunité de s'engager dans le ministère paroissial ou dans l'enseignement. « Je sens », lui mande-t-il, inspiré de l'abbé Perreyve et sachant comme il sera compris, « je sens que l'honneur du sacerdoce et la charge bien-aimée des âmes ne peuvent tarder beaucoup. J'entends retentir au plus intime de moi-même le cri de Rachel dans les Saintes Ecri-

tures: « *Da mihi liberos, alioquin moriar!* »² Admirables relations qu'il faut souhaiter fréquentes et aussi élevées entre les jeunes lévites. Elles leur tiendront lieu de plaisirs qui ne sauraient également les maintenir au niveau de leur dignité cléricale.



Son apostolat dans la communauté. — Le zèle brûlant du Frère Lavallée, servi par les talents les plus rares, fera de lui, au sein de sa communauté, un allumeur d'âmes rayonnantes. De fait, dès le début, il est considéré comme un centre et un foyer.

Toute son année de noviciat, il s'applique à l'étude de la vie des saints et des annales de la Congrégation. Celles-ci regorgent pour lui de récits héroïques dignes des plus grands apôtres. Et il se fait apôtre lui-même et instigateur d'apostolat. Il a fondé au noviciat ce qu'il appelle spirituellement un *Comité pour le salut public*, petite association qui n'a d'autre but que d'entretenir et développer la ferveur dans la communauté des quarante novices, ses confrères. Le Père Maître connaît ces ardeurs juvéniles, et y sourit. *Oportet illum regnare*, telle est la devise adoptée. Dans ce comité, on travaille au règne du Sacré-Coeur par des avertissements et des conseils mutuels, charitables et dis-

² Donnez-moi des enfants, sans quoi je mourrai.

crets, par une scrupuleuse observation de tous les points du Directoire, particulièrement du silence et des menues prescriptions régulières. On agira sur les autres par l'exemple de la charité, de l'humilité et de la mortification, en particulier de l'obéissance aux plus humbles dépositaires de l'autorité, évitant toute critique et tout respect humain. On fera des communions spéciales pour l'établissement du règne du Sacré-Coeur de Jésus dans le monde, pour les missions oblates, et autres intentions analogues. On propagera la dévotion parfaite à la Sainte Vierge par la pratique du Saint Esclavage, on prônera l'étude de l'Évangile. On aura pour principe de ne jamais passer une récréation sans glisser opportunément un bon principe, un conseil utile, un trait édifiant. On adopte la résolution de réciter au complet le Rosaire tous les jours, de ne jamais faire de lettres sans y mettre des considérations de piété et d'édification, sans en profiter pour pousser à la consécration au Sacré-Coeur et à la lecture fréquente du Saint Évangile. Arrive-t-il des nouveaux venus? Discrètement on s'emparera d'eux, on les initiera à la vie généreuse, les enlaçant d'un réseau invisible.

Frère Lavallée tient à l'offrande de quelques minutes de la récréation au Très Saint Sacrement, « *à l'heure du soir surtout,* » écrit-il magnifiquement, « *alors que tout repose sur les eaux du fleuve, qui s'en vont comme une large coulée d'or et semblent charrier de la lumière liquide.* »

Rendu au Scolasticat, le jeune profès continue et élargit le rayonnement de son zèle, au milieu d'épreuves et de revers qui le purifient sans éteindre ses ardeurs.

« Stimulez les frères X et Y, » recommande-t-il à un novice qu'il a laissé à Ville LaSalle, « et faites-en comme vous des apôtres du Sacré-Coeur. Voulez-vous que je vous confie un secret dont j'ai fait l'expérience? C'est qu'après avoir goûté à cette sainte chose qu'est l'apostolat, je ne puis plus m'en passer. Je sens intérieurement un feu qui me brûle, qui me pousse à agir, à faire aimer et régner le Sacré-Coeur. Vraiment, cela me mortifierait tellement de ne rien faire pour lui qu'il me semble que ma vie n'aurait aucun sens. A pratiquer l'apostolat d'amour, on en vient à avoir l'esprit et le coeur comme une boussole, toujours tournée vers le pôle de l'amour qui s'appelle le Tabernacle. Oui, oportet illum regnare. Prenez-en dès aujourd'hui les moyens. Il y en a des milliers à la portée des plus humbles, prière, bon exemple, amabilité, avertissement, mortification. » — « Patience, et fortifiez toujours votre piété et votre apostolat », dit-il encore au même. « Il y a de l'ouvrage ici: 60 à 70 caractères différents à couler dans le moule du Sacré-Coeur. C'est l'ouvrage sans doute et avant tout des supérieurs, mais aussi de l'exemple, de l'édification mutuelle ».

« En lisant votre lettre, » répond-il plus tard à un autre novice, « plusieurs choses m'ont intéressé. Et d'abord votre fructueux apostolat. Je dis fructueux, bien que vos généreux désirs aient été un peu contrecarrés; car la semence ne lève que dans un sol bien remué, et pour ce il faut de la peine, des obstacles, de l'effort. On n'a rien pour rien. Si le bon Dieu vous a éprouvé, c'est qu'Il vous aime, c'est qu'Il veut faire produire au centuple des fruits de salut, et si Monsieur Satan vous suscite des obstacles, c'est qu'il voit en vous

et vos amis, des semeurs, de vaillants ouvriers de la Vigne du Christ, désireux de se préparer dès aujourd'hui aux travaux les plus difficiles de demain. C'est donc le temps d'être apôtres! Tous les jeudis, nous prions pour vous. En avant donc! Aucun de vos efforts n'est perdu, ne serait-il utile qu'à vous. C'est déjà beaucoup d'avoir l'esprit et le coeur orientés vers ce pôle de la lumière qu'est la conquête des âmes, par l'affermissement en elles du règne du Sacré-Coeur.»

Il écrit sur le même ton à de jeunes religieux dispersés en divers Scolasticats de sa Congrégation, à Edmonton, à Washington, au Texas, à Rome. « Je viens vous épancher mon coeur afin de recevoir du vôtre un peu de chaleur et de force, » lui répond de San Antonio un jeune scolastique à l'âme de feu, lui aussi, « et vous donner de nouveaux détails sur la petite oeuvre dont vous êtes l'inspirateur. » — « C'est grâce à vous si j'ai conservé mes ardentes aspirations vers les cimes du sacerdoce et de l'apostolat; si j'ai gardé avec fidélité cet idéal qui est aussi le vôtre: Etre apôtre! *et apôtre du Sacré-Coeur.* »

Ceux de ses aînés qui ont déjà franchi l'arène de l'apostolat, le frère Lavallée les suit avec autant d'envie que de tendresse, chez les Indiens de la Baie James et du Portage la Loche, chez les Esquimaux de Chesterfield Inlet, chez les nègres du Basutoland, ou dans les oeuvres d'enseignement et de ministère paroissial et dans les chaires de vérité. Aux premiers, il tâche de procurer des secours, ap-

plaudissant aux intelligentes initiatives de quelques-uns de ses frères. Combien il admire le zèle héroïque des évangélistes du Nord. « Dès mon arrivée, dit un confrère, il me fit entrer dans une association de communions et de prières pour répandre l'esprit missionnaire en général dans tout le monde, et en particulier dans notre pays et au profit de nos missions. » Il a écrit les plus belles pages sur l'épopée des Evêques et missionnaires Oblats dans l'Eglise de l'Ouest canadien :

« Suivons ces hommes de Dieu dans leurs pérégrinations. C'est une véritable conquête, une marche en avant de la croix, que rien n'interrompt. Elle part de la rivière Ottawa, et après soixante-quinze ans fait halte à l'Océan Pacifique et à l'Océan glacial, après avoir trouvé dans la nature les limites d'un zèle qui, en lui-même, n'en avait pas... »³

Ailleurs, son journal respire le plus beau souffle apostolique au récit de la conversion, par nos Pères missionnaires en Afrique, du chef Griffith, roi du Basutoland, nouveau Clovis qui entraîne déjà des milliers d'âmes à la foi chrétienne.

La prédication de l'Evangile dans les pays catholiques ne l'intéresse pas à un moindre degré. Aux Pères du personnel du Scolasticat qui vont prêcher

³ Voir le magnifique tableau qu'il a brossé de l'oeuvre des Evêques et missionnaires Oblats dans le Nord-Ouest canadien, paru dans l'Almanach de l'Action Catholique, 1921.

à l'extérieur, il prête le concours de ses prières. « *Si vous saviez comme je prie pour vous, les rosaires en revolent,* » dit-il à l'un d'eux, ne pouvant s'empêcher d'encadrer toujours de sourire le fond si réfléchi de sa nature.

Le Père Lelièvre surtout, auquel il doit sa vocation d'Oblat, n'est point perdu de vue dans toutes ses randonnées apostoliques, dans les paroisses ou les collèges. Frère Lavallée lui écrit ses vœux, ses espoirs, ses désirs, et reçoit en retour les mots d'ordre les plus enflammés. Il ne se passe guère de longs jours que l'apôtre du Sacré-Coeur n'envoie à son cher Paul un écrit, un appel, quelque imprimé de mission, un nouveau cantique au Sacré-Coeur pour l'heure des ouvriers à Saint-Sauveur, quelque rapport de la grande fête, un programme de retraite fermée, un livre propre à activer le feu de l'apostolat au milieu des novices ou des scolastiques. Le frère Lavallée sans doute n'est pas l'unique objet de ces attentions; personne ne songe à lui contester le premier droit.

Par exemple, car il y a embarras du choix, on lira volontiers, il nous semble, cette lettre du Père Lelièvre au frère Lavallée, novice. Les habitués du zélé missionnaire y reconnaîtront son ardeur et son style tout cousu d'Évangile et brûlant d'amour du Sacré-Coeur.

OPORTET ILLUM REGNARE

En mission à Saint-Romuald, 12 mars 1919.

Mon bien cher Frère Paul,

Ecce nunc tempus acceptabile,⁴ dit saint Paul, dans le carême. C'est donc le temps de parler du Sacré-Coeur de Jésus à son novice qui a tant à coeur de suivre son *lièvre* par la pensée et de le remplacer quand il sera disparu de ce monde. Que Dieu le veuille! car *oportet illum regnare, hodie et in saecula*⁵ dit encore notre cher saint Paul.

Ton bonheur au noviciat me ravit comme tes lettres, sans m'étonner le moins du monde, car tu es *discipulus quem diligebat S. C. J.*⁶ Que tu es heureux de vivre ainsi dans la compagnie intérieure de Jésus et de Marie! Je demanderai pour toi à Saint Joseph le jour de sa fête que tu sois comme lui *vir fidelis et custos Domini*⁷ Garde bien ta devise: *non quaero gloriam meam, sed gloriam ejus qui misit me.*⁸ C'est le moyen par excellence de devenir et de rester *usque ad mortem*⁹ un Oblat parfait. Mets-toi le dernier; c'est la bonne place, la place la plus commode et la plus sûre pour entendre et saisir cette parole de l'Évangile: *Amice, ascende superius.*¹⁰ Prie et fais prier les novices

⁴ Voici le temps favorable. (2e Épître aux Corinthiens, VI, 2.).

⁵ Il faut qu'il règne, aujourd'hui et pendant les siècles. (Voir 1ère Épître aux Corinthiens, XV, 25, et aux Hébreux XIII, 8).

⁶ Le disciple qu'aimait le S. C. de Jésus. (Voir S. Jean, XIX, 26).

⁷ L'homme fidèle et le gardien du Seigneur. (Voir Proverbes, XXVII, 18).

⁸ Je ne cherche point ma gloire, mais la gloire de Celui qui m'a envoyé. (S. Jean, VIII, 50).

⁹ Jusqu'à la mort. (Allusion à la formule d'oblation)

¹⁰ Mon ami, montez plus haut. (Voir S. Luc, XIV, 10).

pour la conversion des pécheurs et aussi pour que les missionnaires prêchent la miséricorde du Sacré-Coeur qui attire et convertit.

Quand le Sacré-Coeur et ton Père Maître te permettent de m'écrire, c'est toujours pour moi une très grande joie de recevoir des nouvelles de ta chère âme, surtout d'apprendre que tu es apôtre et que déjà tu entraînes les coeurs à un plus grand désir de la perfection. Je te félicite du zèle que tu as déployé au Noviciat pendant la grippe. Va souvent méditer sur la tombe de notre cher Frère Grégoire pour apprendre à te renoncer de plus en plus, afin de mieux mettre en pratique l'*anima mea Illi vivet* ¹¹ car c'est l'*unum necessarium* ¹².

Soigne bien ton pauvre navire destiné à conduire les âmes au port du salut. Fais pénitence sans t'exposer à faire faire pénitence aux autres, car le Maître de la moisson a besoin d'ouvriers pour sa vigne. Attention à ta santé. Etudie seulement l'*Evangile*. Pour le reste, *Deus providebit*. ¹³

Me voilà en pleine mer pour tout le carême. Quinze jours à Saint-Romuald, huit jours à Saint-Raymond, huit jours à Saint-Roch, huit jours à Chicoutimi. Déjà la pêche est de première classe, mais tous les poissons ne sont pas pris. Aide-moi à tirer le filet. Le premier vendredi du mois à Saint-Sauveur a été plus solennel que jamais. Le lieutenant-gouverneur, l'orateur de la chambre, et plusieurs députés étaient présents. Que le Sacré-Coeur en soit glorifié. *Caritas Christi urget nos*. ¹⁴

Saluts à tous. Je te bénis.

V. Lelièvre, O. M. I.

¹¹ Mon âme vivra pour lui. (Voir Psaume XXI, 31).

¹² L'unique nécessaire. (Voir S. Luc, X, 42).

¹³ Dieu y pourvoiera. (Génèse, XXII, 8).

¹⁴ La charité de Jésus-Christ nous presse. (2ème Epître aux Corinthiens, V, 14).

Voici une lettre adressée, trois ans plus tard, au frère Lavallée devenu scolastique et fort intéressé à l'oeuvre par excellence du P. Lelièvre, nous voulons dire la maison des retraites fermées pour les ouvriers, établie provisoirement à Saint-Augustin, près de Québec, puis définitivement installée sous le vocable de Jésus-Ouvrier, à la Petite-Rivière.



LE RÉV. P. V. LELIÈVRE, O. M. I.

OPORTET ILLUM REGNARE

le 2 janvier 1922.

Saint-Sauveur de Québec,

Frère P.-E. Lavallée, O. M. I.

Mon bien cher Frère,

Les fils de Mgr de Mazenod du Scolasticat ne sont certes pas les fils d'éloignement dont parle saint Paul, mais

bien les fils de la foi et de la reconnaissance. Quelle charité de se souvenir ainsi d'un pauvre *lièvre* qui n'a qu'un mérite: celui d'aimer la Congrégation et ses frères O. M. I. Dieu en soit béni! et tous nos scolastiques récompensés par notre Fondateur qui fera de ces nobles coeurs de vrais apôtres du Sacré-Coeur et de l'Évangile.

Offre bien mes meilleurs vœux de sainteté à tous les disciples de prédilection du Sacré-Coeur, et dis-leur de ma part combien leur témoignage d'affection uni au tien m'a été sensible.

Merci à tous ceux qui ont travaillé pour le succès de nos retraites fermées. Résultat de la dernière retraite: un *renard* de 20 ans, un autre de plusieurs années ont été pris dans les filets du Comité du Sacré-Coeur. Demain, on poussera dans l'océan de la miséricorde un gros poisson de 11 ans. Ça y va! en attendant la maison. Priez fort. *Messis multa. Operarii pauci.*¹⁵ Et cependant *oportet illum regnare.*

A Saint I., le Sacré-Coeur a fait tout ce qu'Il a voulu, grâce au zèle du curé et de vos prières. Lis l'autre lettre que je t'envoie et retourne-la moi. Tu auras une preuve de plus de la puissance de l'*Évangile*.

Bonne, heureuse et sainte année.

Je te bénis avec tous tes amis.

V. Lelièvre, O. M. I.

* * *

Zèle pour la retraite fermée. — Par le Père Lelièvre, Frère Lavallée fut gagné à tout jamais à la pratique de la retraite fermée. Il y vit le moyen singulièrement efficace de refaire les âmes, en ar-

¹⁵ Grande moisson, peu d'ouvriers. (Voir S. Mathieu, IX, 37).

rêtant soudain les unes dans leur course vers l'enfer, en retrem pant les autres dans le feu tout vif de l'apostolat. On se rappelle comment trois jours passés en retraite à Ville La Salle, sur le conseil du même Père, avaient orienté définitivement la vie de Paul-Emile, collégien de Joliette.

« Je me demandais auparavant ce que pouvait bien être une retraite fermée. Aujourd'hui, elles n'ont point de plus fervent apôtre que moi. Oh! ces trois jours dans une société où règne l'innocence, le recueillement, la joie qui illumine tous les fronts...! »

Depuis lors, il ne cesse de prier pour cette oeuvre, non plus que d'en faire profiter ses parents et amis, à l'occasion y donnant sa propre collaboration. Chaque été, depuis 1911, pendant que les Scolastiques vont à leur maison de campagne, des groupes de retraitants sont reçus à Ottawa, au Scolasticat des Oblats. En quatorze ans, 66 retraites voient figurer plus de 1400 retraitants. Et ce bien se continue depuis 1925 à Hull, ville voisine, dans la vaste *Maison du Sacré-Coeur*, spécialement destinée aux retraites.

A tour de rôle, quelques scolastiques servent d'auxiliaires aux directeurs de la retraite, rendant à ceux-ci d'appréciables services et du même coup s'initiant à ce fructueux ministère. Chaque fois qu'il en obtient l'autorisation, le frère Lavallée court à ce labeur, prélude de l'apostolat qu'il rêve.

Par des lectures pieuses faites pour les retraitants au réfectoire ou même à leur cellule, par ses entretiens avec eux en récréation, par divers exercices qu'il préside, il donne à tous une édification dont le souvenir n'a pas été perdu. Lorsqu'on apprendra sa mort si tragique, quelques jours après l'une de ces retraites à laquelle il vient d'assister, plusieurs anciens retraitants, émus de sa perte, viendront, la veille de ses funérailles, réciter des prières auprès de sa dépouille mortelle. Ce jeune Scolastique dont l'extérieur est si personnel et si prenant, qui chante avec tant de coeur, parle d'une voix si oratoire et met tant de feu dans les âmes par son seul contact, ne peut point ne pas être remarqué. Un jour que le Père Lelièvre dirige lui-même les exercices, le frère Lavallée est appelé, le dernier soir, à adresser la parole à un groupe de voyageurs de commerce et de marchands. Ils sont ravis autant qu'étonnés de tant de zèle et de talent.

En effet, pour ce ministère il fait preuve de rares aptitudes, apprend vite le discernement des coeurs, sait par vingt procédés s'emparer des âmes, intéresser pour émouvoir, émouvoir pour convaincre et convertir. Récite-t-il le chapelet en commun, il suggère des intentions spéciales, pour chaque dizaine, en des formules pratiques, saisissantes, qui vont droit au coeur.

L'on a retrouvé dans ses papiers une méditation faite pour des retraitants sur le péché véniel, lequel

il faut fuir parce que « *quand on traite avec Dieu, il faut le traiter en Dieu* ».

« *Jésus ne fait rien à moitié; Il n'a pas créé le monde à moitié, Il n'a pas souffert à moitié, Il n'a pas subi sa Passion à moitié, Il ne nous sanctifie pas à moitié: nous ne pouvons donc pas non plus le servir à moitié. Etc.* »

Il faut lire surtout un *Chemin de Croix* composé peu de semaines avant sa mort pour un groupe de 45 hommes venus de paroisses rurales, et parmi lesquels, la chose était notoire, l'on eût pu recenser quatre ou cinq endurcis. Quand, à leur tête, se promenant de station en station, il leur lut d'une voix tantôt austère, tantôt tendre, ce qu'il avait écrit, des consciences furent troublées par la grâce, des coeurs s'ouvrirent et la miséricorde divine trouva une issue dans ces âmes brisées par le repentir. Il avait l'accent juste, celui d'un sincère amour pour le Dieu crucifié, et d'une commisération infinie pour les pécheurs. Son âme rendait le son d'un saint et d'un apôtre, le son qui convertit.

* * *

Apôtre du Sacré-Coeur. — C'est qu'à l'école du Père Lelièvre, il avait appris l'apostolat par l'amour de l'Adorable Coeur de Jésus.

« *J'ai conçu le dessein de mettre tout mon apostolat futur, si Dieu m'y amène* », confie-t-il à un scolastique rendu à Rome, « *dans les mains du Sacré-Coeur. Lisez seulement*

et méditez quelques jours les dix promesses du Sacré-Coeur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, et vous me direz si ce n'est pas attirant. Plus je le médite, plus je m'aperçois qu'on ne connaît le Sacré-Coeur qu'en surface.»

Lui, il tâche de l'étudier en profondeur.

« Avez-vous lu les cinq volumes du P. Yenveux, O. M. I., sur sainte Marguerite-Marie? il y a en ces livres, outre les paroles du Sacré-Coeur dont sort une vertu divine d'entraînement à l'action, l'onction du verbe d'un saint et d'un saint Oblat.»

Déjà, sa dévotion personnelle au Sacré-Coeur a été dite; marquons présentement comment il en fit le cachet de son apostolat. *Opertet illum regnare*, telle est sa devise; comme le Père Lelièvre, son modèle, il la met en tête de ses lettres, à côté du blason de son Institut; mais surtout elle est gravée en son coeur.

« J'ai demandé pour vous ce que je demande pour moi, écrit-il encore, que vous soyez un saint, un apôtre. Qu'est-ce qu'un apôtre? Pour moi, c'est un homme qui a la folie de Jésus-Christ, la folie sublime de son amour; l'idée fixe de son règne en tout, partout, chez tous: Omnia et in omnibus Christus. Vous en connaissez comme cela: c'est le P. Matéo, c'est le P. Lelièvre, ce sont d'autres comme eux. Le règne du Sacré-Coeur en eux d'abord, et par eux autour d'eux.»

S'inspirant de ces modèles, il use de tous les moyens pour établir en lui et autour de lui le règne du Sacré-Coeur. Au Scolasticat, il avive le zèle de ses amis embrasés par lui du même amour.

« Avec la permission du R. P. Supérieur, » communique-t-il à l'un de ses émules, « j'ai fait réimprimer à notre atelier la prière pour la conversion des infidèles. Au verso seront inscrites les promesses alléchantes du Sacré-Coeur aux apôtres de sa dévotion. En ce moment je suis à organiser une sorte de garde d'honneur par roulement. Une quinzaine de frères, au moins, de 5 heures du matin à 9 heures du soir, se font un devoir de passer une heure fixée d'avance, avec le Sacré-Coeur de Jésus au T. S. Sacrement, en esprit de réparation et d'amende honorable. De la sorte, le Sacré-Coeur recevra dans la maison un hommage absolument ininterrompu, puisque toujours quelques âmes réparatrices veilleront auprès de Lui. »

« Le culte si conseillé de l'image du Sacré-Coeur m'a inspiré d'en choisir un modèle suggestif et touchant à la fois, dans l'iconographie des volumes du P. Yenveux. J'enverrai le modèle au P. Lelièvre qui trouvera le moyen d'en faire imprimer quelques milliers que nous pourrons ensuite distribuer partout, sûrs que cette image produira des conversions. »

« Voilà cher ami, un petit coin de ce que je voudrais faire. Ceci est en partie réalisé. Mais le Sacré-Coeur peut nous suggérer mieux encore. Ne vous gênez pas à votre tour. Confiez-moi vos bonnes initiatives. Cela vous profitera de me les dire, cela me profitera de les entendre. »

A sa mort, il négociait auprès de l'Oeuvre de Marie Immaculée, dirigée en France par les Oblats de Lyon, une édition considérable d'images du Sacré-Coeur et de la Vierge Immaculée, qu'il voulait disperser à tous les vents. L'image du Sacré-Coeur devait porter pour inscription : *Venez tous à moi*, et celle de la divine Mère : *O Marie, Vierge Immaculée et notre Mère, priez pour nous.*

Il comprenait, en vérité, que le Sacré-Coeur est le centre de toutes choses. Dans un sermon donné à la communauté, il en avait fait la démonstration, et il en tirait cette conclusion pratique : le Sacré-Coeur doit être le centre de nos vies et de toutes nos activités. Les motifs suivants étayaient sa preuve : les droits du Sacré-Coeur, ses invitations et ses promesses, le succès incomparable des apôtres du Sacré-Coeur, le rayonnement universel de cette dévotion englobant toutes les autres, enfin sa qualité de panacée pour les grands maux de l'humanité.

« Méditez le Roi d'Amour, il confirmera en vous, j'en suis certain, l'appel intérieur de Jésus, vers cette vocation sublime d'apôtre, prometteuse de miracles et d'éclatantes merveilles. » Voilà ce qu'il répétait et écrivait sur tous les tons, en un style de feu, lave chaude débordant de son âme.

En mai 1922, il se réjouit d'avoir écoulé 60 volumes du Père Crawley-Matéo, *Vers le Roi d'Amour*. Ce n'est là que l'une des manifestations de son zèle, et une partie de ses moyens d'action.



Apôtre par l'Évangile. — Avec l'apostolat du Sacré-Coeur, il a appris du même guide l'apostolat de l'Évangile. Deux semaines après son premier voyage à Saint-Sauveur, son journal enregistre déjà cette note :

« Je suis désormais persuadé que la méditation continue de l'Évangile est la seule source des convictions orthodoxes et d'une conduite capable d'entraîner les foules. »

« Je veux me nourrir de l'Évangile, en faire la base de toute mon action religieuse. L'Évangile, voilà la force qui soulève le monde et qui l'entraîne au ciel. » Telle était subséquemment la résolution qu'il avait prise dès son arrivée en communauté. Par là, il entendait l'étude et la méditation du texte littéral des Saints Évangiles, et non pas seulement l'inspiration plus au moins prochaine qui en anime tout l'enseignement chrétien.

« Jamais, » rapporte un scolastique, « il ne prenait en main le Saint Évangile qu'il ne l'eût baisé religieusement. Il le faisait si ostensiblement que parfois cela m'intriguait. Mais je me disais ensuite: il a bien raison, car ce livre est sacré. C'était pour lui le Sacré-Coeur qui parlait dans ce livre, scellé pour tant d'âmes. »

Comme il lui est déjà familier le livre divin ! Il a composé pour son usage personnel des carnets de références évangéliques, en vue d'en appliquer les textes aux divers sujets de prédication. Le Père Lelièvre lui communique ses plans de retraites, toutes tissées d'Évangile. « Le Saint Esprit, Docteur des Docteurs, lui expose celui-ci, se charge de donner à chaque âme le sens particulier qui lui convient. Les sermons peuvent être de savantes thè-

ses de théologie. S'ils ne contiennent pas d'Écriture Sainte, ce sont des sermons païens. »

L'Évangile lui apprend aussi la prédication de la miséricorde. « Le Sacré-Coeur, l'Évangile, la miséricorde, il avait ces mots à tout instant sur les lèvres, » au témoignage de ses confrères.

« La miséricorde, voilà bien la première parole à jeter à tant d'âmes inquiètes, voilà bien la première semence à jeter dans le champ du Seigneur pour s'assurer la moisson des âmes. »



L'apostolat auprès des travailleurs. — Par l'Évangile, à l'exemple de son Ananias, notre jeune Scolastique entend devenir un jour l'apôtre des ouvriers, l'apôtre du peuple. Encore Séminariste, il a visité avec intérêt, en 1918, les pulperies du Saguenay, et observé en même temps l'un des coins les plus intéressants du monde ouvrier en notre pays. En causant avec quelques chefs et divers employés, il a recueilli maint renseignement sur le syndicalisme catholique, déjà établi dans cette partie de la Province, noté diverses observations sur l'industrie locale, admiré ces 1000 travailleurs qui s'en vont, chaque soir de retraite, entendre le Père Lelièvre à l'église des Pères Eudistes, au Bassin. Il ne manque pas d'accorder son admiration au clergé diocésain, actif et apostolique, quoique simple et familier de manières, au fait des problèmes

pressants de notre société, singulièrement respecté du peuple, et celui-ci d'une mentalité plus catholique, plus saine et moins libéralisante qu'ailleurs. Reçu à l'évêché en la présence de Mgr l'Evêque, il participe à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Chicoutimi, et pousse son voyage jusqu'à Saint-Fabien, puis à Mistassini ; partout il est charmé de l'hospitalité qui l'accueille. Il note les journaux reçus dans les presbytères ou chez les particuliers, constate avec plaisir qu'on y lit généralement le *Devoir* ; il s'épanouit de rencontrer à la Baie des Ha! Ha! une jeune femme mère de 12 enfants, dont 4 paires de jumeaux, et dès lors entrevoit le jour où il consacrera son sacerdoce à garder au Christ un peuple si admirable. Enfin, cette exclamation lui échappe : « *Quel beau livre on ferait sur l'Évangile de l'ouvrier!* » A partir de ce moment, en vue de la pénétrer d'Évangile, il s'intéressera grandement à la question ouvrière, étudiera de Mun et ses *Cercles catholiques*, fouillera l'*Histoire des Confédérations de Métiers* de Martin Saint-Léon, convaincu de l'urgence du règne de Jésus, Roi et Sauveur de l'ouvrier. Et voilà que, doué de brillantes qualités oratoires qui lui eussent permis un genre d'éloquence de haute envergure, il ambitionne plutôt un apostolat simple et populaire.

Plus tard, absent du Scolasticat, Frère Lavallée apprend que le frère D. vient de faire un sermon qui a ému ses confrères :

« Tout talent qui se révèle, » répond-il aussitôt, « est une arme de plus contre l'enfer. Et, grand Dieu, qu'il en est besoin. Je suis présentement dans une région qui, à part un bon noyau d'honnêtes gens, se paie le luxe de vices tout aristocratiques. Veillées de danses, fabrication privée de boissons enivrantes, jeu à l'argent. Cela en pleine campagne, et très communément... Ce spectacle me rappelle la vérité des paroles de Bourassa sur la « déformation des consciences » et la superficialité de notre christianisme « populaire ». Qu'il en pousse donc des prédicateurs, et pas n'importe lesquels, mais de saints prédicateurs, des hommes du bon Dieu, des coeurs d'apôtres brûlés d'amour et de charité. Demandons au Seigneur d'appartenir à ce glorieux bataillon. »

* * *

Apostolat par la lecture et le bon journal. — Son grand sens pratique n'était jamais à court d'expédients pour trouver des âmes à qui faire du bien. Ecoutez ce qu'en chemin de fer il a tenté auprès d'un jeune vendeur de bonbons et de journaux ;

« (En quittant la capitale), après avoir regardé s'éloigner le Scolasticat j'allai faire mes dévotions dans un wagon dont j'étais le seul occupant. J'y rencontrai ce jeune homme qui me fit l'impression d'avoir une âme... de scolastique. J'ai profité de cette terre franche, j'y ai jeté en passant un peu de bon grain. Langue française et fuite du respect humain ont été la première semence. Je l'ai engagé, entre autres choses, à se servir davantage du français dans ses annonces, et à répandre beaucoup *Le Devoir*, et je lui ai montré comment le *X...* est un mauvais journal. A tout cela, il a acquiescé avec ferveur et m'a avoué qu'en fait il vendait plus de *Devoir* depuis qu'il parlait davantage le

français. Le P. M. vint nous déranger: j'étais à lui lire, dans le Roi d'Amour, un des miracles du P. Matéo. Vous voyez que j'étais déjà rendu haut. Vous comprenez, mon Père, je n'aurais pas fait cela avec n'importe qui, mais j'ai vu à qui j'avais affaire sans longue attente...»

L'apostolat par le bon journal lui paraissait à juste titre l'un des plus urgents. Il le pratiquait et le conseillait vivement. Depuis une douzaine d'années, les Scolastiques Oblats organisent annuellement, dans la semaine de Pâques, une *Journée de bonne presse*. En 1921, le sujet mis à l'étude est celui-ci: *Le clergé et la presse*. Dans son journal intime, Frère Lavallée reproche à plusieurs de ses confrères le caractère vague et théorique de leurs propositions et plans. En regard, il trace ce programme d'apostolat sacerdotal de la bonne presse:

En premier lieu, réfléchir à la parole d'un sérieux auteur que la diffusion du bon journal et l'opposition au mauvais, « c'est une obligation, moins précise sans doute, mais aussi grave que celle de réciter le bréviaire, de prêcher l'Évangile et d'administrer les Sacrements. » De ce principe découlent des règles d'action pratique qui pourraient être, par exemple pour un Olat, les suivantes:

I. S'il prêche des retraites pastorales, *s'inspirant sur ce point des paroles et des exemples des Papes et des grands évêques, entre autres du Cardinal Sarto devenu Pie X, du Cardinal Mercier, du Cardinal Bégin, et autres, il donnera quelques conférences aux prêtres sur cette obligation de première importance de nos jours, dans notre société.*

II. S'il est missionnaire du peuple, *qu'il exerce un apos-*

tolat discret mais actif et convaincu; a) auprès des curés et vicaires, qu'il rencontrera en apartés; b) auprès du peuple, faisant, sinon une journée de presse, du moins une conférence sur le bon journal.

III. S'il enseigne, il stimulera ses élèves à s'enticher du bon journal, à s'en faire les apôtres, leur donnant sur cette question une mentalité à coup de petits mots souvent répétés; peut-être serait-il possible d'organiser dans certaines classes quelque chose comme un congrès ou un débat de bonne presse.

IV. S'il s'occupe de ministère paroissial, revenir souvent sur le sujet, expliquer qu'un mauvais journal, un journal pendable, ce n'est pas nécessairement celui qui brûle le Pape en effigie, mais que c'est même le journal reçu partout dans nos familles, et qui mêle la sensation à la nouvelle religieuse, la neutralité doctrinale à des photographies de curés, le récit de crimes à côté de celui des bénédictions de cloches; apprendre ce qu'exige la nature d'un bon journal; enseigner que le secourir est une oeuvre au moins aussi pressante que de bâtir un hospice, etc...

V. Enfin, pour tout prêtre, quelle que soit son occupation, s'il veut être apôtre de la bonne presse; a) prier, dire sa messe de temps à autre pour cette intention; b) user des mille procédés du bon exemple que suggère la psychologie: ne jamais demander qu'un bon journal, n'en jamais accepter de neutre, passer le bon à son voisin, le laisser sur son passage, en parler, en stimuler l'achat, en payer soi-même des abonnements, n'être point plus exigeant ni plus capricieux à l'égard du bon journal qu'on ne le serait à l'égard du neutre ou même du mauvais, lui pardonner des lacunes qui n'affectent point les principes, etc., etc., etc.

Apostolat auprès des siens. — Il va de soi que sa famille recueille les plus beaux fruits de son apostolat. Ses lettres aux siens sont admirables de délicatesse, de rayonnement chaleureux, et d'esprit. Donner de bons avis, diriger vers le Père Lelièvre tantôt son père, tantôt ses frères, instruire, encourager, réprimander délicatement, suggérer à chacun des livres appropriés qu'il fera acheter et dont il réclamera ensuite un compte-rendu, lui-même apprécier et commenter ces livres pour en dégager ou en souligner les leçons, ou, comme il dit « *en faire venir l'eau à la bouche,* » envoyer à ses parents des feuillets pieux, les abonner à des revues édifiantes, leur donner occasion de faire quelque aumône à diverses bonnes oeuvres, surtout celle des missions, leur faire connaître l'histoire et les travaux de sa Congrégation, organiser parmi les membres de sa famille des croisades de prières, les associer aux intentions de son zèle, voilà, entre beaucoup d'autres, quelques-uns des moyens dont il use pour les sanctifier.

Il faudrait citer toutes les pages où la piété filiale s'anime d'un zèle admirable et s'enveloppe des couleurs du style le plus charmant. Peu de temps après son arrivée au Scolasticat, il veut obtenir le cadeau d'une *Somme* de Saint-Thomas d'Aquin pour son usage personnel. Voyez comme il s'y prend gracieusement pour l'obtenir.

« Mes études vont bien, » mande-t-il à son père. « Seulement je perds du temps; je perds du temps parce que je n'ai pas tous les livres qu'il me faut. Il me manque à moi une Somme de saint Thomas (dix volumes). Mais ce n'est pas cette Somme-là qu'il m'est difficile de trouver: c'est la somme de dix piastres qu'il faut pour l'acheter. Oh! cher papa, priez fort, faites une neuvaine au Sacré-Coeur pour que je puisse la trouver! »

Un « comment ça va au vieux foyer? » vient faire la transition à d'affectueux commentaires sur divers événements domestiques.

« Les événements qui se passent depuis une couple d'années doivent bien vous vieillir un peu. A part la dernière qui pense déjà à aller au couvent — et elle n'a certes pas tort! — tous vos enfants sont placés définitivement ou mariés. Vous êtes même grand'père! On a beau se sentir le coeur jeune, il semble que ce titre-là doive faire blanchir la tête, car les deux couronnes vont d'ordinaire ensemble: couronne de cheveux qui blanchissent et couronne de petits enfants. » Diverses autres considérations suivent, puis ce noble programme des devoirs du chef de famille: « Je vous souhaite de faire régner, au foyer dont vous êtes le maître et dont vous êtes aussi responsable devant Dieu, le Sacré-Coeur de Jésus. Usez de votre autorité pour qu'on n'entende point jamais de blasphème autour de vous. Je ne l'ai d'ailleurs jamais entendu sortir de vos lèvres. Ne permettez pas qu'on dise, dans votre maison, histoires ou paroles contre la morale, capables de blesser les oreilles chastes de l'enfant qu'il vous reste à élever. Surveillez-la bien celle-ci, dans ses allées et venues. Hélas! combien de parents se verront au tribunal du jugement reprocher leur manque de surveillance pour leurs enfants. Car, aussi, il ne suffit pas de nourrir ou d'habiller le corps des siens, il faut veiller sur leurs âmes

inexpérimentées et voir à ce qu'elles ne soient pas victimes du scandale.»

« Bref! que les vingt ou trente dernières années de votre vie conjugale s'écoulent comme les trente premières; dans le maintien et le redoublement de cette vieille foi qui fut la sauvegarde de la race, parce qu'elle fut la force des familles et des individus.»

« Et, pour être pratique: qu'on ne cesse pas cette belle coutume du chapelet et de la prière du soir en famille. Laboueurs et fils de laboueurs, pourquoi ne remercierions-nous pas la main du Tout-Puissant qui nous a donné le jour que nous venons de vivre, et qui fait croître et grandir les moissons? »

« Et la messe, entendue religieusement, et la communion fréquente le plus possible, et la foi au Créateur dans les manifestations quotidiennes de sa bonté; et le respect des choses saintes, et la résignation dans les épreuves; voilà en ses grandes lignes, ce que c'est que le règne du Sacré-Coeur.

« C'est cet esprit de foi et cette vertu qui font la paix du foyer et qui gardent contre toute critique du prêtre, même pour rire, et qu'il soit bon ou mauvais. Si le prêtre est mauvais, il en rendra de terribles comptes à la Justice, et nous n'en sommes pas responsables. Mais si nous contribuons à détruire davantage sa réputation, nous paierons à notre tour et largement nos infractions à la charité. Car le sacerdoce imprime un caractère éternel et sacré: ce caractère, on le rapetisse dès qu'on ridiculise celui qui le porte, même si ce dernier est indigne de le porter.

« Que la paix soit donc avec vous, et puissiez-vous mériter les abondantes bénédictions du Ciel.»

Une autre fois, il prémunira son père contre diverses objections entendues en son milieu, avant son entrée en religion. Il lui écrit, le 27 décembre

1921 : « Lisez bien Aux Glaces polaires du Père Duchaussois. » Et après un enthousiaste exposé des travaux des missionnaires Oblats dans l'Ouest, puis des droits qu'y ont acquis les catholiques de langue française, il poursuit :

« Quand, maintenant, de prétendus savants vous diront que votre fils est dans une communauté d'étrangers, vous saurez que répondre. Dans l'immense plaine de l'Ouest, par-dessus la chanson berceuse des blés, murmure le grand souffle de nos morts, souffle de liberté, de patriotisme et de foi : c'est lui qui répondra pour vous ».

* * *

Si, avec son père, il parle volontiers politique, appréciant, au point de vue principes, les discours entendus quelque jour de congé dans la galerie du Parlement, avec sa mère c'est à la question de la sanctification de la maisonnée et de l'éducation des enfants qu'il revient souvent, et par des formules d'une tendresse émouvante.

« Consolez-vous, chère maman, depuis huit ans j'ai communié tous les jours, cela fait 2,400 communions au moins. J'ai donc reçu le bon Dieu dans mon coeur 2,400 fois avant d'entrer chez les Oblats. Et qui dira combien je vous en ai donné de ces communions. Ici, tous les matins, j'entends deux messes : la deuxième est toute pour vous... ! » Puis les conseils viennent sous toutes les formes : « Ne perdez rien de vos travaux et petites misères de chaque jour. Offrez-les au bon Dieu pour les âmes, pour les pécheurs, pour vos enfants, pour moi. » — « Tenez bien, bonne mère, la piété

en honneur à la maison. Prière et chapelet tous les soirs en famille, avant souper ou tout de suite après, avant que personne ne s'endorme. Vous demanderez à B. qu'elle vous donne la liste des mystères du Rosaire... Aimez bien la Sainte Vierge, et recourez à elle dans toutes vos épreuves. Elle est la Mère des mères, et puis ne serait-ce que parce que je suis son oblat, son missionnaire! Encouragez aussi beaucoup la communion fréquente...» — « Je vous envoie quelques images. Vous en mettrez une dans votre gros paroissien, et vous donnerez les autres à vos petits enfants. Je vous envoie aussi un petit livre sur la contrition parfaite: j'aimerais que ce petit livre fit le tour de la famille...»

Voyez quelle sagesse en ces règles pratiques qu'il trace pour la formation du caractère d'une petite, chère à son coeur fraternel; c'est un heureux programme d'éducation au foyer, pas le moins du monde janséniste, mais raisonné et pratique:

1) *Ne pas exercer une surveillance soupçonneuse et excessive.*

2) *Ne pas toujours imposer sa propre volonté.*

3) *Charger l'enfant de certaines missions de confiance et qui engagent la responsabilité.*

4) *L'amener à faire volontairement des choses qui répugnent, à se priver de choses aimées; l'habituer à faire des petits sacrifices.*

5) *L'accoutumer à se débrouiller toute seule.*

6) *Ne pas l'amollir par des gâteries excessives mais lui donner ce qu'il lui faut pour qu'elle s'amuse à la maison; l'amener volontiers en promenade et la laisser sortir sous bonne garde.*

7) *Encourager ses premiers travaux d'aiguille, etc.*

8) *Enfin et surtout recourir aux pratiques de piété; qu'elle se forme à travailler pour le bon Dieu.*

Sa correspondance avec cette même enfant contient les plus touchantes recommandations. C'est par exemple un petit traité sur l'Ange gardien, vivant, ému, suggestif, qu'il lui a rédigé. Une autre fois ces avis accommodés à son âge :

« Pour toi, chère H . . . , sois bonne et communte souvent afin de garder ton coeur bien pur. Ne lis aucun livre que tu ne connaîtrais pas, sans l'avoir fait approuver par M. le Vicaire. Habitue-toi à être serviable à tout le monde et à ne pas bourrasser à propos de rien. Si tu t'accoutumais au contraire à être toujours en colère et à faire tes quatre volontés, tu serais bien malheureuse plus tard. Pour goûter le vrai bonheur, il faut aimer le sacrifice. Essaie toujours d'être aimable, empressée, bonne, travailleuse; offre tout cela au bon Dieu. Tu verras ainsi comme tu seras contente de toi et tout le monde aussi. Voilà de la vraie joie et qui sert à l'heure de la mort . . . »

« En passant à l'église de Perkins, la semaine dernière, j'ai vu tout près de l'autel de la Sainte Vierge une enfant d'une dizaine d'années qui priait. Elle te ressemblait tellement qu'elle m'a fait penser à toi. Elle avait l'air pieux, humble, pur et recueilli. Alors j'ai prié pour que tu sois comme elle, aimant à invoquer le bon Dieu pour les tiens et te préparant par une conduite angélique et fervente à la vocation où Dieu t'appellera demain. »

Ses frères et soeurs mariés reçoivent opportuné-

ment d'analogues instructions. Il a grand souci de la protection de la pureté de leurs enfants.

*« Terre maudite! gémit-il, où les lis sont si rares qui montent jusqu'à leur parfaite croissance, sans taches comme sans éclaboussures. O monde, combien d'âmes innocentes se sont salies à ton impur contact. Va, j'ai hâte d'avoir en mains la puissance sacerdotale du Christ, afin de te maudire au nom de ces blanches légions d'anges dont tu fais chaque jour les tristes victimes du péché. O quam pulchra est casta generatio cum claritate. »*¹⁶

Des lettres à un petit parent qui cultive des espoirs de vie sacerdotale reviennent souvent sur le même sujet. Après l'analyse de quelques ouvrages sur l'initiation des jeunes aux mystères des origines de la vie, le jeune apôtre reproche à la tendance moderne un réalisme nullement requis par la vérité et réprouvé par la prudence. *« La clarté est sans doute une chose excellente, en ces matières, mais la pudeur ne l'est pas moins »* : ainsi couchait-il une série de remarques dont pourrait s'inspirer un éducateur de carrière.

Une fois entré en religion, des raisons de famille ou de santé ramenèrent pour quelques jours le frère Lavallée au foyer paternel. La divine Providence qui, dans les épreuves, sait ménager les consolations les plus tendres, voulut ainsi laisser à ses

¹⁶ Oh! qu'elle est belle et éclatante la génération des chastes. (Sagesse, IV, 1.)

parents le souvenir des épanchements intimes du jeune Oblat. Car, parmi les siens, il ne folâtra point, comme le démontrent les confidences qu'il écrivait de chez lui à ses supérieurs et à ses confrères.

« Pour ma part, comme ma maladie me laisse plus d'un loisir, je fais tout ce que je peux pour intensifier parmi les miens les courants de vie surnaturelle: l'esprit de foi, la charité chrétienne, l'amour du Bon Dieu en tout, le saint abandon, la soumission au prêtre, la rectitude de la conscience et l'austérité de la vie. On n'entre pas dans le monde, dit-on, sans être malgré soi circonvenu par son esprit d'erreur. Je m'immunise en réagissant contre cet esprit de perdition et de mensonge. Je ne perds aucune occasion de faire, avec le plus de tact possible, de bonnes mises au point, et de montrer la bêtise de certaines maximes, comme de certaines habitudes, encroûtées dans le vieil acquit dont nous traînons, sans nous en délester jamais complètement, la tare héréditaire. »

Il mentionne ensuite ce qu'il a entendu au sujet de la bonne presse, des danses, de la tempérance et le reste, les préjugés qu'il a combattus avec, lui semble-t-il, quelque bon résultat: *« J'en remercie le Sacré-Coeur que je travaille à introniser de plus en plus. »*

« L'Évangile se lit tous les soirs, » écrit-il encore, *« puis une autre lecture vient s'y ajouter. »* Avant son départ il aura solennellement consacré sa famille au Sacré-Coeur de Jésus, qu'il a intronisé au foyer de ses parents et même des voisins.

« Dans une famille, une jeune cousine dont les parents passent par de grandes épreuves, et à qui j'avais lu quelques pages du P. Matéo (dans son livre Vers le Roi d'Amour), a placé tout de suite dans un cadre ancien un beau Sacré-Coeur que je lui avais donné, et elle l'a installé à la place d'honneur, dans le salon, au-dessus de son piano. Ce qu'elle m'a dit me fait croire que le fox-trot, et d'autres sauteriers du même acabit, ne se danseront pas dans cette salle où Jésus règne. »

Sur l'apostolat d'un religieux dans sa famille, il s'est fait une théorie que, dans une autre circonstance, il expose à un scolastique en séjour chez ses parents :

« Semez le bon grain de votre bon coeur dans la bonne terre de votre bonne famille... Faites des consécérations nombreuses au Sacré-Coeur. Un scolastique chez ses parents a une mission spéciale à remplir: il doit être un semeur de piété et d'amour. N'oubliez pas, Jésus vous regarde. » — « Faites souvent baiser votre Jésus par tout votre petit monde. Je vous assure que c'est très agréable et au petit monde et à Jésus, sans compter que cela vous aidera aussi à l'aimer davantage. » — « Pour avoir connu votre famille, comme cela, en passant, je vous envie presque votre sort. Quelle maman vous avez là! C'est la mienne « comme deux gouttes d'eau ». Et vos petites soeurs, j'ai causé avec elles tout juste assez pour m'apercevoir qu'il y avait là de belles vocations religieuses en germe. Les lis que le Maître très pur s'est permis de cueillir pour en orner son sanctuaire reflètent le ciel toujours un peu plus que les autres. A l'aînée de celles qui vous suivent, vous direz qu'elle fasse une petite soeur de l'Immaculée Conception pour les missions de Chine.

Vous verrez que ça se réalisera. Le martyre est peut-être au bout . . . »



La prière et le sacrifice, âme de tout apostolat. — Ainsi se préparait-il à l'apostolat de son sacerdoce par son apostolat de jeunesse. Durant ses trois années de Scolasticat, un livre lui servit de guide particulier dans ses méditations, à savoir le si recommandable ouvrage de Dom Chautard, *L'Âme de tout apostolat*. Il y puisa abondamment. Bien des pages de ce livre portent la trace de ses réflexions personnelles, additions, soulignements, etc. De cet auteur, il apprit à se défier de ce qu'il appelle *l'hérésie des oeuvres*, puis à se souvenir que l'apostolat vrai, celui qui anime et féconde toute influence surnaturelle, c'est l'apostolat intime, celui de la prière et de la souffrance. Que de réflexions cette doctrine lui inspire.

*« Priez beaucoup pour les vocations, cher frère, et pour deux raisons : parce que d'abord la prière est le premier et le plus puissant moyen d'apostolat, et puis parce que la poursuite des vocations religieuses est l'oeuvre des oeuvres. Or, là dedans, le meilleur apôtre est certainement non pas pas celui qui se démène le plus, mais celui qui prie le plus fort. L'Évangile s'en fait garant : Rogate Dominum mes-sis. »*¹⁷

« Voulez-vous me faire un gros plaisir ? Vous le voulez, je le sais. Eh ! bien, tandis que vous avez autour de vous,

¹⁷ Priez le Maître de la moisson. (S. Matthieu IX, 38).

voire bonne famille, vos petites soeurs et petites nièces, vous allez choisir parmi elles une petite victime pour réaliser les desseins du Coeur de Jésus sur les pécheurs... Une petite victime, c'est trop dire: ce sera une petite coopératrice de l'amour de Jésus, une petite lampe de cire tout immaculée, pour brûler devant son Coeur divin et le prier de convertir telle âme endurcie; un petit ange, quoi, qui intercèdera pour elle. Je l'ai fait faire chez nous, avec les miennes. Et chaque fois que je songe à cette intercession des toutes petites, quand je me rappelle le souvenir émouvant de ces grands yeux limpides, de ces petites mains croisées, de ces lèvres innocentes, implorant du Sacré-Coeur de Jésus miséricorde pour le crime, il me semble que la grâce ne peut tarder de descendre sur les âmes pour les toucher, les ébranler, les terrasser au besoin comme le coup de foudre du chemin de Damas. Voulez-vous, nous allons faire la chaîne autour du Maître avec nos petites.»

— «Laissez la miséricorde du Sacré-Coeur,» recommande-t-il encore, «en pratiquant les leçons de la parabole de l'ami qui importune son ami, afin d'en obtenir quelque chose. J'ai obtenu assez récemment de grandes grâces que j'avais défié le Sacré-Coeur de... ne pas m'accorder! Un jour, tout a paru à l'eau. C'était l'heure de l'épreuve. Elle n'a pas énervé ma confiance. J'ai continué de prier un an avec beaucoup de calme, et... j'ai mon affaire! Donc, confiance, attendez un peu, et aimez le bon Dieu... en sacrifices!»

— «Ne m'oubliez pas,» lit-on dans une autre lettre, «mais pensez aussi beaucoup aux pécheurs. Pensez surtout à M. Ce sont les petites et grandes croix des âmes généreuses qui préparent à la sienne son chemin de Damas. Priez bien, souffrez mieux, ayez confiance infiniment. Qui sait si Dieu, pour qui l'action à distance ne répugne pas, surtout dans les hauteurs de l'ordre surnaturel, ne veut pas que vous soyez, vous, le rédempteur de cette âme qu'il a résolu de racheter de son sang divin mêlé à un peu du vôtre.»

Ailleurs enfin :

« J'ai compris que pour sauver les âmes, il fallait auparavant mourir. Les âmes, les âmes, les âmes, voilà donc ce qui m'entraîne sur vos traces crucifiantes, ô mon Sauveur... S'il faut, pour les atteindre, parcourir comme nos héroïques missionnaires les solitudes immenses, franchir, comme les Taché, les Grandin, les Grollier, les déserts glacés des terres arctiques, être tourmenté comme eux par la faim et la soif, comme eux dévoré par la vermine, abandonné des miens, persécuté par les hommes, en proie aux angoisses de la maladie et de la mort, s'il faut enfin périr sur les bûchers et dans les tortures, au fond de l'Asie ou sur les plages brûlantes de l'Afrique, faites, Seigneur, je suis votre hostie. J'implore comme une insigne faveur la grâce sublime du martyr... »

* * *

Dans les notes transmises sur notre frère au Supérieur Général de l'Institut, on pouvait écrire, sans aucune exagération, ces mots d'un sens littéral et débordant : « Ame ardente, généreuse, zèle dévorant, apôtre notoire de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, digne recrue du P. Lelièvre. »



CHAPITRE TREIZIÈME

DERNIÈRES VACANCES:

Joies innocentes et sublimes désirs

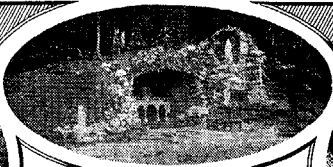
La campagne des Scolastiques Oblats. — A vingt milles environ de la Capitale, en pleines Laurentides, est sise la villa de vacances des Scolastiques Oblats, aux bords du lac *McGregor*. Le lac étend vers la droite et vers la gauche, à quatre et cinq milles, les deux larges pans irréguliers de sa nappe liquide, baignant avec grâce le pied des montagnes, les langues de terre et les îlots. Sur un co-teau, à l'angle même où se déchargent les eaux d'amont qui n'ont pu s'évader par les versants de la Gatineau ou de la Rivière du Lièvre, éclatent dans leur blancheur les quelques maisons de la propriété des Pères.

L'endroit est appelé communément *La Blanche*, du nom de la Rivière qui coule à côté. Pour les Oblats, c'est la *Campagne Saint-Louis*, en souvenir de la maison de campagne de Mgr Mazenod, dans l'évêché de Marseille, et en l'honneur du T. R. Père *Louis Soullier*, troisième supérieur général de l'Institut, qui autorisa l'acquisition en 1894. Depuis donc au-delà trente ans, les étudiants Oblats vont là chaque été passer quelques semaines de repos et de piété champêtre. D'année en année, le souci des directeurs et le génie pratique des frères convers, servis par vingt, quarante, soixante et maintenant quatre-vingts paires de bras de Scolastiques, ont aplani le terrain, taillé les rochers, bâti divers corps de logis, multiplié les agréments : des promenades, un monoptère minuscule dédié à saint Louis de France, patron de la villa ; le kiosque *La Broquerie*, inauguré au centenaire de Mgr Taché, la Voie Stéphane, une fontaine, des tonnelles, une grotte de Lourdes... Lieux fort propres à refaire aux étudiants fatigués des muscles neufs et des nerfs rafraîchis, avec une ardeur nouvelle pour les ambitions du savoir et les rêves d'apostolat.

L'établissement n'est point riche ; il garde une simplicité rustique qui lui fait un charme de plus pour ses hôtes, en même temps qu'un moyen particulier de formation aux moeurs apostoliques. Chacun y a sa petite cellule ; un règlement libéral partage le repos et le travail libre, aux heures inoccupées par les courses sur les eaux ou dans la forêt.



la Madone



la Grotte



St Louis

Campagne St Louis

Lieu de Vacances
des Scolastiques O.M.I...
dans les Laurentides.



la chapelle



Abbaye



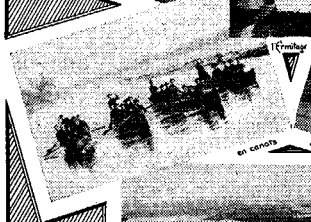
la chapelle



le Prieur



le Monastere



l'fratier
en canots
cain oblat



le lac Mac Gregor

Pour relever par de grands noms la modestie des choses, on les a couronnées de titres qui rappellent, au moins par le désir, les anciennes fondations monastiques. Ainsi, au premier plan, sur le sommet d'une terrasse étagée où mène un chemin oblique, vous apercevez l'*Abbaye*; c'est la maison principale, de deux étages sur rez-de-chaussée, entourée de larges vérandas et dressant à son faite, au-dessus des armoiries oblates peintes en couleur, sa crénelure de bois, imitation peu redoutable des châteaux-forts d'antan. En arrière, dans une sorte de vaste cour intérieure, s'allongent sous les grands arbres les tables du réfectoire pour les jours de ciel clair; puis, formant à peu près angle droit avec le premier édifice, voici à droite la pointe du *Monastère* bâti en équerre, et disposant sur deux rangées ses trente cellules; un ensemble de trente autres cellules sur un nouveau coteau forme, au fond, ce que l'on appelle le *Prieuré*; sur la gauche, c'est maintenant la cuisine; et là-bas, dans le flanc du terrain, l'*Ermitage*. Ajoutez-y au bord du lac l'ancienne habitation du fermier, dite le *Château*, ailleurs l'*Université*, qui servit d'école; enfin, par-delà le *Monastère*, sur un large plateau, la *Chapelle*, petit monument de bois, remarquable par sa rusticité, et dotée par un habile Frère convers d'ogives d'une pureté toute médiévale. Son orgueilleux clocheton surplombe les pins et les érables de la falaise, d'où s'épandent vers le lac les notes claires des angélus.

Le long du large chemin qui monte à l'Abbaye, l'on aperçoit de loin, sur la route ou sur le lac, la grotte de Lourdes, taillée dans le roc vif ; au-dessus du rocher en pente, trône une Vierge Immaculée ; au bas, de l'autre côté, s'agenouille l'ingénue Bernadette, d'une pareille blancheur.

Tel est le site et l'ensemble de la villa estivale des étudiants Oblats. C'est là que le frère Laval-léc passa trois saisons.

* * *

L'on pense si son âme poétique et vibrante s'éprit de ces beautés naturelles et de cette vie agreste. Laissons-le nous décrire le tableau où son oeil pouvait cent fois le jour jeter ses regards ravis.

« Le lac se découpe, sous mes yeux, de cinq ou six îlots, ronds, brisés, en futaies de bois blancs, au feuillage vert tendre ; les grèves de sable fin ou de calcaire semblent taillées au couteau dans le marbre de Carrare. Plus loin, entre d'autres îles, de petits bras de mer, détroits gracieux, avec des échappées de lumière sur le versant sud des montagnes. Ce sont ces dernières qui ferment notre horizon. Pas d'Himalayas sans doute, ni de Jungfrau, mais des montagnes modestes, voûtées, aux croupes rondes et houleuses, sans panache ni arrêtes vives, sans cascades ni glaciers. Comme ce sont, au dire des géologues, les plus vieilles du monde, elles ont bien des raisons de mépriser ces vanités... »

« Il y a dans notre nature quelque chose tout à la fois de religieux, de mâle, de fier et de grandiose, qui fouette le sang et nous aide à garder le front haut. Oh ! la patrie,

comme elle souffle et murmure partout, comme elle parle à l'âme un langage mystérieux et puissant...»

Ces lignes, il les écrivait à un ami huit jours avant sa mort. Depuis bientôt six semaines, il vivait à la campagne des heures délicieuses où, parmi des jouissances honnêtes, se poursuivait le travail intérieur de son âme.

Cette année-là, les Scolastiques arrivaient à la Blanche le 22 juin, veille de la fête du Sacré-Coeur. Ce sera donc au milieu d'impressions toutes religieuses que s'ouvriront les vacances. « *Durant cette première nuit, il y eut exposition du T. S. Sacrement, à la suggestion de quelques âmes ardentes,* » note le frère Lavallée, rédacteur d'office de la chronique de la Campagne. Et l'on soupçonne qui anime ces âmes ardentes. Il continue :

« La communauté s'est offerte presque intégralement pour cette veillée d'adoration nocturne. Tour à tour, les groupes se succèdent devant Jésus-Hostie, préludant par une nuitée de prières à la grande fête du Sacré-Coeur, qui se célébrera demain dans le monde entier. Au doyen de chaque groupe échoit la présidence et la direction des exercices qui se suivent et ne se ressemblent pas. In quantum possible on chante: certaines partitions offrent à l'Artiste divin plus de ferveur que d'harmonie, mais le respect humain brille par son absence. L'heure est au coeur à coeur dans le recueillement et la paix. Nous offrons tour à tour au Coeur tout brûlant de Jésus des supplications ardentes, pour l'Eglise, notre famille religieuse, nos supérieurs, nos frères, nos parents, la conversion des pécheurs et l'exaltation du

règne du Sacré-Coeur de Jésus. Notre charité a vite fait le tour du monde. Et cela se répète jusqu'au soir du 23.»

« En effet, le matin à 6 heures 30, grand'messe. Adoration tout le jour. Le soir, à 7 heures, procession du T. S. Sacrement sur la terrasse, puis salut solennel dans notre pieuse chapelle, revêtue de verdure, ornée d'épilobes, de fougères sauvages, de glaïeuls, de lis d'eau aux pénétrants parfums.»

Ces processions brillantes en blancs surplis qui se déroulent sous le feuillage au soleil couchant, ou ces longues théories féériques dont les feux et les chants animent parfois l'obscurité de la nuit, quel souvenir et quel tableau! Aux soirs des grandes fêtes, par exemple à l'Assomption ou pour la réception d'illustres visiteurs comme S. E. le Délégué Apostolique et Mgr l'Archevêque, une illumination générale des bocages, des maisons, de la grotte et des embarcations de la campagne Saint-Louis, fait du côteau un brasier scintillant. Frère Laval-lée en a tracé un léger crayon :

« Le soleil disparu derrière les croupes bleuissantes du côté du lac Saint-Joseph, la brunante est descendue, une brunante très douce, légère et vaporeuse, sous un ciel qui commence à s'orner d'étoiles dans la paix du soir. Le lac MacGregor s'enveloppe bientôt d'une demi-obscurité qui ne laisse émerger dans la lumière que le sommet des îles Duvic et Mangin. Silencieusement, un à un, une dizaine de grands canots, munis de longs mâts à double et triple croisillon sur lesquels s'agitent des files de lanternes chinoises, démarrent et s'avancent en glissant vers le large en une démarche altière et gracieuse. Bientôt la Notre-Dame-du-Lac, d'un jau-

geage de plusieurs tonneaux, s'ébranle avec tous ses appareils lumineux, portant la fanfare, instrumentistes et amateurs. Ces embarcations légères, fretées en gondoles, balancent de la lumière rose au bout de leurs antennes, frôlent le long des îles, mènent leur équipage à la recherche du plus beau panorama de feu et d'une rade aux meilleurs échos.»

« En effet, bientôt, de la Notre-Dame-du-Lac la fanfare prélude au concert que les montagnes prolongent en le répercutant. Par un merveilleux effet d'acoustique, ces accords qui jaillissent tout près de nous, paraissent venir de très loin par delà les cimes bleues où s'attardent quelques rayons mourants. On dirait de grandes orgues invisibles qui, sous une touche de mystère, nous les projettent avec cette moelleuse ampleur dont l'harmonie conserve dans le lointain je ne sais quoi de majestueux et de puissant.»¹

« Mais peu à peu les canots se sont rapprochés de la Notre-Dame-du-Lac et de l'Immaculée, pareils à un essaim de gondoles en fête nocturne sur une lagune de Venise. Au fait, il ne manque à ces barcarolles ni la place Saint-Marc ni le palais des Doges; là-haut, des cordons de feu mettent en relief les créneaux, le donjon et les multiples croisées de l'Abbaye, qui prend des airs fantastiques dans la nuit sombre...»

L'extrait ci-dessus est tiré d'une page écrite en 1920 par notre chroniqueur, à l'occasion d'une visite de Mgr Gauthier, Archevêque d'Ottawa, à la Campagne Saint-Louis. Voici par quelle haute et belle pensée il terminait sa description.

¹ On a lu la description qu'a faite de ces concerts des Scolastiques Oblats, et de leurs échos merveilleux sur le lac McGregor, l'auteur de *l'Appel de la Race*, (pp. 49-51.).

« Le concert s'était achevé en chants de circonstance, au cours du défilé pittoresque des barques rangées autour du canot-amiral, où Sa Grandeur avait pris place accompagnée du R. P. Supérieur. Quand, en dernier lieu, on entonna le Magnificat, les canots se détachèrent pour reprendre un à un la direction du quai. Alors que montaient à l'azur les premières notes de l'hymne saint, on put apercevoir à travers les ténèbres, que trouaient deci delà quelques rayons de lune, des embarcations muettes qui prenaient une direction opposée, après avoir épié nos allées et venues toute la soirée, et s'être accordé de loin le charme de cette fête de lumière et d'harmonie. L'on devinait dans les occupants de ces yachts nos voisins de droite sur le Lac, riches protestants de la capitale, séparés de nous par toute la distance de leurs doctrines, mais qu'un attrait invisible et profond entraînait quand même dans le rayonnement de notre joie et dans le sillage de notre marche. »

« Rien plus que ce tableau, me disais-je, ne peut mettre en relief l'antagonisme des croyances qui partagent le monde. Cette barque glissant dans les ténèbres, après être venue, attirée par une invisible force, se repaître de notre lumière, n'est-ce pas tout le protestantisme, en mal d'évolutions infinies, qui se désagrège et se disperse sans cesse, qui admire jalousement la splendeur qu'il s'obstine à renier, et qui se retire toujours pour s'enfoncer dans l'ombre de ses négations et de ses formules mortes. Et l'Abbaye, brillamment enflammée du sol jusqu'au donjon, c'est l'Eglise, la vraie, foyer de doctrine et phare de vérité, port d'attache et de sécurité en la mer du monde; un flot rageur vient la battre sans trêve, flot des haines de l'impiété et des furies de l'enfer, mais elle demeure toujours inébranlable, dominant l'univers de son Labarum en feu. Je suis la lumière du monde. — Celui qui vient après moi ne marche point dans les ténèbres. »

La Saint-Jean-Baptiste, les problèmes sociaux. — Le 24 juin amène la Saint-Jean-Baptiste, fête patronale des Canadiens-français. Elle ne passe point inaperçue. Les sacristains, note le chroniqueur, ont paré l'autel de feuilles d'érables, qui ornent aussi toute la journée la poitrine des Frères. « *Quand le patriotisme déborde le coeur, comment pourrait-il ne pas rayonner sur la poitrine?* » écrit-il.

Patriotisme débordant. Tel est bien, en effet, celui du frère Lavallée. Nous avons vu ses ardeurs patriotiques de collégien. La vie religieuse ne les éteignit point, elle les aviva en les purifiant. Au surplus, le caractère chrétien de notre peuple, l'intime relation chez nous de la vie religieuse et de la vie nationale, toute pénétrée d'un christianisme séculaire, donne fort justement à notre patriotisme couleur d'apostolat.

« Je crois de toute mon âme, cher ami, lit-on dans une lettre du frère Lavallée à l'un de ses anciens confrères de noviciat, je crois aux destinées providentielles de notre race. Et je sens en moi le frisson des grandes fiertés, quand je constate ce renouveau d'un peuple jeune qui ose jeter le défi, confiant en son Credo, confiant en son Dieu... Les vœux de religion ne sont pas l'éteignoir du patriotisme. Il est aussi louable aujourd'hui qu'au temps du Christ de s'apitoyer sur le sort de Jérusalem, surtout lorsque la servitude nous aura réduits à suspendre nos harpes aux saules qui bordent les rives de l'Euphrate... Restez donc, cher ami,

*Restez dans le pays qui vous donna le jour
Gardez pour ses besoins votre ardeur enivrante*

*Gardez pour ses combats votre force puissante
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.»*

(Crémazie).

* * *

C'est pendant ces semaines de juillet 1922 que lui tombe sous la main le livre de Théodore Roosevelt, l'ancien Président des Etats-Unis: *l'Idéal américain*. Il le lit avec beaucoup d'intérêt. Cet ouvrage lui fournit l'occasion de réflexions sérieuses, d'analyses écrites et de discussions animées.

De quelque prétexte de bien commun ou de progrès civilisateur qu'on la colore, il ne saurait admettre la thèse du *melting-pot*, fusion informe de toutes les langues dans le grand-tout républicain. Dans le même temps, du reste, les articles de *l'Action française* de Montréal, sur l'avenir des nôtres par delà les frontières canadiennes, lui procurent des points de repère et des arguments, d'où son patriotisme s'élève à d'amples considérations.

« Une bouillie de peuples! » s'écrie-t-il. « Et dans quel moule?... La vie va surgir de ces décombres? Non, cet immense ossuaire, où grouille et pullule une pourriture de peuples en décadence, deviendra vie le jour seulement où le principe sauveur du christianisme et du christianisme intégral dominera ses éléments. Il ne renaîtra point du mercantilisme saxon ni d'une pensée protestante. »

« Nos Franco-Américains, sans trahir leur devoir à l'égard de leur patrie nouvelle, peuvent conserver la supériorité de leur génie latin et leurs attaches à la tradition française. Ils le doivent plutôt à la République américaine. »

« En tout cas, ils se le doivent à eux-mêmes. Car si la théorie de la langue, gardienne de la foi, prête flanc à maintes distinctions spéculatives, tel n'est plus le cas quand on la considère au concret, pour les nôtres; notre petit peuple croyant troquerait à perte sa langue, porteuse de vérité catholique et de culture latine, contre un idiôme, véhicule plus commun d'erreur et de civilisation étrangère. Au reste, l'histoire le démontre, l'abdication la plus généreuse au monde n'a jamais entraîné que la ruine. Un peuple comme un individu n'est un profit à la collectivité et ne lui crée des ressources de grandeur, qu'en restant d'abord lui-même pour fournir ainsi des richesses de vie à l'organisme total. »

Quant à lui, le frère Lavallée veut s'employer à sauvegarder les forces françaises partout en Amérique. Il écrit à un ami au sujet d'un commun confrère.

« Sa mentalité d'américain a beaucoup évolué vers nous. Il ne tient qu'à vous autres, ses compagnons, d'achever l'oeuvre opportune de francisation et de rapatriement moral chez ce bon jeune qui aura plus tard beaucoup d'influence sur son milieu. Faites-lui connaître et aimer les belles pages de notre histoire. L'amour suit la connaissance, voyez-vous. De cette manière vous rendrez service à la patrie canadienne, et incontestablement au catholicisme franco-américain... »

« Au moins, » ajoute-il avec modestie et défiance de lui-même, « puisse-t-il par votre zèle s'acheminer non vers la totalité de nos idées, mais vers la totalité de la vérité. Peut-être y mettons-nous un grain de chauvinisme inconscient: quoiqu'il en soit, il nous sera toujours difficile, à nous du Québec, d'admettre la fécondité de théories à base d'oubli du passé et d'assimilation totale. »

S'il entend ramener à l'intégrité de l'esprit français ceux qui s'en sont exilés, il cherche avant tout à prévenir cet exil de la pensée et ce déracinement moral. Voici comme à un Scolastique rendu à Rome pour un séjour de plusieurs années, il expose son sentiment.

« Le rôle qu'on vous appelle à remplir aux avant-postes de la Congrégation, où tant d'autres compétiteurs vous disputent lauriers et couronnes, vous oblige présentement, de même que les exigences de votre ministère futur, à vous cuirasser de savoir profond. Mais au milieu des thèses les plus élevées, dans le flamboiement des joutes philosophiques, n'allez jamais oublier qu'à mille lieues de vous, il git un petit peuple de lutteurs, à l'histoire faite d'héroïsme, et c'est le vôtre! N'oubliez pas que sur son existence se dressent des problèmes angoissants dont la solution requiert l'appui de tous ses fils, même des plus éloignés. Si par malheur l'éloignement et la longue absence de la patrie produisaient en vous le déracinement, je regretterais avec sincérité d'avoir en vous un savant de plus et un Canadien-français de moins. Mais ce sont là vaines appréhensions. L'hymne national, une très sublime expression de votre patriotisme de famille, certes, ² vous suffira toujours, comme il me suffit à moi pour stimuler mon ardeur combative, et m'empêcher de m'assoupir. »

* * *

Que d'heures de loisir auront occupé les graves débats sur nos questions nationales. A la Blanche,

² Son correspondant est le petit-fils du juge Routhier, l'auteur du chant national des Canadiens-Français, *O Canada, terre de nos aïeux.*

note finement l'historiographe, « *les problèmes spéculatifs n'ont pas totalement fermé leur aile blanche et repassé les mers. Il suffit de prêter une oreille distraite pour constater qu'il s'en glisse deci delà, entre deux mets à table, ou au coin de la véranda. Vive Dieu, l'intellectualisme se maintient parmi nous* ».

Tel jour de grande récréation, on commente en commun divers articles relatifs à l'idée d'un *Etat laurentien* français. Le frère Lavallée vibre et se livre à l'enthousiasme. Lui reproche-t-on de se préoccuper prématurément de ces problèmes du dehors?

« *Guides par vocation des générations que nous avons à couvoyer, retorque-t-il, pourquoi nous interdire de commencer un peu à penser et à prévoir pour elles? Soupçonner ces problèmes, je ne dis pas les creuser, nous permettra d'être demain à la page. Nos études philosophiques et théologiques continuent d'accaparer la très majeure partie de notre temps; mais elles ne nous livrent pas ipso facto, par la seule contemplation, la solution de tous les problèmes concrets. Il est rare, au fait, que les aspects innombrables de la question sociale, par exemple, se présentent avec une face de théologie ou de métaphysique. L'ouvrier qui fait la grève, comme le patron qui s'arc-boute, esclaves tous deux d'une situation économique bouleversée, ne posent pas leurs réclamations sous forme de thèses. Leurs cris ont, pour la plupart du temps, quelque chose de plus brutal; du prosaïsme de leurs appels et menaces à la hauteur sereine des grands principes, il y a une marge. Si l'on ne s'est habitué, et de longue date, à descendre de ceux-ci à ceux-là, ou à trouver la filière qui rejoint les premiers aux seconds, l'on s'entendra*

dire: « Vous ne comprenez rien à nos affaires ». Nous n'avons donc pas tort de prendre un certain contact, — oh! très lointain encore — avec des problèmes de si haute portée morale, serait-ce au prix d'éviter un flot de comméragés ou de banalités dans les conversations courantes. De la sorte, nous risquerons moins, pour reprendre la parole de Mgr Ketteler, le grand apôtre social que Léon XIII lui-même proclama son précurseur, de parler, lorsque l'heure de l'apostolat sera venue, un langage inintelligible aux nôtres, et de lancer des idées dans le vide par-dessus la tête de nos contemporains ».

Pour ne point lancer des idées dans le vide par-dessus la tête de ses contemporains, il étudie encore, il étudie toujours, mais en vue de l'action. En ces semaines de travail libre, il relit *La Vie intellectuelle* de Sertillanges, des pages de Veillot et de Maistre; il prépare de longue main, sur l'Université de Paris et le rôle de l'Eglise dans son histoire, un travail qu'on lui a confié pour la séance annuelle d'histoire ecclésiastique au Scolasticat. Il amasse les matériaux d'un sermon sur l'Eucharistie dont on retrouvera, au lendemain de sa mort, sur sa table de travail, les feuilles insérées dans l'un des volumes de sa *Somme Théologique*.

* * *

Joyeux agréments. — Toujours bandé l'arc se brise. Seraient-elles celles d'étudiants religieux, les vacances ne doivent pas être prises toutes entières par des exercices de dévotion et des préoccupa-

tions d'ordre intellectuel. Les travaux extérieurs, les excursions, les conversations gaies y requièrent leur part. *« On ne met pas la vertu dans ses poches ici, remarque le frère Lavallée, mais on la pratique sans scrupules avec plus d'entrain, de bonhomie, de rondeur! »*

Parmi les agréments connus à la Blanche, il faut placer au premier rang la pêche: l'achigan remplit les lacs, sans parler de la vulgaire barbotte, ou du brochet et de la truite, presque insaisissables. Souvent les Scolastiques reviennent glorieux, avec des brochetées qu'ils élèvent aux regards de tous et qui font des jaloux. Frère Lavallée n'a rien du pêcheur d'inclination; il préfère courir les fruitages. Il se moque aimablement des pêcheurs infortunés:

« Toujours des nouveaux ou des métaphysiciens qui vont, des jours durant, se percher, sur un rocher en saillie hors de l'eau, ou sur une souche au bord du rivage, et branlent avec patience d'interminables manches de jonc. Ils reviendront le soir, fourbus, harassés, métaphysiciens comme devant! Heureusement, il s'en trouve qui passent plus souvent de la puissance à l'acte! Et grâce à eux nous vivons... »

Le rédacteur du journal de vacances enregistre de nombreuses excursions: dîner à la Pointe Saint-Guillaume ou à la Baie Saint-Charles, souper à Notre-Dame du Beauvoir, ou au Lac Saint-Joseph, pique-nique à la Culbute, à l'île Saint-Paul, à la Pointe Saint-Jacques, au Bosquet Langevin, et le reste. Les géographes officiels du Canada auraient

peut-être quelque peine à se reconnaître en ces appellations. Nos Scolastiques se passent volontiers de leur permission pour baptiser les lieux presque inhabités qui les entourent.

Voyez ces canots légers et pimpants, le *Dollard*, le *Saint-Jean-Baptiste*, le *Saint-Joseph*, le *Saint-Patrice*, le *Mazenod*, l'*Albini*, le *Langevin*, le *Dontenwill*, et les autres, chacun portant son équipage de six ou sept rameurs agenouillés aux bords en double file, pendant qu'au front l'*avant* donne le coup et qu'à l'arrière le *capitaine* conduit la manœuvre. Chacun plonge l'aviron en cadence dans la masse liquide et la déchire sous l'effort qui pousse la nacelle. Parfois, une voile blanche se tend comme l'aile d'un papillon démesurément agrandi, et le vent qui souffle à l'arrière entraîne la barque gracieuse. Tout à l'heure, quand on abordera à l'orée du bois, vous verrez, en un clin d'oeil, ces canots se vider de leurs passagers et de leur bagage ; tirés prestement sur le sable, puis tournés et hissés sur les épaules de deux ou trois porteurs, ils franchiront la montagne pour redescendre vers un nouveau miroir liquide.

Suivons plutôt notre chroniqueur :

« Soudain un traître nuage accourt du fond de l'horizon. Déjà l'onde s'agite, des gouttelettes tombent qui y sautillent et se répandent en larges plaques concentriques. Quelques vigoureux coups, l'on est au rivage, le canot est glissé sur le flanc, appuyé de deux avirons qui le tiennent en équi-

libre. L'équipage s'y introduit, en rampant. On s'y assoit, on jase, on chante, on rit, et tombe l'orage! Tout à l'heure on rentrera à la maison toujours en chantant, plus joyeux que jamais. Benedicite aquae omnes quae super coelos sunt Domino. »³

Avec quel naturel les réflexions graves et édifiantes jaillissent au moindre détail :

« *Excursion au lac Dodge. Un extraordinaire entrain s'y manifeste sans répit, du matin jusqu'au retour. Au passage de l'isthme du lac Vert, après déjeuner, une quinzaine de Yankees, légèrement vêtus et, selon toute apparence, au saut du lit, nous regardent venir. Spectacle magnifique. Les canots fendent, rapides, une vague qui remue de l'or et des étincelles. Une gloire de soleil couronne les croupes verdoyantes des montagnes voisines. Et les accents de nos cantiques jettent sur tout ce pays sauvage une note de superbe majesté. Nous traversons, portant nos canots en panier, les quelques cents pas qui séparent les deux lacs. Les good morning se succèdent avec une expression de flegme toute militaire et toute britannique, à intervalles aussi réguliers que le tic-tac d'un fusil à répétition. Sur la physionomie de nos Yankees, une surprise curieuse, une manifeste envie. Aux derniers d'entre les nôtres, ils demandent qu'on répète le cantique à la Vierge qui vient de clore notre concert sur le lac Saint-Joseph. Les canots se groupent, et nous entonnons le Prends mon coeur, le voilà, ô bonne et tendre Mère; suit un autre cantique, et le petit concert se termine dans une patriotique et entraînante explosion du O Canada... »*

³ Toutes les eaux qui êtes au-dessus des cieus, bénissez le Seigneur. (Daniel, III, 60).

« Et voilà Messieurs les Américains, ouvrez-vous les yeux et regardez le bonheur qui passe. Vos millions ne vous l'ont pas donné. L'or ne l'achète point. Pour une jolie mèche encore, il restera fait du dépouillement de soi, de conscience pure, d'amour de Jésus-Christ »

* * *

La plume intarissable du jeune écrivain ne peut se défendre de retourner parfois au genre déjà pratiqué par l'auteur des *Croquis pris sur le vif*.

« Le R. P. M., arrivé dans la journée, au retour du pique-nique nous attend sur le lac McGregor, pour le concert. La vue de ces vieux Pères, anciens missionnaires de sauvages, est l'un des spectacles les plus propres à nous stimuler dans les voies de la solide vertu. Courbatures et rhumatismes, stigmates de gloire: ils resplendissent pour la foi d'un immortel éclat, ils sont pleins de lumière, ils prêchent l'amour. Têtes grisonnantes, pauvres corps moulus et ruinés par les fatigues d'un crucifiant apostolat, vous êtes le vivant témoignage de l'Évangile: In omnem terram...⁴

Faut-il risquer ce savoureux tableau emprunté à d'autres pages:

« Le nouveau F. T., avec la grâce de Dieu, se déboutonne lentement. La bonne humeur du noviciat lui revient au petit trot, après la rigidité des premiers jours. La vertu, elle aussi, désentravée peu à peu des contraintes conventionnelles, reprend ses courbures originales, celles qu'on peut acquérir par une année de formation. Après avoir pris, au

⁴ Par toute la terre leur voix s'est fait entendre... (Voir psaume XVIII, 5).

début, des mines de scandale, le jeune saint commence à regarder un peu à côté de sa niche. Nous attendons, légèrement inquiets, l'heure où il s'avisera de vouloir en descendre. On lui souhaite cette heureuse simplicité. Notre nouveau et bien-aimé frère, pour avoir folâtré jusqu'au bout de la corde, se sera aperçu qu'après tout on peut avoir une vertueuse conduite sans prétendre aux raideurs d'une piété de surface... La hiérarchie normale des Saintetés, des Vertus, des Puissances, se rétablit dans son esprit pour le bien commun et la gloire de Dieu...»

* * *

La lyre du frère Lavallée chantonne parfois, en strophes fluides et presque lamartiniennes, la beauté du lac et les impressions rêveuses dont elle imprègne son âme.

.....

*Et je songeais, tout bas, que notre vie, ô frère,
Four le temps qui s'enfuit, c'est ce court horizon
Où Dieu mit tant d'amour, de grâce et de lumière
Qu'Il nous fait oublier qu'elle est une prison..*

*Car chanter et sourire, ô bonheur sans mélange,
En oubliant parfois que nous avons vingt ans;
Faire monter sans cesse en hymnes de louange
Vers l'azur et vers Dieu nos refrains innocents;*

*Elaborer enfin les semences futures,
Nous préparer, vaillants, aux luttes de demain:
Tel est le doux emploi de ces heures obscures
Dont se compose ici notre calme destin...*

*Enfin, voici qu'un jour, au pied du sanctuaire
Nous nous prosternerons le front dans la poussière...*

*Le pontife sur nous d'un mot consécrateur,
Versera l'onction d'une auguste grandeur,
L'Esprit aura soufflé de son souffle de maître:
L'un et l'autre de nous à jamais sera prêtre!...*

*Alors, qu'importera la route où l'on chemina
Si nos coeurs sanctifiés débordent de trésors!
Nous nous rassasierons de l'ivresse divine
Qui viendra réveiller tous nos souvenirs morts..*

*Nous nous rappellerons, alors, la croupe énorme
De ces monts où jadis nous aimions à rêver,
Et les profils géants que la nature forme
Sur l'épiderme noir des vieux pans de rocher.*

*Nous nous ressouviendrons et des frissons de l'onde
Et des chants de la brise et des hymnes lointains
Qu'en revenant le soir le vent jetait au monde
Sur les bords de ce lac aux tranquilles destins.*

*Brume des matins d'or aux franges de lumière
Qui voiliez la colline et ses chastes beautés,
Vagues qui nous berciez sur votre onde éphémère,
Décors majestueux des couchants empourprés.*

*Oh! revenez alors, dans votre course agile
Souvenirs du jeune âge, échos du temps passé.
Venez comme en ce jour dans le miroir tranquille
De nos lacs, nous montrer tout l'azur renversé.*

*Puis quand tout sombrera dans les luttes dernières,
Quand nous tressaillerons d'un suprême sursaut,
Et que glacés d'horreur en face du tombeau
Nous crierons, mais en vain, nos angoisses amères,*

*Quand l'effroi du trépas étreindra nos genoux
Las d'avoir parcouru tant de routes méchantes,
Et quand nos yeux hagards diront les épouvantes
Que le vent de la mort hérissé autour de nous,*

*Venez fermer sur nous les portes de la vie,
Hâtez-vous d'accourir, ô souvenirs sacrés;
Prévenances du ciel, quand la terre est enfute
Survivez en nos coeurs aux regrets égarés...*

L'inspiration des vers qu'on vient de lire procède de cette pensée que Frère Lavallée écrivait à un Clerc de Saint-Viateur de ses amis, le 31 juillet : « *Puisses-tu te remplir le coeur et les yeux des grandes et sublimes beautés de la nature, si révélatrices du Coeur de Jésus.* »

* * *

Sublimes aspirations. — Au milieu de ces honnêtes distractions de vacances et de cette gaîté humaine, la pensée surnaturelle rayonne toujours en l'intérieur de notre Frère. Les âmes se révèlent surtout aux approches de la mort, a-t-on dit. Vingt traits laisseraient croire au pressentiment chez lui d'une mort prochaine. En tout cas, les dernières semaines de sa vie sont une manifestation surprenante de ses richesses d'âme. Le talent déborde de sa pensée, la vertu de son coeur. On dirait que de jour en jour sa plénitude se consomme.

« *Au reste, que tout en nous tende à la perfection,* » a-t-il recommandé récemment à l'un de ses

plus intimes. « *Montons ensemble vers la lumière : les sommets approchent, l'aube des grands jours se lève* ». L'aube des grands jours, c'est l'approche de l'oblation perpétuelle, du sacerdoce qui la suivra dans la même année, de l'apostolat. « *Je goûte par anticipation les joies de mon immolation personnelle (définitive) qui approche toujours* ».

« *Grand Dieu ! Vous m'avez en quelque sorte noyé dans le torrent de vos bontés infinies . . . Et que vous ai-je donné en retour ? Négligence, froideur, indifférence. Oh ! doux Maître, comme j'ai le coeur gros de vous avoir si peu aimé. Mais voici que vous me dites : Reprends chaque jour ta croix, avec un courage nouveau, et suis-moi. Nous nous achèminerons ensemble vers le Thabor, et je te ferai mon prêtre, l'apôtre de mon Sacré-Coeur et de ses infinies miséricordes* ». — « *Puisse-t-il venir bientôt ce jour si impatientement attendu du sacerdoce, où je pourrai enfin rendre à Dieu par la Victime du Sacrifice tout ce dont il m'a comblé* ».

— « *Mon Dieu, rapprochez-moi un peu plus de votre Coeur chaque jour* ». Telle est l'exclamation qui termine une longue page de véhémentes ardeurs et de grands désirs, comme nous en avons abondamment citées ailleurs.

Toujours, au-dessus de tous ces retours et de ces espoirs, l'idée du sacrifice, l'idée du martyre lui revient comme une sublime hantise :

« *Attendez-moi patiemment. Si la mort ne vient pas nous ravir l'un à l'autre, nous nous retrouverons bientôt avec le*

divin Maître et notre douce Reine du Ciel à la Fraction du pain dans l'hôtellerie d'Emmaüs, pour partir de là à la conquête des âmes, et comme les apôtres, au martyre. Voulez-vous? »

« Ah! s'il ne s'agissait, » poursuit-il ailleurs, « que d'aller donner toute sa vie, tout son sang, dans la ferveur d'un matin de mai, pour conquérir la palme glorieuse des martyrs en confessant le nom de Jésus-Christ, ce serait peu de chose, il me semble, que de se donner à Dieu tout entier. Mais est-ce bien ce qui nous attend. Le vrai martyre, ce n'est pas cela. C'est le martyre à petit feu, le martyre obscur, sans gloire, sans bruit, sans consolation, celui du devoir quotidien intégralement accompli, dans le silence du dévouement ignoré, dans le renoncement et l'abnégation totale. Et combien ce martyre-là peut-il durer? Des années et des années, vingt, trente, soixante ans peut-être. Voilà la vie de victime, pour laquelle il faut emmagasiner de l'héroïsme, et accumuler le surnaturel à haute pression! Le martyre du sang pourra venir ensuite: demandons-le instamment pour nous deux, voulez-vous? »

* * *

Les témoins de sa vie l'ont noté: rien de plus remarquable durant ces vacances que son amour de Dieu grandissant. « Son amour était basé sur la confiance en Dieu, écrit l'un de ses confidents, sur sa miséricorde infinie. *Misericordias Domini in æternum cantabo* ⁶; c'est le texte qu'il s'était choisi pour son premier sermon de jeune prêtre. — « Il

⁶ Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur. (Psaume LXXXVIII, 2.).

faut que vous deveniez un apôtre du Sacré-Coeur », me disait-il un soir à la Blanche, peu de temps avant de mourir. Je lui objectai mon peu d'aptitude et surtout mon manque d'énergie et de volonté. Mais lui de reprendre aussitôt : « Oui, mais comptez-vous sur le Sacré-Coeur? avec une véritable confiance dans son amour, vous deviendrez un grand apôtre, il n'y aura rien pour vous arrêter »

« Son amour était tout fait aussi de *simplicité*. Il se tenait dignement à la chapelle, il parlait souvent de l'amour divin, mais toujours sans prétention : ça jaillissait tout simplement de source, avec une grande franchise. Je me rappelle le ton si familier avec lequel il me racontait l'histoire de la fillette dont parle le Père Matéo, et à laquelle Notre-Seigneur apparaissait. Le frère Lavallée me signalait en même temps quelle devait être la simplicité de notre amour. « *Nous devons parler avec amour à Notre-Seigneur tout comme le faisait la petite fille : « Ma petite soeur, m'aimes-tu? » lui demandait Jésus. — « Mais ces choses-là, ça ne se demande pas, mon petit frère ».*

« Une preuve qu'il aimait grandement le bon Dieu et qu'il ne pensait qu'à Lui à cette époque, c'était bien le grand coeur d'apôtre que montrait Frère Lavallée. Il était au ciel quand il parlait d'apostolat, et il m'en parlait très souvent. Il finissait toujours ses conversations par cette formule : « *Eh! bien, prions pour telle ou telle intention, car*

tout est dans la prière ». Pour parler si souvent de Dieu et des choses de Dieu, il fallait qu'il eût acquis l'habitude de la vie intérieure d'amour qui débordait de son cœur. »

« Au début des vacances, je montai avec lui sur la montagne, en arrière de la maison. C'était un beau soir de juillet. Devant ce magnifique panorama il ne put maintenir son admiration pour la puissance de Dieu et il chanta de toute l'ardeur de son âme d'une façon qui me frappa : *« C'est le Dieu Créateur, dont la voix éclate et murmure . . . »*

« Lorsqu'il récitait le *bréviaire* seul, c'était ordinairement à la chapelle et toujours à genoux. Mais il aimait, à la Blanche surtout, à le dire avec quelque autre frère. J'ai souvent eu le bonheur de l'accompagner, et chaque fois j'étais porté à une plus grande piété par la grande chaleur et la forte conviction qu'il mettait dans la prononciation des psaumes. »

« Un soir spécialement, j'avais éprouvé une bien grande joie à revenir avec lui d'une sortie. Toute la conversation roula sur le sujet habituel de nos rapports. Et quels accents brûlants ne trouva-t-il pas en parlant d'amour divin. *« Tout est là, dans l'amour »* me dit-il au moins une quinzaine de fois. Et souvent ces paroles étaient entrecoupées de *« Oh! qu'il nous aime! »* Oh! oh! que je n'oublierai pas de sitôt. Je lui reconnus une telle conviction dans ce qu'il disait alors et dans ces soupirs

que je me demandai *s'il n'était pas en extase littéralement* ».

* * *

Serait-il téméraire de croire que Dieu accorda à son serviteur, en récompense de ses vives ardeurs, un commencement de vie mystique ? D'aucuns l'ont pensé parmi ses compagnons. « Je crois qu'il était rendu à un point très élevé de perfection dans l'amour » juge l'un de ceux qui l'ont plus fréquenté en ses derniers temps et auquel il a fait le plus de bien. « Son regard, sa tenue, ses exemples de travail et de piété, ses conversations surnaturelles, laissaient facilement paraître une âme nageant continuellement dans l'amour divin. Je ne me souviens pas d'avoir marché avec lui en récréation sans qu'il me parlât du bon Dieu, de l'amour du Coeur de Jésus pour nous, et de l'amour réciproque que nous devons avoir pour Lui ».

Au cours de sa dernière année, en classe d'ascétique et de mystique, le professeur avait été frappé de l'intérêt qu'il marquait à l'explication de la présence mystérieuse de Dieu en l'âme par la grâce. Ses questions posées privément par la suite sur le même sujet marquèrent la même soif d'esprit. On eût dit qu'un voile s'était déchiré devant ses yeux. Il parut heureusement surpris de la doctrine thomiste qui veut que la mystique soit accessible en principe à toutes les âmes justes, et ne comporte essentiellement, au moins à ses premiers degrés, ni

charismes ni dons extraordinaires. A partir de ce moment, il devint soucieux d'atteindre à la contemplation. Il en parla dans ses notes intimes et dans ses lettres.

« Je prierai spécialement, cher ami, à cette fin que Dieu nous dispense de grandes grâces d'union, cette divine contemplation dont jouissaient certes nos saints Oblats, au milieu même des labeurs les plus pénibles et les plus absorbants. Rappelez-vous le Fondateur, le P. Albini, Mgr Grandin, le P. Yenneux et tant d'autres avec eux ».

Nous laisserons à Dieu le secret de ses opérations dans cette âme choisie. Constatons néanmoins une fois encore qu'il est tout épris d'amour divin :

« Je n'ai qu'un souhait à vous exprimer, et ce souhait je veux que vous me l'exprimiez aussi : c'est d'avoir la folie de l'Amour. Vous savez que la folie c'est une idée fixe. Travaillons à nous inculquer l'un à l'autre cette idée fixe de l'amour divin ».

* * *

Derniers soucis apostoliques. — Le dimanche, 13 août, deux jours avant l'accident fatal, la communauté alla souper sur l'une des pointes du lac, au *Promontoire de Mazenod*. C'est là que le Supérieur annonça officiellement, de la part du Révérendissime Père Général, les appels aux prochains voeux. Le frère Lavallée en fut aux anges. Avec grande joie il s'unit au *Magnificat* du concert qui suivit sur le lac. On le pria de chanter seul. Il accepta

et fredonna les couplets d'une gentille chansonnette intitulée *Les Cloches*; mais on remarqua comment au distique final,

*La cloche que je préfère
C'est la cloche du dîner,*

il substitua, changeant les derniers mots, une pensée plus élevée et qui disait mieux son âme :

*La cloche que je préfère
C'est la cloche pour prier.*

Avec les inspirations du plus ardent amour et du plus généreux apostolat, il dressa les intentions particulières pour lesquelles il offrirait son oblation perpétuelle. Cette liste se termine, au numéro dix, par ces mots : *la grâce du martyr*. Suit cette prière de l'offertoire : « *Suscipe, Sancte Pater, hanc immaculatam hostiam quam ego indignus offero tibi... pro innumerabilibus indigentibus meis.* »⁶

Une sublime préoccupation d'apostolat émerge encore dans les sentiments du Frère. Une conversion fameuse devient le motif dominant de ses prières, de ses sacrifices, de son zèle. Toute la communauté est alors en branle pour obtenir du ciel le retour à la foi d'un homme dont la défection a été funeste à bien d'autres, et dont aussi le changement de vie serait un éclatant miracle de la grâce.

⁶ Recevez, Père très Saint, cette victime pure que moi, indigne, je vous offre pour compenser mes innombrables indigences.

Le frère Lavallée y prend intérêt et y travaille plus que tous.

« Il se convertira ! J'en suis persuadé pour une raison que vous comprendrez bien : c'est qu'il paraît impossible à convertir et qu'il semble défier à la fois la puissance et la miséricorde du Sacré-Coeur... Or, on ne défie pas en vain le Sacré-Coeur de Jésus qui a dit : « Je convertirai les pécheurs les plus endurcis. » Ce n'est qu'une question de temps... Seulement, tenez pour certain que ce sera par des prières et des sacrifices, non par les victoires de la dialectique. On ne crée pas de nouveau une âme par la puissance d'un syllogisme. C'est l'oeuvre exclusive de Dieu : laissons-le paraître et effaçons-nous. C'est lui le grand convertisseur ».

A l'intention d'obtenir la faveur demandée, plusieurs frères s'unissent sur l'inspiration du frère Lavallée pour une neuvaine spéciale qui se terminera à l'Assomption.

Depuis un an déjà, il méditait cette conversion. Il avait à cette fin organisé tout un mouvement de prières, et suivi d'une âme inquiète les premières démarches tentées. Les résistances ne le désarmèrent point. *« A peine de donner ma vie pour lui, »* prononça-t-il devant ses compagnons de zèle. Fit-il explicitement ce sacrifice ? Est-ce pour l'avoir entendu que le Ciel vint si tôt le ravir à notre attachement ? N. apparemment ne se convertit pas, le prêtre fut renvoyé par les siens. Pourtant, avant de mourir, il pria Marie... Le reste est connu de Dieu seul.



CHAPITRE QUATORZIÈME

UNE FÊTE DE MARIE QUI SE COURONNE AU CIEL

L'Assomption 1922, à la Blanche. — La fête de l'Assomption, à la Blanche, en ces vacances 1922, promettait d'être magnifique. Le dimanche dans l'octave, la solennité externe en aurait lieu. Bénédiction de la grotte, suivie d'une grand'messe en plein air; dans la soirée, consécration des enfants à la Sainte Vierge, au pied de l'Apparition; procession du très Saint Sacrement sur le penchant de la montagne, sous la feuillée des grands arbres, à la lueur des flambeaux; enfin, illumination sur le lac, et concert pieux. Des villages voisins, de la ville même, viendraient nombreux les pèlerins de Marie, assister au triomphe que les jeunes Oblats

préparaient à leur Mère: *Quam in Matrem semper habebunt.*¹

Préluant à ces démonstrations extérieures, la communauté célébra la fête dans l'intimité, le mardi, 15 août. Chacun s'y était préparé avec ferveur, le frère Lavallée d'une façon spéciale. La veille, comme il récitait à haute voix l'office de l'Assomption en compagnie de plusieurs frères, son recueillement fut remarqué. On se réunissait fréquemment, en arrière de l'Abbaye ou à la porte de la chapelle, pour former *chapitre*. Frère Lavallée venait ordinairement s'y joindre. Après la récitation, quelques psaumes ou l'une des hymnes de l'office du jour étaient étudiés en commun, ce qui l'intéressait vivement.

Un grand sentiment de dévotion s'empara de la communauté dès l'aurore, le jour de l'Assomption. A la méditation, le Supérieur lut quelques pages des *Élévations mariales*,² qui contenaient les pensées suivantes: « La voix des justes, dit l'Écriture, est comme une lumière resplendissante qui se lève et croît jusqu'au plein midi. *Beatus quem elegisti et assumpsisti.* Bienheureux celui que vous avez choisi et élevé près de vous... Tout sert à Dieu, ce ravisseur d'âmes, *raptor animarum*, pour transpor-

¹ Constitutions et Règles des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, art. 272.

² Ouvrage du R. P. L'Houmeau, S. M. M.

ter aux régions de lumière l'âme qui marchait péniblement sur terre ou ne montait que lentement vers Lui. » Et, à la fin des considérations doctrinales, se trouvait cette invocation : « Tirez-nous, ô Vierge, afin que nous montions rapidement après vous. *Trahe nos, Virgo immaculata, post te curremus nos . . .* Nous y serons avec les anges, et avec eux nous y chanterons éternellement vos grandeurs, ô Vous qui êtes exaltée au-dessus d'eux : *assumpta es super choros angelorum ad caelestia regna.* » Le divin Ravisseur avait choisi. Marie entendait cette prière.

Les saints exercices se continuèrent dans la paix du matin et le recueillement de la chapelle rustique. A neuf heures, grand'messe solennelle. Les Frères modulèrent avec une pureté classique les neumes grégoriens. Une fois les officiants retirés, on entonna à l'orgue un cantique inédit, mais attendu, à *Notre-Dame de la Blanche*. Les paroles avaient pour auteur le frère Lavallée; un jeune Père les avait harmonisées.

* * *

Cantique à Notre-Dame de la Blanche. — Dès la montée à la Campagne Saint-Louis, à la suite d'une conversation mariale avec son compagnon de route,

Frère Lavallée avait conçu l'idée d'un cantique pour l'inauguration de la grotte, au jour de l'Assomption. Plusieurs fois, il en avait reparlé. Il voulait en former un hommage à l'Immaculée Mère, qu'il appelait Notre-Dame de la Blanche. Dans sa pensée, le cantique serait la proclamation d'une piété nouvelle envers la Reine des Oblats.

Il confia son dessein à l'un des organistes de la communauté, doué d'un beau sens musical. « *Je veux, lui communiqua-t-il, que la très Sainte Vierge nous apparaisse ainsi que dans une vision; toute blanche, et comme sur un trône.* » « Un geste bien défini soulignait sa pensée, » rapporte l'organiste. « A ouvrir ses strophes, continue celui-ci, il mit dès lors la plus entière application et toute sa piété. Sa plume ne répondant pas toujours aux élans de son coeur, je le voyais avec édification aller s'agenouiller en face de notre Madone, à la chapelle, et, très modeste, réciter le chapelet dans le but d'obtenir une inspiration digne de celle qu'il voulait faire aimer davantage à la Campagne Saint-Louis. » Il retournait ensuite à sa table de travail, puis remontait à l'orgue, mettre au point, avec son musicien, l'expression et l'harmonie de ses vers. A la fin, on eut ces strophes tendres et filiales, dans une musique riche, pleine et élevée.

CANTIQUE

À NOTRE-DAME DE LA BLANCHE

Refrain

*Mère de Dieu, nous te proclamons Reine,
Reine en nos coeurs et Reine en ce séjour;
Protège-nous, ô blanche Souveraine,
Garde-nous bien ton maternel amour.*

1

*Salut à toi, pure lumière,
Astre et joyau de notre ciel;
Jardin fermé, lis immortel,
Honneur et grâce de la terre.
A toi, nos bois, nos chants, nos monts,
Qu'ils soient ton trône et tes fleurons,
O Notre-Dame de la Blanche!*

2

*A toi les refrains de nos fêtes
Tout ce qui gronde, chante ou bruit
Souffle du jour ou de la nuit
Et voix superbe des tempêtes :
Que ces accents harmonieux
Montent vers toi, Reine des Cieux
O Notre-Dame de la Blanche!*

3

*Des Oblats Reine tutélaire
 Veille sur ceux qui sont au loin ...
 Errants, sans appui, sans témoin
 Ils n'ont plus que toi, bonne Mère!
 Sois ici-bas tout leur bonheur
 Veille sur eux et souris-leur ..*

O Notre-Dame de la Blanche!

4

*Sur les traces de ces apôtres
 Un jour aussi nous partirons
 Moissonner en d'âpres sillons
 Les lourds épis semés par d'autres ..
 Pour être dignes des Anciens
 Rends nos coeurs chastes, forts et saints*

O Notre-Dame de la Blanche!

5

*Et quand s'éteindra la lumière
 A nos pauvres yeux expirants
 Douce Patronne des mourants
 Oh! viens fermer notre paupière
 Et d'un grand geste maternel
 Fais-nous voir les clartés du ciel*

O Notre-Dame de la Blanche ...

La chorale avait préparé l'exécution avec soin, et ce menu chef-d'oeuvre se trouva exprimer si vivement les sentiments communs envers la divine Mère, en ce jour de l'Assomption, que tous en furent impressionnés.

Pendant ce chant, le frère Lavallée se tint très religieusement, la tête tournée vers l'autel de la Vierge. Un voisin vit que lui aussi pleurait d'attendrissement. Après la messe, à peu près seul à la chapelle, il y demeura immobile une dizaine de minutes, et l'on en fut frappé. Marie parlait-elle à son coeur, lui laissait-elle entendre qu'elle agréait son hommage, qu'elle accueillait sa prière d'apôtre? Renouvelait-il lui-même en ce moment le sacrifice de sa vie?

Plusieurs s'entretenaient encore des émotions de la messe et de la beauté du cantique à Notre-Dame de la Blanche, quand il sortit. Vite il se déroba aux félicitations, répondant simplement: « La musique est très belle, en effet. » Il rentra dans sa cellule jusqu'au dîner.

Au repas, gai comme toujours, il évoqua des souvenirs de collège, porta la conversation sur les Scolastiques canadiens qui avaient dû prononcer leurs voeux perpétuels à Rome le matin même, et se retira bientôt, voulant passer toute la journée en retraite. Il écrivit à ses parents, à son ancien Maître des novices, au prédicateur de la dernière retraite annuelle. Dans chacune de ces lettres, il ne s'occupait guère que de sa prochaine oblation perpé-

tielle: « Vous demanderez au Sacré-Coeur de Jésus, » disait-il dans la dernière, « qu'Il me donne avec une grâce efficace de persévérance, une âme d'apôtre, brûlant d'amour pour les âmes, et un grand esprit surnaturel, capable, sinon de transporter les montagnes, au moins d'élever, avec quelques autres, ma pauvre âme au ciel. »

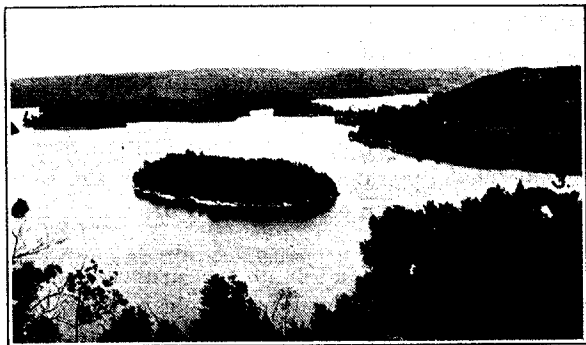
On eut, à deux heures, le chant des vêpres puis la bénédiction du très Saint Sacrement. Un concert, composé de cantiques et de motets grégoriens dédiés à la Vierge Mère, devait couronner la journée, après le souper au *Foyer de la Sainte-Famille*, langue de terre qui relie deux presque îles, et où toute la communauté peut se placer comme autour d'un foyer.



Vers le Foyer de la Sainte-Famille. — A quatre heures et demie, les capitaines des embarcations annoncent le départ. Six ou sept canots, et la grande chaloupe *Notre-Dame du Lac*, quittent le rivage. Dans le *Dandurand* se trouve le frère Lavallée, descendu au premier signal.

Une plage de sable dite la *Barrure*, s'offre, à mi-distance, entre deux îles, toute propice aux bains. On y fut bientôt. Les baigneurs se mirent à l'eau, d'autres s'occupant à lire sur la grève et dans les barques.

Le frère Lavallée s'avança dans le lac, après y



1. LA « BARRURE ». — 2. LE FOYER SAINTE-FAMILLE. —
3. LE COIN OBLAT.

avoir trempé la main et fait un grand signe de croix. Il taquina de paroles aimables ceux qui l'entouraient, se défendit d'un franc sourire contre des allusions au cantique du matin, puis, s'étant jeté à la nage, revint presque aussitôt vers la plage, cessant apparemment de se baigner. Un confrère allait lui demander la raison d'une si prompte sortie de l'eau, lorsqu'il le vit retourner vers le large et plonger doucement sous trois ou quatre pieds de profondeur. Il le quitta du regard. Personne ne devait plus le revoir vivant.

Le chef du deuxième canot, ses compagnons prêts à partir, crie l'appel convenu : *Dandurand!* L'équipage se réunit. Frère Lavallée fait défaut. On se met à l'appeler. Nulle réponse.

Le capitaine fouille en vain le buisson voisin et

cherche aux abords du bois, espérant trouver le frère absent, occupé, comme d'habitude, à quelque écriture. L'inquiétude s'empare de tous aussitôt : « Ses habits sont là ! » s'exclame-t-on soudain.

Vite, trois ou quatre scolastiques sautent dans la grande chaloupe, donnent deux coups de rame. L'un d'eux jette un oeil à l'eau, il aperçoit à l'instant le disparu.

A quelques pieds, la tête un peu avancée dans les herbes, les membres étendus, gît le pauvre frère inanimé. On plonge aussitôt, on le saisit, on le ramène à la surface. Le corps est déjà glacé, inerte et lourd, blanc comme un plâtre, à l'exception de la figure, congestionnée et bleuâtre. Sans tarder, un jeune Père donne au noyé l'absolution *in articulo mortis*. Il est six heures. Pas moins d'une quarantaine de scolastiques ont pris le bain à cet endroit sans soupçonner le sort de leur confrère enseveli sous les eaux.

Au *Foyer de la Sainte-Famille*, le Supérieur est averti du malheur qui vient de frapper la communauté. Quand il revient sur le théâtre de l'accident, il aperçoit sur le sable le pauvre frère entouré d'une dizaine de ses compagnons, essayant de le ranimer par les exercices de la respiration artificielle, en même temps qu'ils ne cessent de dire des Ave Maria à haute voix. Les Saintes Huiles bientôt apportées de la maison, le moribond est administré sous condition. Un léger espoir renaît. Le sang, il semble, colore légèrement les membres

refroidis. Mais non, il faut se rendre à la cruelle réalité. Un médecin arrive qui tente de saisir quelques vibrations du coeur, puis déclare tout effort perdu. Une syncope a foudroyé notre Frère.

Qu'est-il besoin du verdict de la science? Penché sur le corps livide, dans sa douleur le Supérieur lui adresse ces mots désolés: « Mon cher Frère, au nom de la sainte obéissance, s'il plaît à Dieu, revenez à la vie, par l'intercession de notre Mère Immaculée. » Un silence tragique répond à ce cri de la foi.

*« Quand vous voudrez savoir à mon heure dernière
 « Si l'instant est venu de me fermer les yeux
 « Et réciter sur moi la suprême prière
 « Que j'irai, je l'espère, achever dans les cieux,
 « Frères, ne scrutez point ma prunelle assombrie
 « Ni de mon souffle éteint l'intermittent effort;
 « Mais découvrez mon coeur, et dites-lui: Marie!
 « S'il ne tressaille pas, c'est que je serai mort. »*

(P. Pie de Langogne, O. M. C.)

* * *

Lugubre retour. — Les prières liturgiques pour les agonisants avaient été commencées. Elles se terminèrent avec la tombée du jour. Le cadavre enveloppé, puis déposé sur des planches dans la *Notre-Dame du Lac*, on prit le chemin de la *Campagne*. Les ténèbres, le silence, couvrirent le funè-

bre cortège d'un douloureux mystère, que troublaient seul le bruissement des eaux et la reprise des *Ave*. On était venu tout à l'heure si joyeux, sous les chauds rayons du jour ; maintenant c'était la nuit, et l'on ramenait la mort. Spectacle sinistre que ce lac aux eaux tranquilles et perfides, dont la limpidité même était cruelle à des cœurs bouleversés.

En approchant de la *Campagne Saint-Louis*, on put distinguer sur le fond sombre de la montagne une faible lumière, scintillant dans l'ombre de plus en plus épaisse. C'était la petite lampe qui luisait à la chapelle, où déjà les frères se remplaçaient par groupes dans la récitation du rosaire. Une fois encore le frère Lavallée organisait une veille de garde au pied des autels.

Une civière ayant reçu au quai la dépouille mortelle, l'on remonta à l'*Abbaye* par le chemin qui avait vu descendre le défunt si allègre quelques heures auparavant. Il passa à côté de la grotte de Lourdes, à laquelle, hier encore, avec tant de dévouement et de piété, il avait travaillé. On était à l'heure où se fût terminé le concert marial projeté. Notre chancre de Marie entendait déjà au ciel les gloires de sa Reine, Notre-Dame de la Blanche, *Reine en nos coeurs et Reine en ce séjour*.

Bientôt revêtu d'habits religieux et placé au milieu de la salle commune, le cadavre fut entouré de toute la communauté. Les prières furent répé-

tées, l'on finit par le *De Profundis*. La figure du défunt décongestionnée sembla refaite et comme reposée. Jamais, il n'avait paru si beau ni si placide. On eut l'inspiration de réciter le Magnificat pour célébrer le privilège accordé par la Reine des cieux au fidèle serviteur qu'elle venait d'appeler, le soir de son *Assomption* glorieuse.

Un unanime sentiment d'admiration et de confiance saisit, en effet, tous les Pères et Frères lorsqu'on relut, peu après, cette dernière strophe du cantique chanté à l'office du matin :

Et quand s'éteindra la lumière
A nos pauvres yeux expirants
Douce patronne des mourants
Oh! viens fermer notre paupière
Et d'un grand geste maternel
Fais-nous voir les clartés du ciel
O Notre-Dame de la Blanche...

Sa prière était exaucée. En ce soir de son triomphe au milieu des Saints et des Anges, de son grand geste maternel, Notre-Dame de la Blanche lui faisait voir les clartés du ciel.



ÉPILOGUE

Le prédestiné de Marie

« Quand la mort frappe à nos côtés, » avait écrit Paul-Emile encore collégien, elle nous occupe, pour un temps du moins, avec son cortège de deuils et de désespérances, qu'elle noue comme des crêpes lugubres à la porte fermée de nos âmes; mais elle s'enfuit bientôt de nos esprits, distraits par le vol d'un oiseau. » Il s'était appliqué depuis lors à entretenir la pensée de la mort.

Au revers d'une image de l'Ossuaire capucin, à Rome, lugubre architecture de crânes et d'ossements, il se remémore ces textes de l'Écriture: *Pulvis es et in pulverem reverteris. Putasne vivent ossa ista?* Et il écrit au verso des souvenirs mortuaires des oblats défunts une réflexion, une pensée, une citation sacrée, qui parle de la mort

ou de la résurrection: *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Qui seminant in lacrymis in exultatione metent. Estote parati.* « Pourquoi lui plutôt que moi? » Ces images et ces souvenirs, il les retrouve fréquemment dans ses manuels ou dans son bréviaire.

« *Si Dieu me prête vie,* » telle est la restriction explicite de ses projets d'avenir.

L'on discute un jour l'âge moyen des Oblats qui meurent: « C'est autour de cinquante ans, soutient Frère Lavallée. Mais combien meurent plus jeunes. Je ne serais pas surpris de mourir avant vingt-cinq ans. »

Une autre fois, parlant d'un scolastique d'Edmonton décédé l'été précédent, il développe le bonheur de mourir pendant son scolasticat, assurant qu'il serait le premier d'entre les interlocuteurs à paraître devant Dieu. « Quand? » demande quelqu'un — « Avant longtemps » répond le Frère, souriant.

Le vendredi, 11 août, pendant la récréation du soir, il causait de l'année qui venait de s'écouler, exprimant le voeu de mourir à son oblation ou à son sacerdoce: « *En pleine ferveur!* » s'écriait-il. On lui objectait le mérite de l'apostolat. « *Non recuso laborem* » expliqua-t-il, « *mais plutôt mourir que de s'enorgueillir et de ne pas donner à Dieu toute la gloire qu'Il attend de nous.* » — « *Il n'y a pas de plus beau temps pour mourir qu'au Novi-*

ciat, comme Frère Grégoire, ou au Scolasticat, à l'époque des vœux perpétuels ou de l'ordination, » répétait-il souvent.

La veille de sa mort, en travaillant, il disait encore : « *Je me crois en état de grâce, et je serais heureux de mourir.* »

Enfin, vingt minutes à peine avant de se mettre à l'eau pour le bain mortel, il faisait diverses considérations sur la mort, en rappelant le décès d'un de ses amis, à la même date, l'année précédente.

Tous ces traits établissent que la brièveté de la vie, et le compte qu'il en faut rendre, étaient pour notre frère un sujet de constante réflexion. *Beatus ille servus quem cum venerit Dominus ejus et pulsaverit januam, invenerit vigilantem.*¹ En récitant ses Laudes pour la dernière fois, une heure avant le bain, il avait pu relire cet avertissement de l'Esprit Saint.

* * *

Aussi, quoique cruelle à sa famille et à sa communauté, la fin tragique du vertueux Frère ne fut point sans leur donner une grande consolation : elle avait toutes les marques de celle d'un prédestiné. Le trait suivant n'offre-t-il pas au moins l'indice de la touchante protection mariale qui l'avait entourée ?

¹ Heureux le serviteur que son maître, quand il vient et frappe à la porte, trouve vigilant. (Voir S. Luc, XII, 37).

La perte d'un sujet si plein d'espoir causait à l'un des directeurs du Scolasticat une peine immense. Les surprises d'une mort subite s'ajoutaient pour tourmenter son âme et le rendre inconsolable. Au soir du jour des funérailles, pendant l'oraison il exprimait à Dieu sa tristesse, reprochant en quelque sorte au ciel une si dure épreuve. Tout à coup il se sent porté à solliciter la faveur d'un rayon d'espérance. « O douce Marie, Immaculée Mère, pensa-t-il, venez, je vous prie, consoler mon chagrin. Donnez-moi un *signe* que c'est bien Vous qui êtes venue chercher notre Frère. » Il prononce explicitement en son intérieur le mot *signe*, poussé par une audace inaccoutumée. Après l'oraison, ayant oublié tout à fait sa prière, il retombe dans sa douleur.

Le lendemain, ce Père s'en va visiter le pupître du défunt à la salle commune pour en retirer, selon le devoir de sa charge, les objets qui lui avaient appartenu. Pendant que, les yeux mouillés, il s'occupe au tri des paperasses et des cahiers, soudain il découvre une feuille où le pieux Oblat défunt a transcrit les litanies de l'Immaculée Conception, sans doute, pour les avoir, sous les yeux plus facilement ou les apprendre par coeur, puisqu'elles se trouvent dans le manuel de la Congrégation. Le Père parcourt rapidement l'écriture et remarque une invocation soulignée : *Signum certissimum nostræ salutis*. Signe très certain de notre salut. Et quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il voit que les

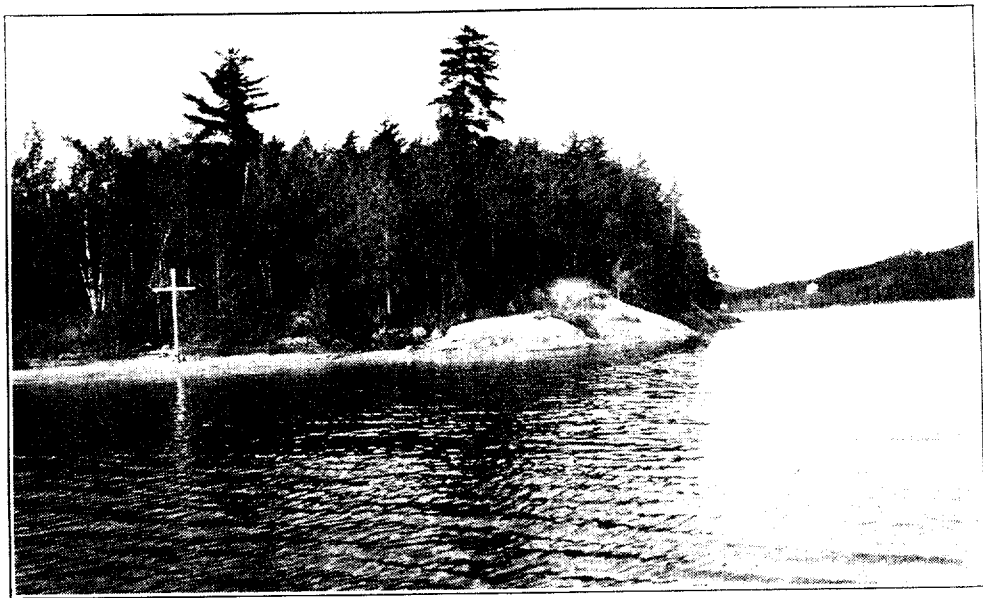
deux seuls mots soulignés sont : *signum certissimum*, signe très certain. Aussitôt, sa prière de la veille revient à l'esprit du directeur. Il avait exigé un *signe*, l'Immaculée Vierge lui en donnait un *très certain*. A partir de cette heure, il n'eut plus aucun doute que la Reine du Ciel fut venue elle-même, le 15 août, enlever à la terre son serviteur. Telle demeura l'impression commune.

* * *

« *Seras-tu là, chère maman, à mon dernier jour.* » peut-on lire à la date du 26 août 1911, dans le journal d'écolier de Paul-Emile. « *Seras-tu là pour fermer mes paupières et essuyer avec amour mon front couvert des sueurs froides de l'agonie? Pour présenter à ma dernière étreinte le Christ que tu adores avec tant de foi, et lire dans mon dernier regard, ce regard terne et fixe qui voit déjà s'ouvrir la tombe, qui exprime le dédain infini des choses du monde...? Pour y lire l'amour que je te porte? Seras-tu là?* »

Non, sa mère de la terre ne devait pas se trouver là. Détail navrant : quelques heures après que lui fut transmise par télégramme l'affreuse nouvelle, arriva à cette mère une lettre de son fils, dans laquelle il la conviait à sa prochaine oblation perpétuelle.

Cette oblation, il la devait faire là-haut. Une autre mère avait pris la place, la Mère des mères, la Mère de Dieu.



* * *

Une croix marque, au Lac McGregor, le lieu de naissance du Frère Lavallée à l'éternelle vie. Les soirs d'été, quand les premières teintes de la nuit endeuillent l'horizon, on voit les Scolastiques s'y rendre pensifs et émus. Ils y déposent la couronne de leurs prières, l'hommage de leur fraternel souvenir. Amitié toujours vivace, par delà le tombeau. Comme il en agissait avec ses célestes émules, saint Jean-Berchmans et saint Gabriel des Sept-Douleurs, ils entretiennent un doux commerce surnaturel, avec celui qu'ils reconnaissent comme leur modèle et protecteur. Plusieurs de ceux qui sont venus depuis lors au scolasticat, lui attribuent leur vocation. D'autres faveurs paraissent dues à son crédit auprès de Dieu.

Pour nous, nous avons voulu écrire ces pages, parce qu'elles révéleront, croyons-nous, une jeunesse riche des plus beaux dons d'intelligence et de grâce. Avant de clore ce volume, nous proposons aux jeunes de notre pays, et tout d'abord aux collégiens d'aujourd'hui, cleres, novices et scolastiques de demain, amitié, imitation, confiance, à l'égard du regretté Frère Paul-Émile Lavallée. *Il fut l'un d'eux!...*

L. J. C. et M. I.



TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	7
CHAPITRE PREMIER: <i>Le berceau natal</i>	15
Les Lavallée	15
Première enfance.....	18
CHAPITRE DEUXIÈME: <i>Les humanités</i>	23
Le petit docteur.....	23
Le journal du collégien.....	26
Essais poétiques	29
Talent oratoire	34
CHAPITRE TROISIÈME: <i>Les souffles de l'adolescence</i>	37
Piété du jeune élève.....	38
Ses défauts	40
Discipline et réflexion.....	42
Le choix de ses lectures.....	45
Habitudes chrétiennes.....	47

Droiture de caractère.....	49
Son bon coeur.....	51
Croquis pris sur le vif.....	53
Le portrait de Stellus.....	56
CHAPITRE QUATRIÈME: <i>Les grands vents de la jeunesse</i>	
Ambitions humaines....	61
Les appels du monde.....	65
La culture de l'éloquence.....	68
L'avocat en herbe.....	73
Ses préoccupations politiques.....	74
Le souci de sa vocation.....	78
La bonne souffrance.....	80
CHAPITRE CINQUIÈME: <i>Le coup de barre décisif</i>	
A Saint-Sauveur de Québec.....	86
Retraite de décision.....	90
Dernière année au Séminaire.....	92
La tonsure.....	95
CHAPITRE SIXIÈME: <i>Le noviciat, port de salut</i>	
Arrivée au Noviciat.....	101
Zèle pour le recrutement.....	103
Excellence de la vie religieuse.....	108
Caractères de la Congrégation des Oblats..	112
Sa joie en communauté.....	117
Formation religieuse.....	118
Ses revues du jour.....	120
Il apprend à se connaître.....	122

Progrès intérieur.....	126
Jugement du Maître des novices.....	129
Son oblation	131
CHAPITRE SEPTIÈME: <i>A la conquête de la science sacrée</i>	
Paul-Emile et les études classiques.....	133
L'étude nécessaire au prêtre.....	136
Etudes de philosophie et de théologie.....	138
Exercices littéraires.....	145
Eloquence sacrée	148
Questions sociales.....	149
Conférence sur Albert de Mun.....	152
Esprit surnaturel dans l'étude.....	155
CHAPITRE HUITIÈME: <i>La vie intérieure</i>	
Désir de sainteté	159
Nécessité du recueillement.....	162
Vigilance habituelle sur l'imagination et les sens.....	165
Pratiques spéciales de vigilance.....	167
Esprit de prière.....	170
Règlement quotidien de vie surnaturelle....	173
Dévotion au Sacré-Coeur de Jésus.....	178
Dévotion à l'Immaculée Vierge Marie.....	181
CHAPITRE NEUVIÈME: <i>La culture des vertus</i>	
Son orgueil naturel.....	192
Souci d'acquérir l'humilité.....	194

Pratiques spéciales d'humilité.....	197
Attachement à l'obéissance.....	205
Application à la pauvreté.....	206
Pratiques de mortification.....	207
Estime de la modestie.....	210
Discipline d'énergie.....	214
CHAPITRE DIXIÈME: <i>La charité fraternelle en communauté</i>	217
Résolutions de dévouement pratique.....	218
Amabilité	221
Industries de sa charité.....	225
Attachement aux Supérieurs.....	230
CHAPITRE ONZIÈME: <i>L'affranchissement du coeur</i>	235
Sa sensibilité.....	235
Ses attachements fraternels.....	237
Ses efforts de détachement du coeur.....	241
Epreuves purificatrices	244
Un crépuscule symbolique	253
CHAPITRE DOUZIÈME: <i>Les flammes de l'apostolat</i>	255
Soif du martyre, apostolat suprême.....	255
Zèle pour ses condisciples du Petit Séminaire	257
Son apostolat dans la communauté.....	263
Zèle pour la retraite fermée.....	273
Apôtre du Sacré-Coeur.....	276
Apôtre par l'Évangile.....	279
L'apostolat auprès des travailleurs.....	281

Apostolat par la lecture et le bon journal..	283
Apostolat auprès des siens.....	286
La prière et le sacrifice, âme de tout apostolat	295
CHAPITRE TREIZIÈME: <i>Dernières vacances. Joies innocentes et sublimes désirs</i>	299
La campagne des Scolastiques Oblats.....	299
La Saint-Jean-Baptiste, les problèmes sociaux	308
Joyeux agréments.....	313
Sublimes aspirations	320
Derniers soucis apostoliques.....	326
CHAPITRE QUATORZIÈME: <i>Une fête de Marie qui se couronne au ciel</i>	329
L'Assomption 1922, à la Blanche.....	329
Cantique à Notre-Dame de la Blanche.....	331
Vers le Foyer de la Sainte-Famille.....	336
Lugubre retour.....	339
EPILOGUE: <i>Le prédestiné de Marie</i>	343

BIOGRAPHIES OBLATES

- RAMBERT (R. P., O. M. I.) — « *Vie de Mgr Chs.-Jos. Eug. de Mazenod.* 2 volumes.
- RICARD (Mgr). — « *Mgr de Mazenod* ».
- BAFFIE (R. P. Eugène, O. M. I.). — « *Esprit et vertus du missionnaire des pauvres; Mgr Chs.-Jos.-Eug. de Mazenod, évêque de Marseille et fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.* »
- BAFFIE (Rev. Father Eugene) — « *Bishop de Mazenod. His inner life and virtues.* »
- COOKE (Father Robert, O. M. I.) — « *Sketches of the life of Mgr de Mazenod.* »
- PAGNELLE DE FOLLENAY (Le chanoine J.) — « *Vie du Cardinal Guibert, O. M. I., archevêque de Paris* ».
- BENOIT (Dom.) — « *Vie de Mgr Taché* ». 2 gros volumes.
- TACHE (Mgr Alexandre, O. M. I.) — « *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique* ».
- JONQUET (R. P. E., O. M. I.) — « *Vie de Mgr Grandin, premier évêque de Saint-Albert* ».
- MORICE (R. P. A.-G., O. M. I.) — « *Vie de Mgr Adélaré Langevin, archevêque de Saint-Boniface* ».
- JONQUET (R. P. E., O. M. I.) — « *Vie de Mgr Christophe Bonjean, O. M. I. archevêque de Colombo, Ceylan* ».
- HUGHES (Miss Katherine) — « *Father Lacombe « The Black Robe Voyageur »* ».
- LACOMBE (Rév. Père). — « *L'homme au bon coeur, d'après ses Mémoires et Souvenirs, recueillis par une Soeur de la Providence.* »
- THIRIET (R. P. Edmond, O. M. I.) — « *Un apôtre du Sacré-Coeur. — Le Père Yenveux, O. M. I.* »
- SOULERIN (R. P. A., O. M. I.) — « *Le Père Laverlochère, l'apôtre de la Baie d'Hudson* ».
- Etc.

**Imprimé au Canada
par ARBOUR & DUPONT
Montréal
1927**